

GEORGES VIRRÈS

*Souvenir, souvenir,
que me veux-tu ?*

(Paul VERLAINE)

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A.

53, RUE ROYALE, BRUXELLES

MA 15134.

A Léopold Rosy,

ces pages sorties de presse tout juste
la veille du 10 mai 1940,

avec mon meilleur souvenir.

Georges Virrès

SOUVENIR, SOUVENIR,
QUE ME VEUX-TU?

DU MÊME AUTEUR :

En Pleine Terre, (La Glèbe Héroïque 1798-1799).

La Bruyère ardente, roman.

Les Gens de Tiest, roman.

L'Inconnu Tragique, (avec vingt-cinq dessins de François BEAUCK).

Ailleurs et chez Nous, (avec une lettre de L. DUMONT-WILDEN).

Le Cœur Timide, roman.

A Côté de la Guerre.

Sous les Yeux et dans le Cœur.

La Route Imprévue, roman.

Cet Adolescent si Pur, roman.

TOUS DROITS STRICTEMENT RÉSERVÉS

Copyright 1940 by « L'Édition Universelle »

GEORGES VIRRÈS

*Souvenir, souvenir,
que me veux-tu ?*

(Paul VERLAINE)

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A.

53, RUE ROYALE, BRUXELLES

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ?

C'est durant une journée de septembre que, m'étant rendu à l'invitation d'un ami, celui-ci, après le déjeuner, me fit les honneurs d'une terrasse qu'il venait de faire construire à la hauteur de son premier étage. Nous étions à Tongres. Un ciel divinement pur s'appuyait sur le paysage que j'avais de là-haut sous les yeux, et je reconnus, à ma gauche, le jardinet de la petite habitation où mes parents avaient passé plusieurs hivers, tandis qu'en été nous occupions une propriété agreste dans les environs de la ville. Devant moi, de grands, de magnifiques enclos ombragés et encore fleuris, composaient les jardins où je rejoignais autrefois mes nombreux cousins et cousines, tandis qu'au fond de ce tableau reposé et charmant pointait, par delà les arbres, le clocheton renaissance d'un béguinage.

J'ai sans doute respiré des parfums profanes, aux battements accélérés de ma poitrine. La vie va, si longue et si courte. Il arrive que l'homme se retourne, ne sachant plus exactement ce qu'il laisse derrière lui. On a pourtant la mélancolie de quitter des choses aimées, et l'espoir de rencontrer, avant qu'il ne fasse nuit, ce qui ressemblera maintenant le plus au bonheur, je veux dire la paix et la confiance. Vous, mon lecteur, à qui les années pèseraient comme à moi, vous sauriez bien que pour les heures qui sonnent, environnées de calme et allégées d'ambition, il importe d'avoir reconnaissance envers Dieu.

Pendant cet après-midi, accoudé à cette balustrade, par-dessus mon passé, j'ai perçu que c'était toujours l'eau de la même source qui glissait à mes pieds. Elle venait de quelque part à quoi mon cœur était vraiment demeuré fidèle, elle avait reflété toutes les images de ma vie, cependant elle rejoindrait bientôt l'oubli.

Serait-ce attachement trop vain que de s'abandonner au rêve suscité par son murmure qui n'est plus perceptible que pour moi ?

Ce jour-là, je n'ai pas fait part de ces impressions à mon entourage. La lumière, d'un or si compact en cette belle saison, mettait en relief dans ces jardins, chaque coin, chaque arbre, et cette colonne qui dominait un renflement des pelouses vertes. En allais-je oublier notre modeste jardinet et la petite habitation de 1877, 78, 79 ? Mais non, et au risque de trop présumer de la bonne volonté de celui qui me lira, j'évoque avec abandon, simplement, et comme cela me vient, des souvenirs qui, un à un, montent, se colorent, et qu'un vent léger emporte, ainsi que des bulles de savon, à travers l'air, où elles n'auront brillé qu'un instant.

I

Porté par ces sentiments, je voulus revoir le lendemain notre ancienne maison aux champs. A quatre kilomètres de la ville, elle s'élève entre le Geer, qui vient de Wallonie pour rejoindre la Meuse à Maëstricht, et la ligne du chemin de fer que l'on appelait jadis « le Liégeois-Limbourgeois ». A la vérité, j'étais revenu en ces lieux pendant la guerre, obéissant à une curiosité mêlée d'inquiétude.

Or, au moment que j'allais franchir le passage à niveau de la voie ferrée, un sergent allemand sorti de je ne sais où, avait surgi :

— On ne passe pas, mais donnez-moi quand même votre *schein*.
Je lui tendis ma carte d'identité.

— Oh ! fit-il, oh !

Et il me regardait de haut en bas.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est vous l'écrivain Georges Virrès, qui êtes né ici, à Scherpenberg ? Passez, Monsieur, mais n'approchez pas trop du château, où MM. les Officiers sont établis. Je suis maître d'école, Monsieur, et j'ai lu *Les Gens de Tiest* !

Oui, il devait avoir acheté, depuis qu'il était en Belgique, l'édition populaire du roman que Tongres m'avait inspiré, et une notice biographique en tête de ce livre, lui avait appris que Scherpenberg était mon berceau. A quoi tient la gloire !

Scherpenberg est une désignation bizarre pour un castel bâti dans un fond ; il est vraisemblable qu'il y eut ici autrefois un Scherpenburg, un burg pointu, et que le nom primitif s'est corrompu, burg devenant berg...

Quoi qu'il en soit, j'avais devant moi le Scherpenberg de ma petite enfance, qui ne jouissait guère, dans la famille, d'une réputation de beauté, et que personne ne nous enviait.

Était-ce la dorure du soleil et ce je ne sais quoi d'immatériel,

suspendu dans l'atmosphère, qui soudain embellissait ce quadrilatère de briques et de fenêtres, tout rose en ce moment dans la lumière d'automne ?

Je regardais et il me venait ce sentiment que l'on éprouve devant un tableau qui, sans provoquer un vif émoi, nous laisse quand même une impression fort agréable.

Je me décidai à suivre le chemin conduisant aussitôt, par une courbe gracieuse, devant l'habitation.

C'est cela, il y avait du changement. Ce perron n'existait pas de mon temps, cette galerie extérieure contournant le bâtiment, c'était aussi du neuf. Mais de l'autre côté m'attendait la grande surprise. La ferme, qui n'était séparée de la cour du château que par une grille, la ferme avait disparu, et ne subsistaient plus que quelques dépendances partielles qui devaient à leurs fenêtres à meneaux, à leurs cordons de pierre blanche, à leur cachet d'ancienneté, en un mot, de survivre encore. La vieille tour, percée d'une porte charretière que surmontait un écusson effrité en acquérait d'autant plus de relief, mais là où les fumiers jaunissaient devant les étables, on découvrait maintenant une roseraie aux couleurs mourantes.

Ma surprise n'allait pas sans charme, car tout semblait disposé pour le « plaisir des yeux ». Néanmoins une part de désenchantement me venait de ne plus retrouver ce à quoi m'attachaient bien des rappels du passé. Ainsi cette vaste grange avec une échelle perpendiculaire qui montait dans la pénombre et d'où, entre les toits et la moisson entassée, je me lançais dans le vide, enfonçant parmi les gerbes, et rivalisant d'audace avec les enfants d'alentour, non sans un peu de fièvre ! J'ai connu là le premier effet de l'émulation, ce désir de me distinguer, de sauter d'un échelon supérieur à celui du plus hardi de mes compagnons.

Ah ! quand même, les deux érables panachés, qui poussaient dans la cour du château, gardaient leur aspect d'autrefois, ils n'avaient vraiment pas grossi. Je les connaissais bien, ayant passé plus tard de longs moments à guetter les pinsons dans les branches, afin de leur envoyer le plomb de ma carabine.

L'enfance ne va pas toujours sans quelque cruauté. J'éprouvais un amour éperdu pour le chien de chasse de mon père. C'était un pointer, que son maître avait appelé Flora, parce que la famille du fermier comptait une Florence, une Florentine, et une Flore. Mon père avait voulu compléter la série en y ajoutant cette Flora. Ma passion à son égard, les tendres attentions que je lui réservais, ne m'empêchèrent point d'assister, en tenant

ferme, à un spectacle affreux, le jour où un garde chasse arracha la langue à un renard encore vivant, afin de posséder de la sorte un talisman contre je ne sais quelle maladie. Une autre fois — mais ceci est plus ennuyeux à raconter — je vis des polissons qui châtraient un malheureux roquet, sans que je me rendisse compte, bien entendu, de la nature de cette honteuse opération, et sans que j'intervinsse... La vie brutale fait du mal aux âmes les plus innocentes. N'est-ce pas à cause de ses atteintes, que je restai longtemps un bourreau pour les hannetons, et que mon plus grand plaisir aurait été de lapider un chat. Seulement, cette fois, les petits paysans qui m'accompagnaient d'habitude, refroidirent ce beau zèle. Tout comme les Égyptiens, les habitants de nos campagnes éprouvent à l'égard de ce familier de leurs foyers une crainte superstitieuse, et s'ils sont absolument obligés de s'en séparer, c'est loin de chez eux, et de préférence dans un bois, qu'ils l'abandonnent à un bien triste sort. Peu importe, ils ne l'auront pas tué véritablement, ce qui porterait malheur.

Je relève des vestiges le long de sentiers qui s'effacent à leur tour, et c'est comme si une force inexplicquée tirait à elle d'humbles faits, dont on ne comprend pas toujours la durée.

Quand j'aurai passé le seuil de Scherpenberg, il ne sera pas étonnant que je me retrouve au bas de l'escalier, dans le vestibule, tandis que mon père annonce : Tu as une petite sœur... Hélas, une nuit — trois ans après — j'entendis, plein d'angoisse, derrière la porte de ma chambre à coucher, qu'il se jouait un drame au chevet de cette enfant, que mes parents disputaient vainement à la mort.

A un autre endroit, dans ce petit bureau écarté, avec le maître d'école qui arrivait du village, j'éprouvai une joie, encore actuelle, à lire pour la première fois, gravé sur mon porte-plume, le nom du fabricant, qui était aussi le nom de mon magister : Lebeau. Brusque révélation de la connaissance, mon étonnement égala ma fierté et, dans le courant des années, l'heureuse issue d'un examen, par exemple, ne dépassa jamais le plaisir que je ressentis en ce moment.

Mais il serait moins facile d'expliquer pourquoi je me rappelle que, toujours assis à cette même table, l'une de mes tantes vint à passer, et me fit remarquer que j'arrondissais trop, dans le haut, les jambages de la lettre M majuscule. Et je tins compte de cette observation pour le restant de mes jours ! Cette tante avait un grand charme physique. Je souhaite de tout cœur qu'il

faillie chercher de ce côté le motif de ce que ses paroles eurent pour moi d'inoubliable.

Quelqu'un dirige toujours mes pas à travers ce Scherpenberg retrouvé. Oui, ce fut ici la chambre où je fis une maladie grave. La veille, avant de m'aliter, j'avais passé la journée dans un fauteuil pendant que ma mère essayait une robe nouvelle. Je reconnaîtrais encore cette robe !... Et pendant ma convalescence, je me suis levé, à l'insu de mes parents, et en m'appuyant au mur d'un étroit couloir, car je ne tenais pas debout, je suis parvenu à gagner le salon du premier étage, où l'on me retrouva, avec des exclamations de plaisir et quelques reproches.

Un lecteur pourrait se reconnaître dans les menues constatations que je fais ici, et ce serait leur seule excuse, car, à peine commencées, ces pages me paraîtraient sans portée aucune, si les apparences d'un passé aussi dénué d'aventures ne devaient susciter quelques comparaisons et résonnances chez mon prochain. Qu'un autre y prenne un intérêt personnel et, — qui sait ? — peut-être n'aurai-je pas écrit en vain, et pourrai-je m'imaginer que ces pages raniment des sentiments qui sont en chacun de nous, allant de la sorte du particulier au général, dirais-je, si cette pensée ne me paraissait prétentieuse.

J'étais sorti maintenant. On recevait ce jour-là à Scherpenberg, et la plus gracieuse des hôtessees voulait me faire les honneurs de ses jardins. Nous passâmes près d'un tennis où bondissaient des joueurs, habillés de blanc, sur un terrain magnifiquement écarlate, et d'instinct nous dirigeâmes nos pas vers ce qui me paraissait autrefois l'essentiel en ces lieux, je veux parler de cette longue charmille au bout de laquelle apparaissait une statue de Diane. La déesse avait été renversée. Une nuit de grand vent, un arbre s'était abattu sur sa blanche tunique, mais la promenade avait toujours gardé son nom et demeurait l'allée de Diane.

Je me suis souvenu d'elle, comme de tout le décor de Scherpenberg et de la campagne environnante, dans *Cet adolescent si pur*, écrit à soixante ans de distance. Seulement Cérès y a remplacé la divine chasserresse. Ainsi renaissent des pensées que l'on croirait à jamais ensevelies, et sans volonté précise, uniquement par l'effet capricieux de ce que nous nommons le hasard. Ayant pressenti dans la vie réelle le drame latent qui éclate dans mon livre, je suis revenu, à cause de la proximité de la ferme et du château dans mon roman, à ce Scherpenberg, où une simple

grille séparait, comme je l'ai déjà marqué, le castel de l'habitation du censier. Il en allait ainsi dans la plupart des domaines ruraux. Les conditions de vie ont changé avec le temps, et ce sont de petits locataires qui se partagent les terres tenues à bail jadis par un seul fermier. On chercherait vainement un troupeau de moutons dans les alentours, et il n'y a plus sous le soleil de juillet ces glorieuses moissons qui alignaient vingt hommes dans les froments dorés.

J'écris cela, et pourtant je n'ai gardé dans la rétine aucun de ces tableaux agrestes, non, aux premières années de mon âge, le monde extérieur ne me touchait pas, il fallut la Campine... Tous mes souvenirs vont en ce moment à de petites choses, des œufs de Pâques aux dessins rouges, découverts dans un parterre d'ancolies, derrière le mur de la grange disparue. Ces ancolies que le jardinier me disait être empoisonnées exerçaient sur moi une véritable fascination. Et près de là, un grand potager contenait une collection inoubliable de groseilles à maquereaux. Il y en avait des roses et des jaunes, des poilues, d'autres qui étaient lisses... Les toucher me paraissait déjà une volupté. Je suivais dans ma cueillette toujours le même ordre, et ne différais guère dans mes appréciations quant à leur saveur. Comment se fait-il que ces fruits délectables aient presque disparu de nos jardins fruitiers ?

On découvrait au printemps des morilles le long de l'allée de Diane, toujours aux mêmes endroits, pas loin d'un taillis de frênes. Je suis sûr qu'en cherchant bien, à l'époque voulue, ces morilles ressusciteraient.

Étais-je donc gourmand ? Reconstituant la soupe à la bière que l'on me préparait trois fois par semaine, je crois bien devoir répondre négativement.

Comme nous étions aujourd'hui en septembre, je n'aurais pu retrouver, épanouies, les grosses roses moussues, aux calices un peu collants, qui poussaient en bordure de certains massifs, mais je constatai que les rosiers eux-mêmes avaient disparu. Lorsque j'exprimai à ce sujet un regret, mon élégante compagne me fit passer non sans fierté sous des arcades de crimsos qui, au cœur de l'été, devaient produire un effet magnifique.

Et enfin, laissé à moi-même, seul à seul avec mes pensées, j'allai m'asseoir sous un hêtre, qui abritait vers 1874 les jeux d'un si petit garçon.

Il vaudrait mieux que durant quelque temps cet enfant s'appelât... Henri, par exemple, afin d'abandonner au moins momentanément le *je* haïssable de ces pages, tout en ne donnant le change à personne.

Je vois très bien le petit Henri faisant des pâtés de sable, rentrant à l'heure de la leçon, quand M. Lebeau arrivait de Nederheim, le village voisin, et je me souviens, comme si c'était hier, de la joyeuse surprise qu'éprouva cet enfant en apprenant que sa maman le libérait soudain du catéchisme qui ce jour-là traitait de l'impureté.

Elle dit au garçonnet, en coupant court :

— Va jouer, mon fiston !

Le petit Henri, un peu étonné, ne se le fit point répéter.

Je ne pense pas qu'on lui fut jamais bien sévère, en ces primes années, quoique son père aimât répéter : Qui épargne la verge, hait son fils. De là, à mettre en pratique la parole des livres inspirés, il y avait de la marge. Les parents tiraient au contraire bien vite vanité de la moindre chose en ce qui concernait leur enfant. Quand Riri débitait le *Sire de Framboisy* devant les invités, — ce qui manquait rarement, — et lorsque arrivé à la finale, où Framboisy tranche la tête de son épouse « d'une balle de son fusil » il se laissait tomber à terre, au milieu des applaudissements, le papa et la maman prenaient une large part dans ce succès.

Mais le plus bel exploit de Riri se réalisa par des voies singulières. Un très vieux monsieur vint déjeuner à Scherpenberg, c'était le Commissaire d'arrondissement de Tongres, nanti d'oreilles immenses qui captivèrent à tel point l'attention de l'enfant, que sa mère, très inquiète, s'attendait d'un instant à l'autre à quelque appréciation saugrenue. Il n'en fut heureusement rien. Toutefois comme le vieux monsieur avait gentiment pris sur ses genoux le petit garçon, celui-ci encouragé par la réussite du *Sire de Framboisy* et par l'attention qu'on ne cessait de prêter à ses manières, avisa le nez du Commissaire et y appliqua inconscient la bouche, comme à une trompette, en faisant : Tête, tête, tête !

C'était trop admirable ! On en pleura, et cette histoire fit désormais partie des annales de la famille.

Il y avait là un précédent dangereux. Comment l'enfant distinguerait-il dorénavant entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, si cette dernière éventualité devait lui valoir tout juste

l'adhésion flatteuse des grandes personnes ? Il est vrai que souvent dans la vie, il n'en va pas autrement.

En été, le petit Henri accompagnait le dimanche matin, ses parents qui gagnaient pédestrement Nederheim afin d'y assister à la messe. On traversait des champs de blé, pleins de bleuets, de coquelicots, de nielles et de camomilles. Heureuse époque où les progrès de l'agriculture et l'amélioration du sol n'avaient pas encore éliminé les fleurs sauvages de nos campagnes ! Ces couleurs vives piquées dans les froments, l'enfant ne dut jamais les oublier, malgré son manque d'observation précoce.

L'église était fort modeste, peinte en blanc, sous un clocher qui ne comptait pas. Aucun style, paraît-il, et des dimensions trop réduites pour la population.

Le père du petit Henri, bourgmestre de Nederheim, fit voter un subside qui permit d'envisager la construction d'une nouvelle église.

Toute une époque de ces temps lointains fut marquée par cet événement. M. Casterman, architecte liégeois et auteur réputé de la salle du Tonneau, au restaurant Mohren, rue du Pont d'Ile, fut chargé de dresser les plans. M. le bourgmestre, grand lecteur des ouvrages de Viollet-le-Duc et qui avait toujours rêvé de s'atteler à quelque construction d'importance, se trouva comblé !

M. Casterman fit un séjour à Scherpenberg. Il descendit le matin, coiffé d'un bonnet grec, qui provoqua l'étonnement du garçonnet sans rien enlever au respect éprouvé d'instinct pour celui qui, après avoir déroulé avec autorité un large croquis de la future église, le fixa prestement au moyen de quatre punaises sur une planchette et l'offrit à l'admiration de son hôte, aussitôt penché par-dessus cette image romane.

Ce n'est pas en regardant M. Casterman qu'Henri eût imaginé de prendre son nez pour l'embouchure d'un instrument de musique.

L'enfant devenu grand s'arrêta souvent devant la « Vue de l'Église de Nederheim », que l'on avait encadrée d'or et pendue au mur, bien en évidence. Nous bâtirions autrement, c'est entendu, mais que cette réalisation tint de place dans la vie quotidienne du Scherpenberg de 1876 !

Par une ironie du sort, le curé de l'endroit y trouva prétexte à une brouille radicale avec celui auquel il devait en ordre principal son église. Dans les divers incidents provoqués à cette occasion, une jeune imagination eut pu trouver les motifs d'un anti-

cléricalisme précoce. Le bon ange de Riri masqua de ses blanches ailes cet aspect bien troublant de la rancune.

Nederheim, son ruisseau partageant le village, et les oies cacardantes sur un gazon pelé, sont rappelés dans *Cet adolescent si pur*, et de cette église de Nederheim « aux briques trop neuves » sortira l'*Éliacin*, après ses ferveurs matinales. Il traversera ensuite la campagne, où le jeune Henri suivait ses père et mère parmi les bleuets, les coquelicots, les nielles et les camomilles, toutes les chères fleurs que Dieu semait autrefois, durant les premières nuits de printemps, sur sa Hesbaye limoneuse...

Cette même année ne devait pas s'achever dans le déroulement habituel des jours. Vous tous qui, amis du vent, de la pluie, de la neige, comme des jeux du soleil entre les nuages et sur les verdure d'été, vous tous, habitants d'un pays où les météores sont un plaisir, selon l'expression de M^{me} Marie Gevers, vous a-t-on parlé de l'ouragan de 1876, et avez-vous rencontré les derniers témoins de ce cyclone échappé peut-être des Antilles, et qui, ici comme là-bas, tournoyant et hurlant, brisait féroce-ment ce qui s'opposait à son passage ?

Tout le monde était réuni, par cette redoutable après-midi, dans la salle à manger de Scherpenberg. On entendait un bruit formidable qui s'échappait de la cheminée. « La trompette du jugement dernier ! » s'écria quelqu'un, et un frisson passa sur la peau de ces hommes et de ces femmes, parmi lesquelles Florence, Florentine et Flore, accourues de la ferme, n'étaient pas les moins effrayées. Des grelons aussi gros que des œufs de poules brisèrent les carreaux. L'horizon se noya, des craquements sinistres déchirèrent l'air. On se regardait sans comprendre encore, quand Jaak, un innocent qu'on employait quelquefois aux champs, entra, trempé, sali, l'eau lui coulant sur la figure, et les pieds pleins de notre boue grasse. Il s'exprimait d'habitude à grand peine, et l'émotion, cette fois, lui coupait radicalement la parole. Avec de grands gestes, il tenta de s'expliquer, n'y parvint pas, s'approcha de la fenêtre et fit signe. En cet instant une clarté livide descendit du ciel, et ceux qui se tenaient près de Jaak aperçurent tous les peupliers de l'entrée, des arbres magnifiques, couchés en travers du chemin, leurs racines arrachées au sol et formant de grandes roues terreuses. La tempête faisait rage plus que jamais, les arbres le long du chemin de fer, près du passage à niveau, s'abattirent à leur tour, coupant la voie.

Au même moment, un paysan cria : « Le train de Liège va passer ! » Le père de Ri bondit, s'enfonça dans l'ouragan, escalada les arbres de l'entrée, parvint à la ligne du « Liégeois-Limbourgeois », s'engagea entre les rails, marchant vers Tongres, à la rencontre de ce convoi voué à la mort.

Par quel miracle, le machiniste aperçut-il à temps cet homme gesticulant avec, au bout du bras, un mouchoir blanc ? Mais le train stoppa.

On était à la veille de la rentrée des classes. Les élèves qui regagnaient en chemin de fer le collège Saint-Servais à Liège furent les hôtes de Scherpenberg, ce soir-là.

Hélas, la longue allée des « Canadas » qui menait au château avait été fauchée tout entière. Le toit de la gare de Nederheim fut emporté comme un fétu de paille, et tomba, sans se démantibuler, dans un pré, en bordure de la voie. Un rural qui longeait le Geer, soulevé dans les airs, passa au-dessus de l'eau, et retomba sain et sauf sur l'autre rive.

Mais toute la contrée n'était que ruines et désolation, et le petit Henri, si peu attentif d'habitude au spectacle des choses, connut pour la première fois cette impression de soumission à une force inéluctable, signe sensible pour lui de la puissance régnant dans les cieux et sur la terre, et de laquelle se dessinait peu à peu dans son esprit, une grandiose mais confuse image.

Vers sa sixième année, Henri partit un matin pour Tongres où il allait être confié à Sœur Marie.

Sœur Marie, de l'ordre des religieuses grises, dirigeait une école située dans l'ancien quartier du Béguinage. L'enfant y parvenait après avoir franchi la Porte de Visé, belle arche du moyen âge, débris encore imposant des remparts immédiats qui ceignent la ville, puis il prenait à gauche une vieille rue aux pavés pointus, et parmi de sympathiques maisons dont la couleur s'écaillait sous des toits en visière et des pignons à gradins, il arrivait devant un mur bas percé d'une modeste ouverture qui donnait accès à la cour de récréation. Tous les petits Tongrois qui ont passé par là gardent la mémoire vénérée de Sœur « Merie ». C'est ainsi que l'on prononçait son nom dans le patois du lieu.

Ce coin charmant n'a pas besoin du prix qu'y attache le souvenir. Les choses gardent ici un accent auquel personne ne demeurera insensible.

Henri éprouva aussitôt une joie exaltante à s'ébattre parmi ces bandes de fillettes et de garçonnetts. Il n'avait rien rêvé de pareil, les jeunes villageois, ses compagnons habituels, furent oubliés aussitôt.

Quant à la classe, tout y allait en douce au son d'un claquoir dont la directrice usait avec une tendre autorité.

Un affreux souvenir cependant : il y avait de véritables bébés à cette école gardienne, et un matin qu'Henri avait nonchalamment passé les mains sur son banc, il les retira pleines d'un horrible enduit, et courut se laver à la pompe, au fond de la cour. Durant les chaudes journées d'été, cette pompe se voyait assiégée par un peuple de bambins et de bambines, qui venaient y renouveler l'eau à la réglise de leurs gourdes. Celles-ci avaient un bouchon traversé d'une paille, ce qui permettait d'aspirer le liquide à tout moment, et Sœur Marie attendait toujours qu'on eût fini de boire avant de vous interroger.

A la distribution des prix, Henri, perché sur un escabeau, récita devant M. le curé-doyen, *Les lunettes de grand'mère*, apologue plein de sens, démontrant qu'il ne suffisait pas d'avoir des lunettes pour être à même de lire. Il fallait aussi s'appliquer, apprendre et savoir.

Sans doute le moment est-il venu de décrire deux personnages qui furent, durant des années, les témoins de cette fraîche existence.

L'un était le domestique-cocher et l'autre un Jean-fait-tout, mi-garde, mi-ouvrier. Tous deux venaient de Campine et ne se trouvaient pas trop en exil à Scherpenberg, tout en évoquant souvent leur berceau.

Joseph, le cocher, avait une âme ingénue, un esprit des plus bornés, une grande honnêteté et la folie de tout ce qui se rapportait à la chasse. On peut dire que sa vie tournait autour de cette hantise : battre la plaine en société de son maître, et profiter de tous les instants disponibles dans le service, afin de ruser avec le gibier. L'automne qui ramenait le passage des grives était pour lui une époque bénie. Quelle fierté quand la maîtresse de maison et ses amies l'accompagnaient à la relève de ses prises matinales. En hiver, comme un braconnier, il tendait ses lacets à ras le sol dans les prairies, et demeurait à l'affût, bondissant sur la litorne ou les jacasses qui, captives, risquaient de devenir tout de suite la proie des corbeaux, mangeurs de bêtes vivantes. Mais aucun

oiseau ne le mettait hors de lui comme la bécasse. Il rentra un jour en courant, ayant surpris ce bel oiseau qui déjeunait à l'ombre d'un taillis, et son émotion était telle qu'il dut d'abord laisser s'apaiser les battements de son cœur, avant de pouvoir expliquer ce qu'il venait de voir.

Par contre, s'il brillait dans le domaine cynégétique, il ne faisait guère honneur à la maison comme cocher. Tassé sur son siège, la goutte au nez dès novembre, tenant son fouet ainsi qu'un cierge, et ne ranimant jamais le pas nonchalant de son cheval, Henri, malgré son jeune âge, souffrait dans son amour-propre de l'infériorité manifeste de cet attelage.

Tout autre était Noldus, le soi-disant garde, bien moins soucieux des lièvres et perdreaux que de boire. Jamais on ne vit homme plus solide, plus dur à la besogne. Le père d'Henri le trouva maintes fois, le lundi matin, encore titubant des libations de la veille, mais n'en perdant pas une pelletée de terre ou un coup de pioche. Il lui arrivait de passer la nuit à la belle étoile, trop ivre pour regagner sa maison, ce qui ne l'empêcha pas d'atteindre, en parfaite santé et lucidité, la quatre-vingt-cinquième année de son âge.

L'enfant fut souvent confié à Joseph qui le menait à travers champs s'assurer des remises du gibier. S'il ne prononça jamais devant lui des paroles malsonnantes, cela ne l'empêchait pas d'avoir sur quelques points des opinions personnelles très arrêtées, qu'il exposait sans réticences :

— Ne crois pas, enseignait-il à Henri, tout ce que l'on te racontera à propos de spectres ou d'apparitions, une seule chose est vraie : si quelqu'un meurt en laissant après lui un trésor caché, il reviendra la nuit pour compter son argent.

Sa foi en la vertu incantatoire de certaines pratiques ne le privait pas de mépriser les gens superstitieux, mais il avait été guéri d'un panaris par le vieux jardinier du comte de X. qui lui souffla simplement sur le doigt. D'autre part, il soutenait avec une profonde conviction que, dans son pays d'origine, les prêtres allaient autrefois délivrer les âmes condamnées par le jugement de Dieu à demeurer attachées aux arbres des bois de Herckenrode entre Kermpt et Hasselt, et qui poussaient de grands cris dans la nuit.

Henri les aimait bien tous deux, mais son sentiment à leur égard n'allait pas sans de sérieuses réserves mentales dont il ne fit jamais rien paraître.

C'est un grand bienfait que la parfaite convenance de manières

chez ceux auxquels sont confiés des enfants. Riri revint une après-midi à pied de la ville, accompagné de deux bonnes, que rejoignirent bientôt leurs amoureux. On suivait un sentier parallèle à la ligne du « Liégeois-Limbourgeois ». Eh bien, il arriva que l'une de ces filles dut passer à travers la haie du chemin de fer pour échapper à son galant compagnon, tant celui-ci devenait entreprenant ; l'autre gaillard aussi ne perdait pas son temps. Henri faisait celui qui ne voit et n'entend point, et avançait, imperturbable, sans se retourner. Rentré chez lui, il ne rapporta rien à ses parents, et à quelque temps de là, entendant l'une des bonnes qui racontait à Florence ou à Florentine, ce galant retour, tout en insistant sur la discrétion du petit, ce petit en conçut une fierté...

C'était tout juste au moment où il s'installait devant le piano, qui occupait un coin de la salle à manger de Scherpenberg. Henri prenait maintenant des leçons de musique à Tongres et se révélait bien doué. Cela débuta par des exercices de solfège, auxquels succédèrent à bref délai des romances, dont il ne perdit jamais la mémoire, et il fut capable de déchiffrer au bout de peu de temps, en s'accompagnant, toutes les chansons du « Cahier bleu », ce « Cahier bleu » que l'on ouvrait après les dîners d'amis et qui fournissait, aux invités, l'occasion de se faire entendre au milieu de l'inattention générale.

Henri y avait découvert un morceau intitulé : *L'oublier !*

*Dans ses beaux yeux, sa grâce enchanteresse,
J'ai cru trouver l'amour et le bonheur.*

La résonance de cette mélodie nostalgique pénétra l'enfant et lui versa une douceur inconnue. Bien sûr, l'amour restait quelque chose à quoi Henri ne s'arrêtait pas, et néanmoins, dans le vague de sa pensée, il éprouva une impression nouvelle, en se laissant porter par le rythme des mots étranges.

J'ai dit qu'il demeurait fermé ou plutôt inattentif aux aspects changeants du paysage, et voilà que les premiers accords qui résonnèrent sous ses doigts, le remplirent aussitôt d'une sensation mystérieuse. Chaque jour davantage, tandis qu'il s'abandonnait à ses rêveries, quelque musique intérieure accompagnait sa pensée ; il créait même un accompagnement mélodieux à ses jeux et orchestrait soudain largement des moments pathétiques, comme une veille de la Saint-Nicolas, ou la venue d'un oncle de Hasselt qu'il portait particulièrement dans son cœur, ou l'annonce d'un voyage à Liège, dont l'animation et les lumières le transportaient

d'aise. Tout particulièrement, pendant les promenades en voiture, il demeurait silencieux, bercé par le trot du cheval qui marquait la mesure de ses inspirations cadencées.

J'ai noté plus tard, au cours de mes écritures littéraires, ce soulèvement de l'être suscité par quelques accords aiguillant des aspirations en partance, et qui pourtant ne s'extériorisaient jamais. « Ah ! la puissance du rêve chez ceux que la nature n'a point doués pour la courageuse aventure », me suis-je écrié devant les tourments d'un velléitaire, dans *Le Cœur timide*. Ainsi ce qui ne semblait qu'une manie d'enfant, serait déjà la préparation inconsciente de l'avenir, si la vie n'avait quand même des retournements inattendus.

Un jour que la mère et l'enfant se promenaient au bout de l'allée de Diane, un inconnu de mauvaise mine vint à surgir et demanda de l'argent. Henri, brusquement tiré de ses secrètes improvisations musicales, ne réalisa pas aussitôt qu'il aurait dû s'interposer entre sa maman et ce méchant homme, et il souffrit longtemps obscurément de son manque de décision.

Peu de temps après, le même rôdeur rejoignit le père de Ri qui revenait nuitamment de Tongres et se mit à marcher derrière lui ; l'autre ne se laissa pas faire et obligea son indésirable compagnon à le précéder, quand, brusquement, à proximité de Scherpenberg, l'homme sauta par-dessus une haie et disparut. Cet épisode se grava dans la mémoire du petit qui eût été incapable de retrouver, dans la suite, l'emploi continu de ses journées. Il s'était agi cette fois de prendre pied sans hésitation dans la réalité. Quelle leçon !

A Hasselt vivaient à cette époque les grands parents d'Henri, qui n'avait gardé qu'une image bien pâle de son bon-papa. Au travers d'un brouillard, il l'entrevoyait, assis dans un fauteuil, et pas content, à la suite d'une invention de son petit-fils, qui avait imaginé de jouer à la poste et d'introduire dans la serrure de la porte une pièce de monnaie qu'on ne parvenait plus à retirer. Le garçonnet apprit plus tard que ce vieillard presque effacé, était un ancien garde d'honneur de l'Empereur, et portait la médaille de Sainte-Hélène... Ce qui ne laissa point de l'impressionner. Au contraire, de sa grand-mère, qui, bien plus jeune, survécut — et de beaucoup — à son mari, il conservait pieusement l'image d'une délicieuse aïeule, toute douceur, toute gâteries, et qui lui récitait en riant, avec une emphase voulue :

*Je vous aime Zaïre, et j'attends de votre âme
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme !*

Si bonne-maman connaissait par cœur les classiques du XVIII^e siècle et blâmait les excentricités de l'école romantique, grand-père emportait à la promenade un Horace, qui fut longtemps une des reliques de la bibliothèque familiale, avant de disparaître on ne sait où.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de celui auquel le monde extérieur offrait vainement ses formes et ses couleurs. Il est probable que la chaleur d'un foyer débordant d'affection noyait pour lui et à son insu, le restant de l'univers. Je ne cesse de me demander comment il se peut que le spectacle des saisons ne le touchât point davantage.

L'enchantement de la neige, le météore qui, à soixante-dix ans, lui ravira encore le cœur, ne laissa qu'une trace indirecte et assez inattendue dans son imagination. Point de plaines blanches à perte de vue, ni cette merveille : le papillonnement infini des flocons à travers l'espace. Seulement une histoire cocasse.

On veut élever, à Scherpenberg, une bonne femme de neige, tout juste devant l'habitation et face au « Liégeois-Limbourgeois » afin que les voyageurs, en passant, se rendent compte...

Le bourgmestre de Nederheim donne l'exemple, et fait rouler sur la pelouse une boule de neige qui grossit, grossit, et servira de base. Le garde champêtre est venu prêter aide et assistance, comme si l'intérêt public était en jeu. Flore, Florence et Florentine sont là. Bien que cette besogne n'ait rien de commun avec son penchant et ses occupations habituelles, Joseph ne reste pas inactif. La statue grandit, on a déjà dépassé sa jupe et on arrive à la taille, une tête bien ronde avec les yeux exorbités et un nez important est posée sur de fières épaules. Noldus, le Jean-fait-tout qui n'a encore rien dit et contemple l'œuvre en voie d'achèvement, ramasse soudain de la neige et vivement, de chaque côté de la poitrine de cette dame blanche, colle un petit hémisphère qu'il tapote ensuite complaisamment. On éclate de rire, la mère de Ri proteste, tout s'achève pourtant dans la joie générale, et le rideau tombera à Scherpenberg sur cette dernière image fugitive, mais qui ne devait plus s'effacer de deux yeux innocents.

II

Et nous voici dans la petite maison de Tongres, afin d'y passer l'hiver. Les affaires retiennent davantage mon père à la ville, et il est temps de songer aux études de son fils, qui suivait maintenant, mais de façon irrégulière, les cours du collège communal.

On était précédemment au large, on se trouve un peu à l'étroit au rez-de-chaussée de ce nouveau logis. Un salon, une salle à manger, la cuisine et ses dépendances, ce n'est guère, et il y a cette obligation, après chaque repas, de convertir la table en une espèce de bureau aussitôt couvert de livres et de liasses.

Au jardin, lui aussi pas bien grand, croissait un arbre qui se prêtait admirablement à mes jeux, et qui tendait vraiment ses branches pour qu'on en profitât. Je ne tardai pas à y fixer une grosse corde afin de me balancer au plus rudimentaire des appareils de gymnastique. La gymnastique en ce moment devenait la grande affaire. Je faisais du pseudo-trapèze et ne dédaignais pas les exercices de force. Ayant déniché dans un coin une singulière pierre ronde, je la lançais en l'air et la rattrapais à bras tendus, avec l'accompagnement d'une fanfare imaginaire et les applaudissements d'un public qui n'existait pas. Que d'heures passées de la sorte sans que personne s'occupât de moi !

Pourtant la chère piété de ma mère m'avait arraché un jeudi après-midi à ce divertissement, pour me conduire à confesse... Je savais qu'il y avait lieu de faire à cette occasion son examen de conscience, et un petit livre de prières devait faciliter ma préparation au sacrement, dont il importait de se rendre digne. J'éliminais ou retenais les péchés au fur et à mesure de leur énumération, lorsque arrivé aux fautes graves qualifiées de « manières trop libres entre personnes de différents sexes », je demeurai incertain. Les personnes de différents sexes... qu'est-ce que cela pouvait signifier ? La lumière se fit soudain. Il s'agissait, à n'en pas douter, de rapports pouvant exister entre gens appartenant à des religions différentes, comme les Juifs et les Catholiques. Je ne rentrais pas dans cette catégorie de pécheurs, et mon tour vint de m'agenouiller au tribunal de la pénitence.

Autrefois, afin de me maintenir dans les bornes de l'obéissance, on m'avait représenté qu'il existait un personnage redoutable, appelé Boubou, et qui châtiait les enfants méchants. Je ne sais pourquoi je me figurai, le jour où l'on me mena pour la première fois à l'église, que le confessionnal devait être la maison de ce Boubou. Il m'en était resté une crainte un peu nerveuse, même lorsque je n'ajoutai plus foi au chimérique Boubou, et, installé dans le confessionnal, j'aspirais à en sortir le plus vite possible. Le temps traînait cependant et je ne me rendis plus bien compte de la réalité. Allons, le moment était venu de commencer, et devant le grillage fermé, je fis l'aveu de mes fautes, puis, au moment où le prêtre faisait glisser la planche du guichet pour m'entendre, je m'imaginai, au contraire, que j'avais fini, et je m'éloignai en grande hâte.

Écartant le rideau et passant la tête, le bon curé de la paroisse m'interpella. Ma mère courut après moi, me ramena en me tenant par la main, car je ne me laissais pas faire de bonne grâce, et je rentrai dans le confessionnal, tandis que les pénitents qui attendaient leur tour souriaient à un petit garçon rougissant.

Le jardinet de la maison de Tongres communiquait avec de vastes enclos où mes nombreux cousins et cousines se livraient à leurs jeux. C'étaient ces beaux terrains ombragés et fleuris, que je revis tout récemment du haut d'une terrasse, un jour de septembre, et qui me suggérèrent l'idée de ces pages rétrospectives. En somme, j'étais un privilégié, mais cette chance de pouvoir se libérer de tout souci en courant à perte d'haleine, entouré d'autres enfants qui en faisaient autant, ne me détournait point d'un démon déjà familier : le penchant pour la chose écrite. Quelque bizarre que cela paraisse, il me venait en ce temps-là une grande jouissance à rédiger des *Avis au public* (j'écrivais, paraît-il, « public »). Ces avis attachés au mur avaient trait à la protection des plates-bandes, à la défense de passer par certains chemins, aussi à des annonces fantaisistes, comme l'ouverture prochaine d'une ménagerie, et ceci tenait au passage à Tongres du cirque américain Sanger. Louis Delattre a noté dans *le Pain de mon Blé* combien ce même cirque avait bouleversé, à la même époque, sa jeune imagination. Je vis des chars dorés et encore des chars dorés, hauts comme des maisons, et au sommet de l'un d'eux un nègre avec un lion enchaîné à ses pieds ! Pendant ce temps, une musique éclatante ébranlait les airs et le cortège avançait au milieu d'une foule qui battait des mains et criait de

plaisir. Le soir, j'accompagnai mes parents à la représentation. Je me rappelle encore la batoude du début, où des sauteurs partaient d'un puissant tremplin pour franchir des chevaux, collés flanc contre flanc, et dont le nombre ne cessait de croître. Je contemplai des hommes volants, des femmes belles comme des fées, et quand un troupeau d'éléphants pénétra dans la piste, je me serrai plein de crainte contre ma mère. Et ce fut le point de départ d'une émotion, d'un attrait, dont je ne devais jamais perdre le goût.

Mais les *Avis au public* ne me suffirent plus et je me mis à noircir copieusement du papier, à composer des journaux, que je déposais le matin à la place occupée par mes parents à table. Leur peu d'empressement à y jeter les yeux ne refroidit pas mon zèle. J'écrivais maintenant pour ma propre satisfaction. L'une de ces gazettes prit bientôt de l'ampleur. Je l'avais intitulée *l'Étincelle* et inscrivis en exergue, au haut de la première page : « C'est *l'Étincelle* qui met le feu aux poudres. » Ce titre ne fut point justifié, et ce journal, abondamment illustré, ne présenta jamais le moindre intérêt. Mon père qui le parcourut beaucoup, beaucoup plus tard, me conseilla même de le détruire, ayant fait mes débuts dans la littérature à un moment où les enfants les plus candides sont pris d'une espèce de folie scatologique. Je m'étais largement libéré de ce côté dans mes fonctions journalistiques, et sans fantaisie, on peut m'en croire. En même temps je mis sur pied une pièce dans le goût comique, si j'ose dire ; son principal personnage s'appelait M. Cul-de-Plomb, à cause de sa lenteur à se mettre en mouvement. Tous mes cousins et cousines y avaient leur rôle, les répétitions commencèrent assez péniblement, quand un beau jour, l'acteur qui avait le plus de bon sens — il devint notaire par la suite — s'écria, plein de conviction : mais c'est idiot ! Cette opinion se propagea avec une telle force que, depuis ce moment, il ne fut plus jamais question de ma composition dramatique.

Je ne gardais qu'un avantage, celui de tapoter agréablement du piano, et de mettre toute mon âme dans une fantaisie sur les *Dragons de Villars*, qui acquit une espèce de petite célébrité dans un cercle d'amis bienveillants.

L'étroitesse de notre maison en était-elle la cause, mais je me dispersais moins qu'autrefois. Il s'agit ici d'une constatation venant longtemps après, comme on devine.

Et cette fois, j'aurais pu reconstituer l'emploi de mes journées partagées entre l'étude, les jeux et la lecture, car je devins un grand liseur. Mes parents m'avaient abonné au *Musée du Jeune*

Age. Je lui préférais l'*Illustration*, et en reprenant, ces temps derniers, l'année 1878, au fur et à mesure que je tournais les pages, je retrouvais des gravures longuement contemplées puis oubliées. Toute l'imagerie consacrée à la mort de S. S. Pie IX, et les divers aspects du Trocadéro, en voie de construction, et que surmonterait une Renommée dotée d'une immense trompette. J'éprouve aujourd'hui le sentiment désappointé de la variabilité du goût, en pensant que ce Trocadéro n'est plus que poussière de par la volonté des hommes, qui, en l'édifiant soixante ans plus tôt, travaillaient de bonne foi à l'embellissement de Paris. Heureusement, le recul des années nous réserve aussi des compensations, et il est amusant de parler ici de ce service à café doré et chargé d'oiseaux aux vives couleurs, à qui son caractère « Vieux Bruxelles » valait des appréciations si peu flatteuses, alors qu'il occupe désormais chez nous la place d'honneur dans une vitrine.

Je lisais, je lisais trop, on y mit le holà ; sans doute y gagnai-je d'être de plus en plus attentif à ce qui se passait dans mes environs immédiats.

En rentrant un automne à Tongres, nous apprîmes qu'un ordre religieux, les Pépinistes ou disciples de saint Pépin de Landen, allait venir se fixer dans notre ville, afin d'assurer aux familles bien pensantes un enseignement orthodoxe. Leur installation fut d'abord de fortune, mais quel beau zèle souleva les maîtres et quelle émulation parmi les élèves ! Il s'agissait de prouver qu'on allait faire mieux qu'ailleurs. Pour ma part, je me classai second en sixième. Il n'est pas toujours heureux de débiter par un trop brillant succès. Dans la suite, je me morfondis à demeurer dans une stricte moyenne, et le même accident m'arriva cinq ans plus tard, dans une autre partie. J'avais mon premier port d'armes, et battais vaillamment la plaine entre Joseph et Noldus. Une compagnie de perdreaux part, et pan, je fais un doublé, et en oublie dans ma surprise de tirer mon second coup... ce qui ne m'empêcha pas de demeurer une mazette toute ma vie. Chez les Pépinistes, je ne maintins mon rang qu'au théâtre. Que l'on jouât *La Vertu calomniée et triomphante*, *Les deux jeunes Captifs* ou *Les Martyrs des Catacombes*, je me voyais toujours attribuer un emploi d'avant-plan.

Entraîné à cette comparaison anticipée quant à la chasse, je reviens tout naturellement au chapitre du chien qui fut important à cette époque, et le resta aussi bien toute ma vie. A Scherpenberg, Flora avait disparu, une obésité excessive hâta sa fin qui

m'attrista beaucoup. On décida d'acheter un chien chez un éleveur des environs de la ville. Il nous avait été recommandé par un connaisseur, et ma mère et moi partîmes en victoria pour Freeren, une commune rurale située le long de la route de Liège. Au retour, le nouveau chien était couché à nos pieds dans la voiture, et il nous regarda tout de suite avec un regard tellement profond que nous nous sentîmes aussitôt pénétrés de la plus vive affection à son égard. Stop fut son nom. Il présentait un mélange de braque et de griffon. Incomparable à la chasse, quel plaisir ne lui dûmes-nous pas au logis. Après avoir escaladé des chaises savamment échaffaudées, il faisait le mort à un geste de ma main, et surtout, surtout, il devint l'inséparable d'un couple de canards, comme nous ne devions jamais plus en connaître.

A ces mots : « Stop, apporte ! » le chien obéissant se précipitait vers les canards qui aussitôt s'arrêtaient, attendant sa venue en agitant les plumes de leurs croupions. Ce jeu amusait visiblement ces volatiles peu ordinaires, et lorsque Stop demeurait allongé au soleil, ils s'approchaient de lui, dans leur si sympathique dandinement, et le béquetaient afin de l'aguicher, en poussant des coin-coin de plaisir. Stop se laissait voluptueusement faire.

Un jour, grosse émotion, les canards étaient introuvables. Nos domestiques se précipitent dans la rue, je les suis. Stop nous précède, disparaît à un tournant, et revient avec l'un des fugitifs dans sa gueule. L'autre ne pouvait être loin, et, en effet, il nous fut rendu l'instant d'après par la même voie.

Ce Stop si avisé et si doux en l'occurrence se contractait quelquefois dans un accès de nervosité. Il ne pouvait supporter que je lui fisse des grimaces et y répondait sur-le-champ en retroussant ses babines de façon menaçante, en grondant, et en se jetant enfin sur moi. Seulement, à ce moment précis, il se rendait compte de son erreur, me sautait à la figure et me léchait les joues.

Souvent le soir nous nous amusions à cacher une boule de papier. Peu importe l'endroit, Stop finissait toujours par la découvrir. Lui, de si grande taille, se glissait à cette fin sous les meubles. Son nez fouillait nos poches à l'occasion. Il inspectait d'un coup d'œil rapide le haut des armoires, et s'il apercevait l'objet de ses recherches, donnait joyeusement de la voix.

Un jour que mes parents et moi étions sortis, les bonnes s'installèrent sur le trottoir et tirèrent la porte derrière elles. Le chien qui s'ennuyait tout seul, monta au premier, trouva une fenêtre ouverte et, se penchant au dehors, appela celles qui

l'avaient sans doute oublié. Il ne lui manquait même pas la parole !

On le rapporta un soir grièvement blessé. Il avait sauté, en chassant, dans une charrue abandonnée. Le vétérinaire vint recoudre la plaie et, chaque fois que son aiguille traversait les chairs, Stop se tordait de douleur mais sans le moindre gémissement. Je crois bien que je me mis à prier devant ce pénible spectacle.

Qu'on ne sourie pas, ces bonnes bêtes tiennent une place très marquée dans la vie, et, sans elles, souvent le cercle de famille ne serait pas au complet.

Tandis que la jeunesse bien pensante suivait les cours des Pépiniéristes dans les abris toujours provisoires, les Révérends Pères activaient l'achèvement de vastes locaux où le nouveau collège se trouverait admirablement logé.

Était-ce la contagion de l'exemple ? Il fut décidé que nous aussi déménagerions bientôt pour occuper une maison plus grande, située au boulevard.

Je me souviens que durant le dernier hiver passé dans notre petit logis, un carnaval extraordinaire secoua Tongres. Dans la *Route imprévue*, j'ai marqué combien l'endroit où se déroulait mon roman connaissait une mascarade débridée. C'est en songeant à ces folies, chez des concitoyens d'habitudes rassises, que j'évoquai l'aventure malencontreuse arrivée à un infortuné garçon, aussi à plaindre qu'à blâmer. A ce propos, l'un des plus moralistes de mes confrères m'écrivit qu'en somme si l'on grattait le vernis de la respectabilité chez maint homme de bien, on ferait d'étranges découvertes, et que j'eusse pu terminer mon livre par un chapitre consacré aux masques qui ne sont pas accessoires de carnaval, et que portent désormais sans sourciller bien des gens apparemment posés et grandement honorés.

A l'âge où les grelots de la folie me tenaient éveillé, quand je ne me collais pas contre les vitres pour voir passer des groupes de dominos et de pierrots, à cet âge heureux, je ne découvrais dans ce spectacle que les manifestations d'un entrain très enviable pour mes onze ans.

Tout est pur aux purs. En ce temps-là, s'installa un campement de bohémiens à la porte de Hasselt. Troupe nombreuse et singulière qui attira le monde durant deux jours. Une reine-gitane trônait parmi des hommes bronzés. Elle était vêtue de rouge et portait de larges colliers clinquants et chatoyants. On défilait devant elle et ses sujets, après avoir déposé son offrande sur un

plateau d'étain. A l'extérieur, des chevaux au poil hirsute arrachaient goulûment l'herbe qu'ils pouvaient trouver. Et des tentes s'élevaient de tous les côtés. Contre l'une d'elles, se tenait un camarade du Collège communal, qui me fit signe : Viens donc voir, viens vite ! Il avait écarté la toile. Je regardai.

Comment n'ai-je pas été troublé à jamais ? Une femme au corps brun penchée sur un baquet d'eau, faisait sa toilette. Je la revois encore, si parfaite, pareille à une statue antique. Mais aucun souffle ardent ne m'enveloppa. Quelques mois plus tard, je faisais ma première communion dans le don total d'un cœur innocent, et comme j'entendais pleurer derrière moi, je me retournai et reconnus le camarade qui m'avait appelé près de la tente, et qui étouffait aujourd'hui d'émotion.

Ce souvenir se lèverait encore, si je pénétrais tout à l'heure dans la basilique de Tongres. La Vierge médiévale et noire serait toujours là, mais on a malheureusement remplacé les autels latéraux en style de la Renaissance qui faisaient si bien dans cette église ogivale, par du gothique impeccablement neuf et comme gêné de se trouver en ces lieux vénérables.

Quelque chose, en dehors du trantran des existences qu'enfermaient les remparts de la ville, devait me toucher : on me conduisit à l'Exposition qui célébrait dans la capitale, le cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale. Et je vis, dans une fête publique, le dernier constituant de 1830, Mgr de Haerne, follement acclamé par la foule.

J'appris aussi, avec étonnement, que nous allions voyager. Paris, Blois et Chambord, Poitiers, avec le pied de Notre-Seigneur marqué dans la pierre au moment où il apparut à sainte Radegonde. Bordeaux, et ses morts desséchés, sous la tour Saint-Michel, Arcachon (le golfe, et ma première huître enlevée à même le banc auquel elle était attachée, et fièrement avalée), Lourdes enfin et Gavarnie. Je tenais un journal de la route, écrit en chemin de fer malgré les secousses, et entre ses pages sèchent encore les fleurs cueillies à la promenade de la Haute-Plante, à Pau, devant les lointaines Pyrénées...

La vie devenait sérieuse pour moi, paraît-il, tandis que la curiosité littéraire s'affirmait insinuante et insistante. Je me rappelle avoir attaché une importance extraordinaire à la parution du premier *Figaro-Noël*, et dans ce fascicule, une grande page du dessinateur Luque, représentant sous un aspect amusant

Rogier
Jansen

les célébrités artistiques du jour, eut pour moi un intérêt palpitant.

Tout le long de mes humanités, je pêchai à droite, à gauche, ce qui se rapportait aux belles-lettres, et me plongeai, par exemple, dans les cinq volumes de La Harpe, les reprenant au début quand j'étais arrivé à la fin.

En plein pays flamand les collèges religieux se faisaient alors les propagateurs zélés de la langue française. Nous étions punis quand nous ne parlions pas français durant les récréations, et le moyen inventé pour nous pincer en flagrant délit n'était pas joli. Celui qui était porteur de l'étui de cuivre contenant la liste où devaient s'inscrire les délinquants, tâchait de s'en débarrasser en rôdant autour des groupes. Dès qu'il avait surpris une conversation flamande, il passait aux coupables le fatal étui. Tous ceux dont les noms figuraient sur la liste, payaient une amende.

Le procédé manquait d'élégance et eut pu nuire au but à atteindre, et je crois bien que les dernières années il était tombé en désuétude. Au surplus, fallait-il employer la contrainte ? En ce qui me concerne, je fus, dès l'âge où les lettres et l'histoire opérèrent leur enchantement, enivré par tout ce qui était de France. Il y eut au collège un élève des environs de Tours, dont je buvais les paroles ; je le contemplais jalousement, et mon oreille a toujours gardé le timbre et l'accent de sa voix harmonieuse. Nos maîtres étaient d'ailleurs surprenants à ce point de vue, quand j'y songe. L'un d'eux m'enseigna : On ne dit pas *Sut'* pour *Sud*, mais on prononce *Sude*, légèrement, comme si le mot se terminait par un e. De même pour *Cid*, qu'il faut prononcer *Cide*, appuyant un peu sur cette finale... Y a-t-il eu beaucoup de collègues où l'on reçut pareilles leçons ?

Néanmoins il arriva à ces sympathiques Pépinistes une pénible mésaventure. A cette époque existait le capacitariat électoral, cela veut dire qu'un examen assez primaire permettait d'acquérir le droit de vote, en cas de réussite. Nos Révérends se présentèrent tous à l'épreuve, et l'un d'eux, professeur de cinquième latine, échoua, alors que le cuisinier de l'établissement réussissait brillamment... L'incident fit du bruit et d'autant plus que les luttes de la politique étaient vives à Tongres.

Ah ! douce ville quand même, et si pittoresque lorsque, les jours de marché, ses rues devenaient sonnantes parmi les marchands de chevaux et de bétail, les étalages des camelots, la chanson glapissante d'un aveugle, les joueurs d'orgues de barbarie, et ces musiciens allemands qui se mettaient en rond,

cuivres, bois et tambours, et lançaient au ciel de retentissantes mazurkas ou des galops sauvages. Et que je n'oublie pas les montreurs d'ours, disparus maintenant, mais qui ne manquaient jamais.

Au son du tambourin, Martin se dressait pour danser avec un anneau dans le nez, auquel pendait la laisse de son gardien. Il y avait aussi l'hercule qui étendait sur le pavé noir un tapis rouge : « Allons, allons, Mesdames et Messieurs, vous allez voir ce que vous allez voir. Mais d'abord à vos poches : un peu de courage, s'il vous plaît ! » Les sous tombaient sur le tapis : « Allons, il ne manque plus beaucoup... encore un franc et je commence. »

Je plaindrai toujours les enfants qui n'ont pu prendre contact avec la rue, il leur échappera une part de ce qui donne goût et saveur, de ce qui vous apprend à voir, à comprendre et à aimer, en dehors des mortelles conventions.

Dans ce collège, nous formions un lot de braves et honnêtes garçons. Mon père ayant fait part à un professeur de son projet de me mettre dans un autre établissement, appartenant également au Pépinisme, sous prétexte qu'un peu de pension me serait salulaire, j'entendis la réponse : « Non, non, il vaut bien mieux laisser votre fils ici, au milieu de ces bons enfants. » Nous n'avions, en effet, aucune malice sournoise, aucun penchant malsain, et pourtant nous raffolions de parler à l'occasion, librement, comme des hommes. Une baraque s'installa à Tongres dirigée par Miss Sarah, espèce de femme-canon, qui, au cours de la représentation, plaçait sur son opulente poitrine une planche, et invitait un membre de l'honorable société à bien vouloir y monter sans crainte. Elle faisait ensuite avec l'amateur, debout sur cette singulière plate-forme, le tour complet de l'arène. Ce divertissement nous avait beaucoup amusés et servit longtemps de thème à nos plaisanteries.

Je gardais, à côté de cela, une dose de naïveté qui touchait à la bêtise... L'aveu qui va suivre me paraît tellement ridicule, que j'avais hésité à le confier à ces pages. Enfin voici...

J'étais déjà un grand dadais que je me faisais encore de saint Joseph l'idée la plus biscornue. Comme nos livres pieux l'appelaient toujours « le Père nourricier de l'Enfant Jésus », j'aurais voulu, en examinant sa statue à la chapelle, me rendre compte de quelle façon il pouvait s'acquitter de sa tâche, et je lui trouvais la poitrine bien plate. Cette dénomination de « Père nourricier » impliquait en effet pour moi l'idée d'un père qui serait en même temps une nourrice. C'était fou, et absolument véridique, je le

jure ! Il paraît aussi qu'ayant dépassé l'âge de raison, j'avais un jour demandé à ma mère si les curés étaient des hommes ou des femmes.

A quatorze ans, je fus mis à l'orgue de la chapelle, ce qui me valut quelque considération auprès des copains. Ils me surent gré d'adapter parfois à des rythmes lents et graves quelque chanson profane, dont les Pépinistes ignoraient l'existence. Irrespect ? Ah ! que non !

A chaque retraite, prêchée dans le mois qui suivait la rentrée des classes, après les vacances d'été, je m'abandonnais avec une crainte largement consentante au rappel des grandes vérités, développé dans des instructions impressionnantes. J'ai souvenance toutefois d'un intermède qui coupa, cette année-là, l'effet d'un sermon particulièrement dur. On avait prêché sur l'enfer, quand monta en chaire, le religieux qui avait pour mission de nous apporter le remède à cette redoutable éventualité. Ce serait la prière, mais il ne devait pas l'appeler tout de suite par son nom, et annonça qu'il allait nous ouvrir la porte du ciel... puis, joignant le geste à la parole, il fouilla dans sa poche, et en retira une grande clé brandie victorieusement.

A ce moment se produisit un phénomène connu. Nous sortions d'avoir éprouvé des sentiments très tendus, et le nouvel orateur nous fournit l'occasion d'une brusque détente. Cette apparition de la clé provoqua une réaction nerveuse, des rires partirent qui bientôt se confondirent dans une tapageuse explosion de gaieté unanime. Ce fut honteux mais si humain, et les collégiens qui se virent « collés » pour avoir pris part à cette inconvenante manifestation, pouffaient encore tandis que sur les pupitres des classes, où on les avait enfermés, ils commençaient déjà à noircir les cinquante lignes « à main posée » que les pauvres n'avaient pas volées.

Le petit Henri du premier chapitre de ce livre pousse comme une asperge, et je continuais de lui ressembler tellement que le lecteur est invité à ne plus dissocier nos deux personnes. Ce serait peine perdue.

Nous sommes encore chez les Pépinistes, après une récréation, durant laquelle, à l'occasion d'un concours, Henri ayant sauté plus haut que quiconque, l'un de ses concurrents s'écrie : C'est un vrai cabri !

Le mot, d'une sonorité inusitée, fait aussitôt fortune. Henri devient et restera « le cabri ». Les Pépinistes eux-mêmes, grands

ennemis des surnoms, trouvent cette appellation sympathique.

L'enfant a l'allure dégingandée de ceux qui ont grandi trop vite, et ses oreilles détachées de la tête lui font de la peine s'il se regarde dans une glace. Tant pis, il n'y faut point penser, ce qui n'est pas bien difficile, lorsqu'on s'adonne avec fougue à tous les jeux, quand la classe vous absorbe, et qu'après l'étude du soir, le livre de lecture fait votre bonheur jusqu'au moment où l'on s'agenouille pour la prière.

Bien qu'alors le sentiment de la durée fut à la commune mesure du temps, les semaines, les mois passaient, passaient, et parfois tandis que les maîtres entretenaient cette jeunesse de sa vocation possible et interrogeaient l'avenir, la classe s'arrachait un instant à l'heure présente.

Le cabri ne se sent point spécialement appelé. Après le collège, ses condisciples entrent à l'Université pour en sortir ingénieurs, médecins, avocats ou candidats notaires. Il fera comme les autres, après avoir pris conseil chez lui. Une fois, son professeur de littérature lui a dit : Si vous vous mettiez plus tard à écrire, vous réussiriez...

Scherpenberg est maintenant abandonné, la famille ne quitte plus Tongres pendant la belle saison, et ce sont les grands jardins des cousins et cousines qui abritent les divertissements du jeudi et du dimanche. Henri, depuis qu'il porte le nom d'un animal bondissant éprouve le besoin de justifier sa réputation. Il a parié de faire douze fois le tour des enclos en courant et tient parole et tombe à l'arrivée, presque évanoui. Le lendemain une grosse fièvre l'oblige à garder le lit.

Il n'a pas encore subi le grand enchantement de l'univers sensible, bien que la promenade des Dignes, ou du Beukenberg, aux portes de la ville, soit très inspirante. Tongres-la-romaine a fait exécuter sous Dioclétien ce grand travail de défense, cette levée de terres qui, suivant la légende locale, devait empêcher les peuples du septentrion de s'emparer des routes du sud. Du haut des digues, on domine une plaine où les légionnaires de Sabinus et de Cotta ayant été vaincus par Ambiorix, roi des Éburons, reposent désormais sous les trois plus grands tumulus de Hesbaye. César se hâta de venger cruellement cette défaite.

Les maîtres de Ri donnaient un cours d'histoire régionale devant le paysage que ces événements n'avaient cessé d'animer. Les tertres mortuaires étaient encore bien visibles, un mur avec ses bastions croulants et qui avait deux mille années d'âge, courait à travers la campagne, et derrière lui la tour blanche de

l'Église primaire montait dans le ciel. Quand on repasse aujourd'hui de ce côté, les nobles lignes de ce site se distinguent difficilement entre tant de constructions nouvelles.

Tongres a élevé une statue à Ambiorix, et pourtant la loi et l'ordre romains devaient succéder, semblait-il, avec la victoire de César, à ce qui avait été indépendance sans doute assez sauvage. Mais oserait-on aller à l'encontre du sentiment de la liberté symbolisée par la statue qui règne désormais sur la grand'place de l'ancien oppidum gaulois ?

Cette digue ou ce Beukenberg planté de grands hêtres, et dont l'un des versants atteint, à travers une oasis de verdure, la fontaine de Pline (*Tungri, civitas Galliae, fontem insignem habet*) donne à la contrée comme un parfum de latinité.

Des présences secrètes influenceraient-elles un enfant à son insu ?

Traduisant les *Commentaires*, le Cabri ne se sentit pas touché. La leçon était dehors, sous le ciel, devant l'espace, et, sur les bancs, il restait un collégien pareil à beaucoup d'autres.

Le soir, de retour à la maison, son père reprenait son Plutarque ou les *Caractères*, ou bien encore, le théâtre complet de Molière, vieux bouquins sous de vieilles reliures de cuir, qu'Henri n'éprouvait aucun envie de lire à son tour, lorsque, vers la fin d'une journée dominicale, la bande des cousins et cousines ayant fini de jouer dans les jardins, rentra et revint auprès des grandes personnes réunies au salon. Sous la lampe, Henri vit son père avec un livre à la main. Il allait lire, il lut, et ce fut pour l'enfant une surprise ravie que d'entendre le récit de Ver-Vert, perroquet chez les Visitandines. On battit des mains et le Cabri demeura émerveillé de la jolie et fine histoire qu'il venait d'entendre. Les vieux livres contenaient donc pareils trésors ?

On eut pu croire qu'amorcé de la sorte il était parti à la découverte des classiques, et que tous les ouvrages reliés en veau dans la bibliothèque paternelle, allaient y passer. Or Ver-Vert resta une exception. Ayant mis la main par hasard sur le Théâtre de Victor Hugo, aussitôt Racine et Corneille sombrèrent. Que de blasphèmes proférés en ce temps-là et de la meilleure foi du monde ! Les images, le mouvement et le magnifique délire verbal de *Ruy Blas* et d'*Hernani* emportèrent tout. Ce jeune garçon se crut dès lors le maître d'un trésor dont il gardait jalousement la clé. Autour de lui, les autres ne comprendraient pas. Ce modeste se sentait fier d'avoir éprouvé ce qu'ignoraient encore tous ses pareils.

Ri disposa dès lors sur son cahier de rédaction les trois couleurs de France, de cette France où était né le poète formidable. France, première nation du monde ! A cette époque, pareille opinion ne provoquait point de conflit en pays flamand ; un seul de ses camarades prit plaisir à le contredire, il s'appelait Henri Merkelbach et, sujet particulièrement brillant, devint une des lumières de l'ordre des Dominicains, sans cesser pour cela d'être toujours d'un avis opposé à celui de son interlocuteur.

Écrivant d'abondance et trop entraîné par tout ce qui remonte au fur et à mesure que ce journal se complète, nous avons négligé de dire, en son temps et à la place où ce grand souvenir doit être fixé, nous n'avons pas annoncé que Ri n'était plus le seul enfant de son papa et de sa maman. Une petite sœur lui était née. Les anges déposèrent cette nouvelle rose cueillie au jardin du ciel dans un berceau demeuré trop longtemps vide.

Les parents avaient envoyé leur garçonnet, quelque temps avant l'événement, chez sa grand'mère à Hasselt. On était tout juste à l'époque des vacances.

Là-bas, l'aimable aïeule, qui faisait continuellement brûler des cierges sur sa cheminée, devant la Vierge, afin que son petit-fils échappât à tous périls, là-bas cette chère femme, tout en trotinant, au cliquetis d'un trousseau de clés perdu vingt fois par jour, et tout en donnant à Ri les plus sages conseils, fredonnait avec bonne humeur :

*Salomon, ce roi dévot
Eut des femmes par centaines...*

Elle avait été remarquablement jolie et l'âge n'avait pu en effacer les preuves. Mariée à dix-huit ans avec le grand-père d'Henri qui avait largement dépassé la quarantaine, les époux formaient un couple dont la flatteuse réputation survivait encore chez quelques personnes d'âge, tels deux grand'tantes et un grand-oncle du côté maternel, auprès desquels le Cabri se rendait souvent quand il était à Hasselt, et dont il sera question plus tard.

Aujourd'hui, écarté de Tongres, l'adolescent savait parfaitement ce qui allait arriver, mais par un sentiment de pudeur instinctive, il simulait une ignorance complète, et même la vieille cuisinière de sa grand'mère ayant insisté sur sa qualité d'enfant unique, en le regardant dans les yeux, Ri n'avait aucunement bronché.

Quand alors, après la délivrance, il revint chez ses parents et se trouva en présence de sa petite sœur, une vive émotion le secoua et il fondit en larmes, tandis que sa mère lui disait, souriante :

— Allons, vas-y. Tu peux l'embrasser, mais tu n'appuieras pas trop.

Au collège, ses compagnons s'informaient souvent de la nouvelle venue, et ils y mettaient — pourquoi, mon Dieu ? — un soupçon de raillerie.

J'ai laissé un peu dans l'ombre, ces temps-ci, les dispositions musicales de notre personnage, qui ne subissaient aucun fléchissement. Il leur arriva même d'être singulièrement favorisées. M^{lle} de B. — une sympathique vieille fille — vint habiter Tongres et se lia intimement avec les parents de Ri. Elle avait été fiancée au poète Weustenraad de Sittard, l'un des précurseurs du renouveau littéraire en Belgique, et elle raffolait de musique. Au bout de peu de temps s'organisèrent de petits concerts. Le Cabri à l'harmonium et M^{lle} de B. au piano exécutèrent la suite de *l'Arlésienne* et toute la partition de *Rédemption*, un grand oratorio de Gounod.

Un jour, cette demoiselle restée fidèle à la poésie et pleine de romanesque, apporta *Le Passant* qu'elle venait de découvrir chez le libraire. La mère de Ri ne partagea guère son engouement et ne voulut pas être touchée par les troubles de Sylvia la courtisane ; quant au Cabri, il ne comprit pas grand chose à cette touchante aventure.

Et pourtant quand il lui arrivait maintenant de se rendre dans telle maison amie, toute remplie d'un parfum qu'il ne percevait pas ailleurs, il aspirait profondément, voluptueusement, oserais-je dire, ces effluves inconnus, tandis qu'une femme élégante et belle venait à sa rencontre avec sa fille, une blondinette de quinze ans, compagne un peu folle des jeux du jeune Henri. Bien longtemps après, entendant parler pour la première fois de *l'Odor di Femina*, il ferma un instant les paupières et perçut le souvenir odorant et troublant qu'il avait gardé sans le savoir, et dont il découvrait soudain l'enivrant empire.

Ce brave Cabri eut pu, comme maint de ses camarades, se convaincre d'avoir une répondante à ce besoin d'expansion tendre qui s'empare parfois des potaches. Peut-être le côté comique de la vie sentimentale chez l'un de ses meilleurs compagnons le détourna-t-il de ces fadaises. Fadaises était le mot qu'il appliquait secrètement à des préoccupations de l'espèce. Donc cet ami

lui avait avoué qu'il aimait la petite X. Tout le monde connaissait celle-ci dans Landerneau ; elle portait des tresses sur le dos, elle était joliment colorée et ses yeux bleus un peu trop grands donnaient une impression de douceur et aussi d'étonnement. Malheureusement l'ami était timide à l'excès, si timide qu'il n'osait plus croiser dans la rue l'objet de sa flamme, à cause de la rougeur qui lui brûlait aussitôt la figure. Ne plus la voir était toutefois impossible. Que faire ? Il imagina simplement de monter à la tour de la grande église. Sa parenté avec le sacristain lui rendait cette opération facile. Et de là-haut, muni d'excellentes jumelles, il suivait la chère enfant à travers les rues de la petite ville, le cœur battant, mais jouissant sans témoins de son profond bonheur. Voilà. Il y a des choses qui, à force d'être vraies, finissent par sembler impossibles.

Point de passionnettes ridicules. Les parents récompensaient la sagesse de leur fils en le menant de temps à autre dans des endroits qui, pour les Pépinistes, demeuraient pleins d'embûches. Henri assista à une représentation de *L'Étudiant pauvre*, chez Ruth, l'excellent petit théâtre d'Outre-Meuse à Liège, où l'on fêtait chaque soir une divette du nom de Zélo-Durand. Pendant l'entr'acte, il avait acheté une publication littéraire : *Caprice-Revue*. Le texte de ces pages dut influencer ses rédactions françaises au collège. A quelque temps de là, et par contraste, il fut conduit à une représentation de *La Walkyrie* à Bruxelles. Litvinne, Engel et Seguin figuraient parmi les interprètes. On était en mai 1886. Le Chant du Printemps, se dégageant d'un flot d'harmonies étranges, lui parut monter jusqu'au ciel.

Cette même année, il y eut un hiver magnifique, de la neige à l'infini sur la campagne, et au-dessus d'elle le firmament qui se reflétait tout bleu dans cette blancheur. Le patinage était un délice autour du vieux château de Roy, près de Tongres. Ri buvait l'air, quelque chose de vaste s'offrait et pénétrait en lui.

Pourquoi éprouva-t-il tant de joie à découvrir que l'art d'écrire était maintenant en honneur chez nous ? Il venait de lire des vers de Georges Rodenbach, il avait acheté, dans une petite édition populaire, l'*Amiral* d'Edmond Picard, et dévora ces pages un soir à l'étude, derrière le gros dictionnaire gris de Quicherat. La vie était là, dans la perspective des dernières grandes vacances avant l'Université. Le Cabri bondissait vers un inconnu plein d'espérance.

III

Qu'était l'Université de Louvain à la rentrée de 1887, ou plutôt quelle impression faisait-elle sur l'imagination d'un jeune limbourgeois peu dégourdi ? Au point de vue « étudiant », je pense qu'elle réalisait ce qu'il y avait de mieux, en ce sens que la vie estudiantine se manifestait là-bas avec une intensité que l'on eût vainement cherchée ailleurs. Les universitaires se sentaient entre eux, resserrés par cette vieille tradition selon laquelle le bourgeois, autrement dit « le Peterman », était l'ennemi-né et devait rester la tête de Turc d'une jeunesse aussi avide d'impertinence que de science. Une barrière séparait les deux camps et lorsqu'elle s'était trouvée franchie de loin en loin, il y avait toujours eu lieu de le regretter. Voilà du moins l'enseignement que les briscards dispensaient aux bleus. La police passait pour être à la dévotion du Louvaniste contre ces folles bandes d'escoliers, sources d'appréciables profits pour des gens qui les détestaient de tout cœur et ne faisaient ainsi que leur rendre la pareille.

A cette époque, et sauf les Bruxellois qui rentraient à la capitale après le cours, tout le monde avait son appartement, son « quartier » chez l'habitant. Le mot « navetteur » comportait un sens péjoratif, et les sociétés provinciales étaient en pleine floraison. Chacun apportait avec soi ce dont la famille, les usages et les préjugés du bourg natal l'avaient profondément imprégné.

On buvait des chopes aux *Brasseurs* et au *Lyrique* et les portos se dégustaient aux aristocratiques *Arcades*. Celui qui avait l'habitude de parler haut, de chanter librement, et de ne rentrer aux petites heures que lesté d'un chiffre respectable de demis se faisait vite une réputation de vieux rouleur, titre parfois envié, et qui ne requérait pas forcément le souci de la gent féminine. Point de vie de bohème selon Murger, encore que l'existence n'y baignât guère dans une atmosphère apaisée, mais le bonheur ne se rencontre pas dans la torpeur, et l'Art venait de prêter

un lustre assez évident à la vieille *Alma Mater*, qui résonnait encore des dernières manifestations de la *Jeune Belgique*. Comment cette phalange de poètes s'était-elle formée dans un milieu que l'on eût cru intimidant pour les Muses ? On a parlé, et à juste titre, d'aventure miraculeuse.

Les représentants qualifiés du mouvement étaient déjà partis en ce début d'octobre. Je n'entrevis que l'un d'eux, Valère Gille, qui incarne seul aujourd'hui de glorieux souvenirs. A la devanture d'un photographe de la rue de la Station régnait une magnifique image de Max Waller, et les échos des débats, à l'Émulation, sur la question de l'Art pour l'Art, et les polémiques entre journaux provoquées par la passion des Lettres et la parution des premiers livres, hardis et neufs, dans un air de fièvre, prouvaient assez que ce qui venait de se révéler, était mieux qu'un accident passager. Pour la première fois, la littérature faisait réellement figure chez nous et on ne devait plus l'oublier.

Toutefois l'autorité, sous les traits du recteur magnifique, demeurait dans l'expectative. L'année précédente, la Société Générale des Étudiants avait résolu d'inviter Edmond Picard à sa tribune, mais ce projet suscita un avis défavorable en haut lieu. Et ce fut alors le professeur Édouard Descamps qui ouvrit ses salons au célèbre avocat. Celui-ci parla devant une assistance particulièrement réceptive. Ainsi ce même Édouard Descamps, auquel on a fait depuis une réputation de prudence excessive, voire de chèvre-choutisme, n'avait pas hésité, malgré sa situation, à mettre en vedette chez lui l'homme le moins conforme de son temps.

Louvain d'il y a cinquante-deux ans !... Dans les *Carnets du Second Empire*, de Ludovic Halévy, publiés récemment, l'auteur raconte qu'il a dîné un soir chez Brébant, avec tout un lot de célébrités, parmi lesquelles M^{me} Bernardine Hamakers, et l'auteur de *La belle Hélène* spécifie : « Le dîner a été excellent et curieux. Les danseuses ont été médiocrement amusantes. Hamakers a soutenu l'honneur du chant : elle s'est grisée et a été extrêmement drôle. » Cette Bernardine Hamakers, fêtée à Paris en 1865, nous la retrouvons dans ce Louvain de 1887, elle était rentrée au pays de ses pères, et tenait, place de l'Université, le « Café de l'Europe », vaste enseigne qui ne devait pas lui déplaire quand elle pensait au passé. Quelques jeunes étudiants regardaient avec intérêt celle qui avait couru le monde et qui fut l'héroïne des beaux soirs de l'Opéra, en même temps que la commensale honorée, racontait-on, du duc de Morny. Quel univers

enchanté découvraient pareilles évocations ! La bonne dame se laissait aller parfois à des confidences que nous récoltions jalousement, et je crois que j'étais le plus prompt à me monter l'imagination... Quand nous quittions le « Café de l'Europe », la nuit d'hiver, chichement éclairée par l'administration du bourgmestre Vanderkelen, et, tout proche, l'austère Collège du Pape où s'exerçait le magistère de Mgr de Groutars, nous donnaient l'impression qu'il était temps de ramener la folle du logis, à une sage raison.

Il y avait eu pourtant derrière les murs réfrigérants du « Pape » le porteur d'un beau destin, ce Max Waller, à qui *La Jeune Belgique* devait d'être désormais partie pour la renommée. Et nous apprîmes que dans ce même collège, un étudiant, venu de l'Ardenne, demeurait aujourd'hui attentif aux voix secrètes de ses vallées et de ses bois. Il s'appelait Adolphe Hardy et confessait ses premiers émois en de clairs et harmonieux poèmes.

Je devais rencontrer, à quelque temps de là, un autre porteur. Sous l'abondante chevelure noire un large front dominait des yeux brillants, tandis qu'un nez aristocratique et des lèvres fines et ironiques complétaient ce visage attirant. Nous étions assis l'un près de l'autre dans la salle aux arcades dorées de la « Table Ronde » où Bernardine Hamakers donnait, ce soir-là, un dernier concert. Le public fut émouvant dans l'expression de ses sentiments. Cette femme qui enchantait jadis les plus blasés par son charme et l'aisance et la pureté extrême de sa voix, retrouva soudain cet empire victorieux sur des auditeurs étroitement unis dans leur élan vers sa grâce et cette virtuosité sans égale. A distance, elle justifiait peut-être encore l'appréciation de l'un de ses fervents : il est impossible de la voir et de l'entendre sans l'aimer. M. Vanderkelen, bourgmestre grisonnant et coloré, vint lui apporter l'hommage de sa bonne ville en déposant à ses pieds des gerbes de fleurs. Les applaudissements ne se calmaient un instant que pour reprendre aussitôt ; c'étaient comme des rafales à travers cette salle rutilante que les Allemands devaient incendier aux premiers jours de l'invasion.

Mon voisin, le poète, battait des mains, lui aussi, et son sourire avait perdu ce soupçon de scepticisme, qui effleurait volontiers ses lèvres. Il était beau, d'une beauté sans réticences. Je me nommai. Adolphe Frères, répondit-il.

Un journal, *Le Spitz*, incarnait encore à l'Université l'esprit de *La jeune Belgique*. Plus tard *Le Stylet*, *Louvain-Jeune*, *La Cravache* lui succédèrent, feuilles éphémères auxquelles je dus

la joie si précieuse de me voir imprimé pour la première fois, car l'étincelle — comme dans la devise de mon journal d'enfant — était tombée et avait fait son œuvre.

Cela arriva chez un ami, sur la table duquel je pris par une soirée d'automne — la fenêtre était ouverte à l'air attiédi — un livre qui s'appelait *Un Mâle*. Le nom de son auteur ne m'était pas inconnu, mais le hasard m'avait mis entre les mains *Les Moines* et *Kees Doorik*, Verhaeren et Eekhoud, avant l'aventure de Cachaprès dans la forêt romantique. Quelle révélation subite et immense ! Mon Dieu, oui, que l'on me pardonne ce mot qui n'est que véridique. Ce que j'avais en germe, ce que j'avais emmagasiné malgré tout au cours de ma prime jeunesse, toutes mes impressions encore confuses, tous mes avertissements mystérieux prirent forme, acquirent de l'accent, me révélèrent à moi-même. Je voyais et je sentais... Certes, ce travail en puissance était allé grandissant et il y avait loin, de l'enfance et de l'adolescence encore fermées, à ce que la beauté du monde me suggérait maintenant chaque jour davantage, mais le déclic définitif fut provoqué par les pages que je serrais nerveusement : la levée du jour, le réveil de la forêt, cette sensibilité d'instant en instant plus aiguë dans la perception de tous les bruits, de toutes les odeurs, de toutes les nuances de ce matin de mai, jusqu'au moment où, dans le livre, le braconnier aux aguets, apercevant Germaine, sent qu'une bête s'éveille en lui, féroce et douce.

Il se fit qu'à Pâques, mes parents décidèrent de passer trois semaines dans une vieille propriété abandonnée depuis vingt ans. C'est là que tout à coup se fixa avec une espèce de violence ce que je portais ardemment en moi. La contrée environnante et les lignes appuyées de ses paysages, ces carrés de sable rouge entre des pinières drues et têtues, les traits d'argent des bouleaux jalonnant la digue autour des marais rêveurs, et brusquement vers le nord, une plaine sans bornes qui évoquait les étendues marines... J'avais trouvé le thème qu'épouseraient mes musiques secrètes. Désormais il y avait partie liée entre elle, la Campine, et moi qui venais de reconnaître ce que j'attendais sans le savoir !

Aucun pressentiment ne m'avait préparé à cette rencontre. J'avais chassé autrefois, dans les environs de Daelbroek qui touche, en Limbourg, à la bruyère de Sutendael, et l'image d'un sol sec et nerveux m'avait poursuivi quelque temps, mais ayant eu la chance, à cette occasion, d'abattre au coin d'un bois un renard « charbonnier » — coup de fusil assez rare — j'attribuais à un exploit cynégétique, dont je n'étais pas coutumier, les

réveils intermittents de cette dure région dans ma pensée.

Les pays les plus pauvres sont les plus beaux, écrivit Jean Moréas. Le poète avait raison. Il faut au songe des espaces dont le souci matériel demeure écarté, et un champ de betteraves ne vaudra jamais un bout de terre envahi par les genêts, les houx, les ronces, toutes les mauvaises et troublantes plantes sauvages. Comment ne me serais-je pas retourné — et longuement — avant de repartir ?

Quand je rentrai à Louvain, je ramenais de Lummen un nostalgique amour qui pesait lourdement, mais ces appétences mélancoliques et presque douloureuses aiguisèrent toutes mes puissances affectives. M'en suis-je ouvert à quelqu'un ? Je ne le pense pas, ma timidité ayant toujours été extrême, seulement mes désirs et appels grandissants allèrent de plus en plus aux aspects d'un même culte, celui de l'art, pour lequel seul la vie valait d'être vécue, et ce qui surnage de ces années d'Université n'a pas d'autre cause, d'autre motif de subsister encore dans ma mémoire.

Je voyais de loin en loin Adolphe Frères qui préparait un livre : *Ames fidèles au Mystère*. Ce titre suggérait son inquiétante subconscience. Il parut chez Lacomblez, et fut vivement combattu par *L'Étudiant Catholique*, de tendances plus ou moins officielles, tandis que les petits journaux littéraires chantaient victoire.

Mais le plus noble souvenir de ce temps-là est dû à la grande figure de Constantin Meunier. L'artiste, à ses débuts, habitait Louvain. On a raconté que, la nuit tombée, il allait lui-même dans une rue voisine prendre à la pompe publique l'eau qui lui permettait de maintenir en état, pour les travaux du lendemain, la terre glaise qu'il venait de modeler. Nous avons tous foi dans la destinée de Meunier. L'étudiant le moins averti sentait que son œuvre était faite pour durer. Je n'ai jamais entendu contester par le plus étourdi de mes camarades l'âpre beauté que dégageaient ses premières créations, et un soir, pendant l'entr'acte d'une représentation, donnée au bénéfice des victimes d'une catastrophe au pays noir, je me rappelle quelle émotion pesait sur la foule qui se pressait de plus en plus nombreuse autour de son poignant *Grisou*, exposé au foyer du théâtre.

A côté de lui m'apparaît encore son fils, ce Karl Meunier qui brûlait aussi de la flamme sainte. Il avait composé un triptyque consacré au Béguinage de Louvain, où le sentiment s'unissait à la ligne et à la couleur, et qui annonçait déjà l'équilibre et la maîtrise de ce jeune peintre. La mort le frappa bientôt. Que

d'heures entraînantées passées avec Karl Meunier, lors des préparatifs de la Kermesse flamande de charité qui se célébrait tous les cinq ans dans le parc du château d'Héverlé, à peu de distance de Louvain, et à laquelle les anciens ne pensent point sans de vivants regrets. Karl Meunier, d'un fusain rapide et spirituel, évoquait sur des cotonnades tendues entre quatre pieux, le spectacle promis à l'intérieur. On travaillait dans l'or et la verdure de l'été, une rivalité heureuse favorisait l'œuvre commune, et, à minuit, devant la Cantine, on montait dans de vastes breaks qui nous ramenaient à la ville sous les grands arbres de l'avenue, aujourd'hui disparus.

Une autre personnalité se dégage du même passé, et c'est le compositeur Émile Mathieu, que nous rencontrions chaque jour, après le déjeuner, quand il arpentait le trottoir de la rue de la Station avant de s'engager dans les allées du boulevard de Tirlemont, le chapeau posé en arrière et le regard un peu perdu. Mathieu dirigeait le Conservatoire et organisait des concerts qui faisaient sensation dans le monde louvaniste. Je n'ai pas oublié une exécution du *Déluge* de Saint-Saëns, sous sa direction inspirée. Le 19 décembre 1888, la Monnaie monta *Richilde*, l'œuvre maîtresse d'Émile Mathieu. L'héroïne de ce drame lyrique fut Rose Caron, et un médaillon commémore encore cet événement dans les couloirs du théâtre.

Il y avait dans la façon dont Rose Caron interprétait ses rôles et détachait certaines paroles du texte, quelque chose qui ne s'effaçait plus. Quand Marguerite, encore toute pure, confiait à Faust les épreuves de sa vie : « Puis ce fut un autre malheur, je perdis ma petite sœur... », tous les cœurs se serraient, tandis que la plainte, à peine appuyée et si dramatique pourtant, passait dans un silence angoissé. Et lorsque Salammbô suivait dans le ciel le blanc nuage des tourterelles et que, devant le sentiment mélancolique qui l'animait en contemplant la fuite des doux oiseaux, sa suivante interrogeait : « Mais tu les reverras, maîtresse ? », Rose Caron laissait tomber un « peut-être... » qui nous saisissait tous d'un pressentiment douloureux. Je devais rencontrer un jour la grande artiste dans le monde, mais n'osai lui dire ce dont mon cœur débordait.

Des listes de souscription circulèrent à Louvain afin de couvrir les frais des représentations de *Richilde*, auxquelles la ville entière s'associa généreusement.

Charles Buet prit la parole une après-midi, à la Générale des Étudiants, discours qui parut passionnant à ceux que la litté-

rature moderne avait mordus, encore qu'il ne fît point allusion au mouvement de *La Jeune Belgique*. Par ordre, disait-on... Le poète Charles Fuster vint nous lire, ganté de blanc, des vers qui parurent dans la revue de Waller.

Il n'y avait point à la foire des livres, un déploiement pareil à ce que nous voyons actuellement. La parution d'un volume de Loti était un événement. Alphonse Daudet avait déjà donné le meilleur de son œuvre. Bourget écrivait *Mensonges* ; nous relations avec d'inquiètes délices ses poèmes des *Aveux*. Leconte de l'Isle passait pour avoir pris la place de Hugo dans la hiérarchie des poètes. Zola était en pleine force brutale, et les contes de Maupassant et les écritures des Goncourt occupaient le premier plan dans la production romanesque française.

Quelques critiques d'avant-garde nous signalaient Villiers de l'Isle-Adam. Charles Buet avait attiré l'attention sur l'œuvre presque inconnue de Barbey d'Aurevilly et le nom du Sâr Péladan était prononcé avec curiosité et dans l'expectative peut-être d'un chef-d'œuvre.

Au point de vue catholique, on ne découvrait rien de comparable à ce que nous aimons et admirons aujourd'hui. Le grand journal littéraire, *Gil Blas*, marquait un goût presque exclusif pour la production faisandée, et *L'Écho de Paris*, devenu depuis le rempart de la morale, lui disputait cette spécialité.

Nous vîmes arriver à Louvain, invités par la Table Ronde, les thuriféraires de cette littérature. Ils s'appelaient Armand Silvestre et Catulle Mendès. Tous deux ayant abandonné récemment *Gil Blas* profitèrent de leur passage pour tailler une réclame à *L'Écho*. M. Armand Silvestre, gros homme à la barbe fleurie, commença par rassurer son public : « Mesdames et Messieurs il y a deux hommes en moi, le conteur et le poète, j'ai laissé le premier à la frontière, où il sert quelque histoire grassouillette aux douaniers, et je ne vous amène que le second... »

Catulle Mendès vint nous lire — si je ne me trompe — les *Mères ennemies*, un drame en trois actes et en vers. Quand Mendès eut fini, M. Édouard Descamps s'approcha de l'auteur, le félicita et l'invita à déjeuner pour le lendemain. Tout cela dans le privé bien qu'un cercle attentif entourât en ce moment le poète. N'empêche que cette courtoisie fut sévèrement jugée et qu'on ne l'envoya pas dire à ce professeur audacieux, qui récidivait après avoir déjà convié Edmond Picard dans son hospitalière demeure.

Dans un autre domaine, la jeunesse universitaire avait eu l'occasion d'acclamer, pour la deuxième fois, le comte Albert

de Mun, au grand auditoire du Pape, et d'accueillir avec faveur, à la Générale, M. de Lamarzelle, député du Morbihan. Nous savions qu'il avait été question de convier au même cercle Édouard Drumont, mais son franc-parler fit craindre quelque esclandre et l'auteur de *La France juive* ne débarqua jamais dans la vieille cité de Science...

La cité de Science... C'est vrai que nous étions là afin d'étudier, ces notes en feraient douter, mais, pour nous, l'intérêt, il faut bien le dire, s'attache davantage, dans le recul, à ce qui ne touchait pas au haut enseignement, encore que celui-ci fut en tous points remarquable. La faculté de Droit comptait des professeurs comme Jules Van den Heuvel, Van Biervliet, Albert Nyssens, dont on ne se souvient pas sans gratitude et admiration. Cet Albert Nyssens surtout, si fin, si pénétrant, et qu'un tragique destin avait marqué, alors que l'avenir semblait tenir en suspens d'éclatantes réalisations.

Nous perçûmes les vagissements de la première démocratie chrétienne et, touché par l'impérieux devoir social, l'un de nos maîtres, M. Léon Mabile, qui, jusque-là, excitait notre envie lorsqu'il passait à cheval rue de la Station, renonça spontanément à la joie de l'équitation afin de consacrer davantage son temps et ses ressources au relèvement de la classe ouvrière. Cette histoire paraîtra maintenant bien comique.

Le socialisme avait déjà, dans la cité brabançonne, de solides assises. Des militants défilaient au cri rythmé de

Vive la République,
A bas le Roi de carton !

sans que personne intervînt pour les faire taire. Notre Belgique a toujours été le pays de la liberté.

Le son du tambour n'avait toutefois rien de révolutionnaire. Quand nous entendions résonner un

Plan... Plan...
Rataplan... plan... plan...

exécuté lentement et en sourdine, nous abandonnions nos livres pour aller voir à la fenêtre. Deux par deux, et précédés d'un tapin, marchaient des gens qui suivaient le corps d'un camarade, membre de la même société de tir à l'arc ou de colombophilie, et que l'on conduisait avec ce modeste appareil à sa demeure dernière. Spectacle qui n'impressionnait pas longtemps notre jeunesse.

Le pavé n'offrait guère de distractions, peu de folklore au grand air. Il y avait tout juste, le 9 février, une singulière foire aux sifflets, dédiée à sainte Apolline, durant laquelle on se rompait les oreilles et se vidait les poumons à souffler et souffler encore, perpétuant des gamineries d'étudiants à l'égard des béguines qui demeuraient autrefois dans les environs. La réputation de la grande kermesse annuelle de Louvain était bien établie, avec une descente célèbre des Marolles, que des chars à bancs amenaient de Bruxelles, au milieu des chansons et des cris. Seulement ces réjouissances ayant lieu en septembre, les étudiants jouissaient tout juste en ce moment, et loin de l'Université, d'un repos vraisemblablement mérité.

Malgré la mise à l'index de deux pauvres cafés-concerts, le « Charleroi » et « l'Alcazar », je me risquai dans ces lieux dangereux. Des donzelles assises en rond sur une petite scène « poussaient » à tour de rôle leur romance, puis faisaient la quête dans la salle. Les auditeurs, avec un sang-froid admirable, procédaient eux-mêmes au change de la monnaie, enlevant par exemple de la sébille un gros sou, pour lui substituer quatre « cens », tandis que l'artiste attendait patiemment la fin de l'opération, remerciait d'un triste sourire, et emportait le prix de sa chanson, soit deux centimes...

Au théâtre municipal, Alhaiza, directeur du Molière, avait ouvert la saison en récitant les vers de Paul Déroulède à la Belgique :

Salut petit coin de terre,
Si grand de bonté.

La troupe des Galeries-Saint-Hubert, arrivait, de temps à autre, avec Henri Deschamps qui était l'ami personnel du bourgmestre Vanderkelen et la coqueluche des étudiants. Il y eut toutefois du grabuge, quand Deschamps parut dans une revue sous les traits du professeur Thonissen, et tenant à la main un saule-pleureur. L'acteur dut se réfugier dans les coulisses, les escoliers n'admettant pas que l'on ridiculisât l'une de leurs gloires. Les spectacles sensationnels étaient plutôt rares. Mgr de Groutars, président du « Pape », accorda la permission de minuit à ses pensionnaires pour qu'ils pussent applaudir Ernesto Rossi dans *Hamlet*. Coquelin aîné vint jouer *La Mégère apprivoisée*. Les derniers représentants du drame romantique, Taillade, Lacressonnière et Dumaine parurent dans *Les Misérables*. Le *Chat noir* dressa, au milieu d'une scène trop vaste, son petit théâtre

d'ombres. Rodolphe Salis salua, avant de commencer, le nom de Constantin Meunier, et au cours de la représentation de *Phryné*, la fantaisie grecque de Maurice Donnay, lorsqu'une feuille de vigne masque l'apparition de l'héroïne devant ses juges, le même gentilhomme-cabaretier insinua finement que cette mesure de précaution lui avait été imposée par notre *rector magnificus*. Les chansonniers parurent moins drôles qu'à Paris, il y avait autour d'eux trop d'espace. Quand *Un Mâle* fut porté à la scène, on n'oublia pas, dans la tournée que cette pièce fit en Belgique, le Théâtre de Louvain. J'aperçus à cette occasion, pour la première fois, la chevelure cuivrée de Lemonnier qui rougeoyait dans une baignoire, près de la barbe mélancolique de Constantin Meunier. Chelles incarnait le personnage du Mâle, et une actrice inconnue la veille, M^{me} Herdies, fit de la Cougnole, l'entremetteuse campnarde, une figure étonnante.

Parfois un cirque louait la salle du Bériot, si vaste en effet qu'il était possible d'y établir une piste avec tous ses accessoires. Il signor Corradini, directeur d'une entreprise foraine, ayant subi un cruel incendie, s'en vint, avec les débris de sa troupe, reconstituer son spectacle à Louvain. Il occupa le Bériot pendant tout un hiver. J'assistai presque chaque soir à ces représentations et le goût qui me portait aux jeux de l'arène alla grandissant. Plus encore que le patron si bien en selle, et si élégant dans ses dressages variés, les gymnasiarques, hommes et femmes sous leurs maillots collants, et pour qui l'impossible n'existait pas, me faisaient battre le cœur d'une jalouse émotion. Suivre un vol hardi près des frises, sentir dans mes propres muscles la valeur d'un rétablissement audacieux, caresser des yeux ces belles plastiques masculines et ces femmes, dont le courage faisait honte aux pesants bourgeois qui les contemplaient, enfin respirer cet air où montait une odeur de corps chauds et d'écurie mêlée bientôt aux âcres relents de la ménagerie, voilà qui nous était offert comme un héroïque encouragement à braver la difficulté, à affronter le danger, pour réaliser notre rêve, ainsi qu'un bel acrobate, et atteindre notre haute ambition. Tout effort a sa vertu, et le cirque synthétise une fière inspiration. Se sacrifier à une cause, risquer à travers l'espace de manquer le trapèze libre, qui ne se rapproche du baladin que pour le fuir l'instant d'après, vouloir, vouloir, et pourquoi ? Pour un traitement de rond-de-cuir haut gradé ? Mais non ! vouloir, afin que partent les applaudissements et que puisse être cueillie la récompense du poète, cette couronne idéale qui n'est faite que d'un peu

de gloire. Et même travailler pour la Muse, seule, si le public ne doit pas comprendre !

J'ai raconté que, tout enfant, des cadences musicales balançaient mystérieusement mes jeux. Chez Corradini, de grandes symphonies se levaient, malgré les éclats vulgaires de l'orchestre, et les farces de Master Clown, loin de dissiper cette atmosphère, me préparaient dans une détente à de nouvelles et exaltantes ascensions.

A Bruxelles, place Jamar, dans une rotonde en planches, un Allemand, M. Busch, présentait, vers le même temps, des écuyers et des athlètes qui attiraient la grande foule. Lui-même, au sommet d'une pyramide, dans un tableau équestre, dominait cinquante chevaux qui s'entrecroisaient sans broncher, et portaient sur le dos de petites lanternes colorées. Quand les lustres de la salle s'éteignaient, toutes ces lucioles formaient une vision diaprée, un féérique parterre. Ce n'était pas pour ce scintillant numéro que nous étions venus. Chaque soir, de jeunes naïfs regardaient de tous leurs yeux, la seule, l'unique Maria Doré, qui, après une haute école, travaillait sur panneau, et terminait par un Jockey d'Epsom, avec le classique saut debout qui, partant du sol, aboutit au cheval nu et lancé en pleine carrière. Ces exercices n'avaient rien d'inédit, mais leur perfection éclipsait ce que l'on avait vu jusque-là. A la fin de la soirée, une chasse au cerf faisait passer et repasser, coupant la piste, tous les cavaliers de la troupe à la poursuite du gibier. Chaque fois que Maria Doré apparaissait dans cette chevauchée, une longue acclamation la saluait, et les petits jeunes gens, à l'entrée des écuries, s'écrasaient contre les planches pour être plus près d'elle. Cirque, cirque, ouverture sur la fable, la chimère, l'espérance, et parfois la désillusion !

Si les années d'université n'avaient pas un terme assez rapproché, sans doute ne laisseraient-elles point cette vive impression d'heureuse et indépendante jeunesse, de soucis envolés, qu'accentue, par contraste, la satisfaction d'avoir acquis un nouveau diplôme au bout de l'année. Et tandis qu'on était là-bas, la vie intime du foyer ne relâchait son étreinte que bien momentanément, il suffisait de rentrer dans la maison familiale pour être réadapté. Ceux qui, comme moi, habitaient la petite ville, sentaient que demain, les études étant closes, ils prendraient leur part, comme les autres, de ce qui composait la pâtée journalière de l'endroit. On fait une mauvaise réputation littéraire à ces agglomérations perdues au fond des provinces, et, à distance,

leurs contempteurs paraissent avoir raison. Ronron, trantran, laisser aller, tous les abandons provoqués par l'habitude se lèvent à leur évocation, et connaît-on quelque chose de plus insane que les propos des buveurs de bière, à cinq heures, quand les bureaux viennent de fermer ? L'existence en ces lieux, comme ailleurs, ne comporterait-elle donc pas des hauts et des bas, que l'homme serait à même de régler, et les aspects un peu ridicules de la villette cesseraient-ils de contribuer à son originalité ? Enfin, personne n'osera-t-il parler de ses vertus ?

Je retournais chaque dimanche au logis, et les fêtes chrétiennes me réservaient l'émotion des offices dans la basilique, où la Vierge au masque de gitane, avec son Jésus, accueillait les oraisons qui montaient gonflées d'amour.

Je ne cessais pas de participer aux processions, dont un chapitre de *Sous les Yeux et dans le Cœur* rappelle les colorations et les ferveurs populaires. N'avais-je pas, vers les douze ans, représenté saint Louis de Gonzague dans l'un de ces pieux cortèges, portant sur le bras gauche un crucifix que mes yeux ne quittaient pas, tandis qu'un collègue de petits garçons vêtus de soutanes bleu ciel me faisait escorte ?

Je voudrais seulement que l'on sentît combien j'étais demeuré près de ces cantiques, de ces fumées d'encens, de ces fleurs et du tintinnablement des sonnettes qui accompagnent le Saint Sacrement sous un dais cramoisi.

Il y avait quatre processions annuelles, et la première, celle du béguinage, la plus simple, la plus dépouillée, gardait mes préférences. ...Cher quartier du béguinage, où sœur Marie nous tenait sous sa houlette maternelle, et dont je reparlerai bientôt.

A la Saint-Jean, une procession quittait l'église de ce nom, afin que le bon Dieu ne fut pas absent non plus des rues d'une paroisse bien moins pittoresque.

Quant aux grandes sorties du 15 août et de la kermesse de septembre, elles ruisselaient à travers la rue de Maëstricht, qui nous montrait alors, au-dessus de chaque porte, les curieuses enseignes de ses boutiques, que j'ai relevées dans les *Gens de Tiest*.

Il me suffit d'une enjambée, le jour où je quittai l'Université pour me réinstaller solidement parmi les miens, malgré les souvenirs qui me restaient de m'être trouvé face à face avec la liberté, à vingt ans !

Si j'inscrivais ici le nom d'un vieux compagnon aujourd'hui disparu, et qui fut mon intime durant mes dernières années d'études, y aurait-il quelqu'un pour le reconnaître ? Je lui laisse

son anonymat, mais ne pourrais manquer de sincérité au point de le passer sous silence. Il était de Malmédy — qui nous semblait alors le bout du monde — et je crois que la façon dont il me peignit, lors de notre première rencontre, la vie de ses concitoyens, décida de notre amitié. Doué d'un sens étonnant du comique, il voyait sans trop de grossissements ce qui échappait au commun des mortels. A une rentrée des cours, nous avons été de pair prendre notre inscription, lui pour les Mines et moi-même pour le Droit. Le soir, devant un troisième ami, il fit de cette formalité un récit extraordinaire. Ses yeux avaient saisi mille traits, mille nuances aussi, et il composait un tableau où tous les acteurs avec leurs gestes soulignés prenaient une ampleur inattendue, jointe à un sens charmant de la farce. Ce gros garçon avait, de ce côté, un don d'observation et d'improvisation fantaisiste qui faisait de sa personne un continuel délassément.

Il venait de subir avec succès une épreuve, et nous, ses convives, afin de fêter cet heureux résultat, l'entourions autour d'une table bien servie, car c'était un gourmet. Au dessert, il se lève et se lance dans son propre éloge : « Mes amis, je n'ai jamais obtenu plus de cinquante points à un examen, tout juste le chiffre voulu pour réussir. Jamais il ne m'est arrivé d'en avoir un de plus. Saisissez-vous déjà la merveille ? Tout le monde, n'est-ce pas, est capable de décrocher de flatteuses mentions, il suffit de travailler. La belle affaire, avoir soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix points, mais parvenir — pour la quatrième fois depuis que je suis étudiant — à réunir exactement cinquante points, voilà le résultat dont j'ai le droit de me glorifier ! » L'entrain endiablé avec lequel il débitait ces drôleries et les éclats de sa verve, nous remplissaient d'aise.

J'ai profité de l'une ou l'autre de ses histoires dans *La Route imprévue*, au chapitre d'une fête chez les Pépinistes et je voudrais placer ici la leçon de politesse qu'on lui avait donnée au Collège, un jour que le pion s'était aperçu que les élèves étaient incapables de tirer convenablement leur coup de chapeau.

« C'est triste à dire, fit-il, mais vous ne savez pas saluer, mes amis. Eh ! vous, là-bas, qui faites le malin, passez devant moi et découvrez-vous. »

L'interpellé était un fils des champs, et soulevant à peine sa casquette sur le côté, il s'attira un violent éclat de rire :

« Ah ! Ah ! Ah ! Vous voyez, vous voyez ! il faudra donc que je vous montre comment il convient de s'y prendre. »

Et le pion se coiffa, se découvrit et fit glisser verticalement

son chapeau sans le retourner le long de son nez et de sa poitrine, les bords demeurant étroitement collés contre sa personne.

On le contemplait avec ahurissement.

« Et savez-vous pourquoi il faut saluer de la sorte ? Je vais vous le dire : parce qu'à l'intérieur le chapeau est généralement gras, et qu'un homme bien élevé évite de le faire voir. »

Mon bon ami jurait qu'il n'inventait rien.

Nous avions en dehors de ce comique spontané et cordial peu de points de contact.

J'entre, après le cours, au « Café Rubens », que l'on vient d'ouvrir derrière la collégiale de Saint-Pierre, et trouve sur une table de marbre, le dernier numéro de *La Jeune Belgique*. Au sommaire : *La Confession de Henri III*, d'Albert Giraud. Dès le début, je suis pris et je lis, avec des exclamations de bonheur. Le poème entre en moi comme un divin breuvage. Je m'enivre véritablement de tant de beauté, et sans seulement lever les yeux sur mon camarade, j'exalte l'œuvre de Giraud, je reprends lentement certains vers : Ah ! sapristi, voyant que mon voisin ne bouge pas plus qu'une borne, je l'interpelle avec colère, peut-être avec mépris.

Et alors, sans se départir de son calme, il me déclare que je n'ai jamais lu sans doute Paul de Kock, et que, libertin pour libertin, ses sympathies vont bien plus à *Gustave le mauvais Sujet* qu'à un homme qui, même roi de France, se fait de l'amour une si singulière idée.

Il s'efforçait visiblement de m'accabler d'un bon sens dont il avait tout de suite attrapé la grimace bourgeoise. Je l'aurais tué, et nous restâmes trois jours sans nous rencontrer. Mais le moyen de garder rancune à quelqu'un qui était le rire de ces années d'Alma Mater ?

Il vint me voir chez moi, chez nous, veux-je dire, dans notre maison du boulevard à Tongres, et tint toutes ses promesses. Mes parents n'oublièrent jamais la fête qui leur fut donnée.

Il y a deux ans, de passage à Malmédy, j'appris que mon ancien compagnon venait de mourir, et je trouvai sur sa tombe des fleurs encore fraîches. Son attachement à notre pays lui avait valu des persécutions, comme bourgmestre de Bütgenbach, mais il avait fait la nique à ceux qui détestaient en lui un authentique Gaulois de ces Marches, le long du pays prussien...

Et ma jeunesse perdue se raccrochait soudain à l'auto tandis qu'elle escaladait la route vers Spa, dominait la vallée de la Warche et laissait derrière elle le cimetière de Malmédy.

IV

Ainsi j'ai quitté mon petit appartement de la rue Jean Stas à Louvain pour retrouver mes pénates limbourgeois, et comment aurais-je pu oublier la visite que je reçus avant mon départ de l'Université ?

C'était quelqu'un que j'avais seulement aperçu, mais entre nous existaient déjà de ces fils tenaces et jaillissaient vraiment des atomes crochus. Un ami commun me remit une plaquette : « Autour du Journal des Goncourt » que je lus avidement et qui répondit trop à mes sentiments intimes pour ne pas éprouver le désir de revoir longuement son auteur.

L'occasion était venue à moi. Ce matin-là, Firmin van den Bosch entra, la main tendue, les yeux narquois derrière le binocle, et au bout de cinq minutes il me tutoyait comme un vieux de la vieille, en m'expliquant ses projets.

Il allait fonder un journal qui s'appellerait *Le Drapeau* et défendrait le modernisme littéraire catholique. Tout était à refaire et, commençant par la base, il fallait réformer l'enseignement de la littérature dans nos collèges, ouvrir les fenêtres à l'air de notre temps, et proclamer qu'il n'y a pas seulement le Grand Siècle, mais aussi tout l'art contemporain. *La Jeune Belgique*, il la saluait avec enthousiasme et voulait lui apporter l'assentiment d'une jeunesse de droite, qui entendait toutefois sauvegarder son intégrité morale et religieuse. Le journal expliquerait cela, et s'il était opportun de casser quelques carreaux, pareille besogne ne déplairait pas à ses rédacteurs, bien au contraire.

Nous nous quittâmes amis pour toujours.

Au cours de cette conversation, j'apprenais aussi que déjà, dans la *Revue Générale*, un jeune critique, M. Eugène Gilbert, défendait les mêmes idées sur un mode plus apaisé. Cet Eugène Gilbert qui habitait Louvain, j'aurais pu, j'aurais dû le connaître. Les hasards de l'existence firent que nous ne nous rencontrâmes que plus tard.

Et *Le Drapeau* flotta bientôt joyeusement sur la prose vivante de Firmin van den Bosch et de ses coéquipiers.

Elle me rejoignait dans mon nouveau métier et je me faisais le propagateur de ses idées parmi mes confrères du barreau de Tongres, car j'étais bel et bien avocat, inscrit chez un patron qui me dit en guise d'accueil : Les stagiaires ne sont bons qu'à vous chiper vos affaires, à fumer vos cigares et à faire la cour à votre femme. Après cette déclaration, il se montra toujours le plus affectueux et le plus dévoué des guides.

Un matin, je m'acheminai, plein d'appréhensions, vers le Tribunal correctionnel, et mes débuts ne furent pas éclatants. Essayant d'improviser, je fus obligé de recourir au papier que je tenais en réserve, pour le cas où la parole viendrait à manquer.

Par contre, la cour d'assises me réussit davantage. Ayant été commis d'office à la défense d'un malheureux criminel, je demandai à un brillant aîné de se joindre à moi, et nos plaidoiries conjuguées firent merveille. Quand le premier défenseur eût terminé, je me levai et pénétré de mon sujet et soutenu par je ne sais quel démon, je donnai l'illusion de l'éloquence. Mon client fut condamné à vingt ans de travaux forcés, mais j'avais moralement gagné la partie, et mon cher père ne fut pas peu fier des félicitations dont on le combla au sujet de son fils.

La cause semblait avoir été expressément inventée pour moi. Il s'agissait d'un habitant des plaines campinoises, d'un isolé dans les grandes bruyères. Ses antécédents étaient excellents. Il vivait entre le ciel et la terre, ardent au travail et fidèle à Dieu. C'est à l'église qu'il puisait le réconfort capable de le soutenir dans sa dure existence. Un jour, cet homme rencontre la femme, qu'il avait toujours ignorée, et il perd la tête, il devient une proie. Tout sombre, sauf elle, l'unique, la révélatrice et la pourvoyeuse du diable. Toutefois le remords s'est emparé de celui qui sera un jour mon client et la détestation de son péché grandit. Il rôde, haletant, par un été de flammes. Ah ! s'il pouvait renoncer et se vaincre... « Je me confesse au Père tout-puissant » et il retombe et se relève pour retomber à nouveau. Y aurait-il une connivence entre la nature sauvage et les instincts débridés dont il ne se libère plus ? Nuits hantées, désespoirs qui se muent en blandices, tandis que sa perte devient irrévocable. L'enfer s'ouvre... Alors il perd la tête, une fièvre bat dans ses artères et lui monte au cerveau... Un soir, armé d'un couteau et réellement fou, il se précipite sur la coupable et lui plonge l'acier dans la poitrine. Il l'a tuée, parce qu'elle était le mal !

Je fis de ce dramatique épisode un bout de conte qui figure dans *En pleine Terre*. Le morceau, ramassé à l'excès, est trop court.

Durant les assises de Tongres, de braves gens crurent qu'ils assistaient aux débuts d'une carrière. L'un des assesseurs, en me congratulant, remarqua : Et cela faisait comme une conférence. Il avait vu ou plutôt entendu juste. Je n'avais pas ce qu'il fallait pour les combats de la barre, malgré cette prise de contact qui donna un instant le change.

Entretiens *Le Drapeau* paraissait régulièrement et me maintenait en confiance, tandis que le vent qui passait sur le sable et à travers les pins de Campine me rejoignait souvent au milieu de ma petite ville.

J'avais été véritablement un étudiant à l'Université, je fus, dans la cité d'Ambiorix, mêlé de très près à sa vie intime et publique. S'il y eut quelqu'un qui ne rêva jamais de la tour d'ivoire, ce fut bien l'auteur de ces pages, tout en séparant nettement, dans sa pensée, l'acteur de celui qui regardait agir cet acteur, bien qu'ils fussent deux dans la même personne. Dédoublement instinctif. Combien de fois n'ai-je pas entendu une voix qui murmurait : c'est vraiment drôle, ou ridicule, ce que tu fais là... Et je continuais, soulevé par les circonstances de temps et de lieu. Me suis-je jamais délivré un brevet d'admirabilité ? Non, hélas ! Par contre je n'ai pas trop à me reprocher d'avoir mis l'intérêt à la base de mes faits et gestes.

Me voici donc à Tongres, que j'appellerai Tiest, le jour où l'idée me prendra de lui consacrer un roman, et aussitôt ce qui constitue la grande affaire pour les bonnes gens que je coudoie journellement, m'enveloppe à mon tour, me pénètre, peut-être m'entraîne, et... c'est la politique, à la mesure du lieu, et qui ne consiste pas seulement à opposer des doctrines à d'autres doctrines — ainsi les idées de droite aux idées de gauche — mais aussi, mais surtout à se complaire, à entrer avec délectation dans les divisions et subdivisions qui éclosent au sein d'un même parti. On soupçonnera, prévoira, déduira, et, ayant tout épuisé, on reprendra le même sujet avec les mêmes interlocuteurs pour répéter cent fois la même chose et aboutir à des conclusions qui laissant encore quelque perplexité dans l'esprit, offriront cette chance de pouvoir reprendre le lendemain la discussion abandonnée la veille. Voluptés d'une nature telle, qu'on ne peut les imaginer quand on ne les a pas vécues.

Sans doute, dans les compétitions politiques, la personnalité

du sujet, avec ses mérites ou démérites, peut présenter quelque importance, mais la question va bien au delà de la qualité effective de l'aspirant candidat.

On est d'un groupe, d'un clan, et jamais, on n'oubliera ce qui a provoqué le rapprochement de telles et telles personnes par opposition à d'autres. Cela remonte quelquefois très haut, et la façon de se comporter d'un grand-père peut encore influencer les chances actuelles de son petit-fils.

Rien n'égale le plaisir de tourner et retourner ces questions locales dans les parlotes des cafés, dans les réunions pieuses comme dans les cercles d'agrément. Certaines familles entendent aussi maintenir leurs prérogatives parmi les cahots et les heurts d'une campagne électorale, et l'isolé qui oserait se faire une opinion, indépendante de facteurs aussi impérieux, passerait pour un esprit dévoyé. Des personnages, investis de la confiance publique, apparaissent des deux côtés de la barricade. Ils ont blanchi sous le harnais de l'expérience et leurs précieux avis sont colportés avec respect.

Époque naïve, où l'on avait le sentiment de la déférence envers les anciens et où la hiérarchie était comme l'arche sainte, à laquelle personne n'aurait osé toucher.

Je sais bien qu'un autre moi-même considérait avec une curiosité amusée tel vieux renard, devenu un parangon de vertu, devant lequel je m'inclinai avec tous les signes extérieurs du respect et en n'étouffant pas de rire.

Cet amour des compétitions politiques pouvait parfois toucher au sublime. Un Tiestois d'importance se mourait et ses amis défilaient chez lui, pour l'assurer qu'il serait bientôt debout et plus vaillant que jamais. L'autre, allongé et inerte, semblait ne rien entendre. On était tout juste en période électorale. Soudain vers le soir, au cours d'une dernière visite, le pauvre malade revint à lui, il s'agita et leva un instant la tête. Le visiteur qui était en ce moment assis près du lit — un homme politique — se pencha aussitôt sur le patient et perçut, avec émotion, ces paroles inoubliables : « Rappelez-moi, s'il vous plaît, le nom... du second candidat de notre liste... » Puis, dans un léger hoquet, il rendit l'âme. Cette mort fut souvent donnée en exemple aux jeunes générations, et le jour de l'enterrement bien des gens s'essuyèrent discrètement les yeux.

Pourtant un autre débouché s'offrait à l'activité intellectuelle de cette petite ville. Tiest était établie sur un fonds vénérable, une terre qu'il suffisait de creuser si l'on voulait mettre à jour des

médailles, des monnaies, des poteries de l'époque romaine ou franque, et fournir ainsi un aliment à l'imagination des archéologues, race aussi irritable que celle des poètes, et non moins fertile en chimères. Ce que l'on se disputait, à coups de suppositions, sur l'histoire problématique de la cité, est inimaginable ! Je rencontrai sans doute quelques pètesecs réputés savants en la matière, cependant je fréquentai aussi un être délicieux, un peu fol, de science incertaine, mais d'un commerce tellement attrayant qu'après huit lustres je n'ai pas épuisé le plaisir de penser souvent à lui. Il s'appelait M. Louis Bertrand, avait rempli les fonctions d'inspecteur principal de l'enseignement et consacrait les loisirs de sa retraite à étudier, ou mieux, à présumer du passé de sa bonne ville. Chevaleresque de nature, il embrassait volontiers les causes perdues d'avance, parlait sans accent et cultivait les belles manières avec originalité et aisance. Quand on l'invitait à dîner, il se faisait précéder d'une gerbe de fleurs destinée à la maîtresse de maison et enfilait un pantalon de fantaisie, surmonté d'un gilet boutonné jusqu'au col et orné d'une grande lavallière, et il endossait enfin, par-dessus cet ensemble, le frac de cérémonie aux longues basques.

Lorsque j'écrivais les *Gens de Tiest*, en faisant de M. Demans, discret amoureux de M^{lle} Rose, l'un des personnages principaux du livre, son image ne cessa de me hanter. Bertrand se reconnut aussitôt et m'écrivit que le portrait était fidèle, mais qu'il devait récuser l'aimable virginité attribuée à son sosie.

Les autres acteurs d'avant-plan m'avaient été inspirés par le souvenir que je gardais de mes visites à deux grand'tantes et un grand-oncle qui occupaient ensemble, à Hasselt, une maison dont le décor est fidèlement rendu dans mon roman. J'accentuai les traits de chaque acteur. Il y eut à l'origine de ces crayons des caractéristiques très véridiques. L'oncle Victor s'amusait, par des manières assez libres à effaroucher ses sœurs, dont l'aînée, la tante Zoé du livre, avait une réelle distinction, un peu négligée dans le récit au profit de ses dehors volontaires. Je lui devais cet hommage posthume. Toutes deux, Rose et Zoé, étaient filles de qualité, et leur simplicité n'excluait pas le sentiment très net d'un bel héritage moral à sauvegarder. Saintes âmes, cœurs purs... le garçonnet que j'étais ressentit leurs hautes vertus et en garda toujours l'émouvant souvenir.

Les deux servantes de la famille, rappelées également dans les *Gens de Tiest*, partageaient les heurs et malheurs de leurs

maîtres. Il arriva que l'oncle Victor fit une pneumonie grave. Mes parents et moi allâmes aux nouvelles.

« Il va mieux, nous dit la cuisinière en ouvrant la porte, mais ne peut prendre que des viandes légères.

— Et que lui avez-vous donné ?

— Du lièvre ».

Le lièvre étant un animal rapide, avait paru le mieux répondre, en effet, aux exigences d'une viande peu lourde.

Il y eut ainsi, dans *Les Gens de Tiest*, des modèles que j'avais été prendre à peu de distance, il est vrai, et qui furent tout pénétrés de l'air que l'on respirait dans le calme de l'ancien béguinage de Tongres.

J'y suis retourné après une bien longue absence, j'ai rôdé par les ruelles, près de l'école défunte de sœur Marie, je me suis arrêté à l'endroit où devaient vivre Zoé, Rose et Victor Aubrie, l'église avec ses boiseries de la Renaissance m'a longtemps retenu, j'ai passé le pont sur le Geer pour traverser la place du Tilleul qu'entourent, précédés de leurs petites cours si caractéristiques, les logis symétriques des filles de sainte Begghe, et il m'a paru que je ne m'étais pas trompé, que je retrouvais, que je respirais l'atmosphère de mon livre. Oh ! Je n'en tire aucune vanité... mais il m'en reste quelque douceur. Et pourtant *Les Gens de Tiest* déplurent à Camille Lemonnier, qui avait donné à mes premiers livres une adhésion sans réserve... Georges Rency me blâma aussi de ne pas être demeuré fidèle aux rustres du début, et Franz Ansel, ayant lu mon manuscrit, me conseilla de ne pas le publier. Par contre, une lettre de Maurice Maeterlinck mit un baume précieux sur mes blessures d'amour-propre.

Les Gens de Tiest ne virent le jour qu'après *En pleine Terre* et *La Bruyère ardente*, qui tous deux chantèrent la Campine, et que j'écrivis à Tongres, tandis que *Les Gens de Tiest* naquirent à Lummen, au moment où je venais de quitter Tongres, pour me rattacher définitivement à la *terra electa*. Georges Rodenbach ne remarquait-il pas que le contraste avive la sensibilité de l'écrivain, et que, en ce qui le concernait, ses intuitions brugeoises avaient été singulièrement favorisées par le climat parisien.

Mais en somme quoique très provincial, et je le suis resté, je rejoignais fréquemment, en ce temps-là, les jeunes confrères de Bruxelles réunis au café Ravenstein, pour composer les sommaires de *La Lutte*.

Georges Ramaekers, rédacteur en chef, qui donna l'essor à des

chants pieux pleins de fraîcheur, avant de mettre le dogme en de sévères alexandrins, apparaissait, entouré de son comité de la première heure, où figuraient Édouard Ned, Paul Mussche et Edgard Richaume. Le poète se transporta plus tard aux *Caves de Maëstricht*. Passant un soir dans la rue, je l'aperçus derrière la glace, le doigt levé, au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs et scandant sans doute comme jadis, et sur le même ton de mélodie, ses poèmes religieux.

Durendal, autre publication catholique, avait précédé *La Lutte*. En 1894, Pol Demade avec Henry Carton de Wiart et l'abbé Moeller fonda cette revue d'art qui connut une longue carrière. Le cabinet d'Henry Moeller, dévoué corps et âme à l'œuvre commune, devint bientôt un point de ralliement à Bruxelles. L'abbé habitait rue du Grand Cerf un modeste appartement où l'on avait peine à se reconnaître à travers l'épaisse atmosphère de tabac qui remplissait la pièce, car jamais le maître de céans n'ouvrait ses fenêtres, le plus beau soleil du monde brillât-il sur Bruxelles. Petit de taille, rougeaud, frondeur et prime-sautier, tout à la fois audacieux et ingénu dans ses propos, l'abbé était un excellent entraîneur. Il ranimait les tièdes et rendait téméraires ceux qui n'étaient que hardis. Il fallut la mort de Moeller pour provoquer la disparition de *Durendal*.

Ces milieux faisaient preuve d'une grande vitalité. *La Lutte* organisa un Congrès littéraire où furent invités Edmond Picard, Valère Gille et Eugène Montfort. Ils défendirent à tour de rôle l'art social, l'art pour l'art et le naturisme. A ces trois formules, Georges Ramaekers opposa avec crânerie, l'art pour Dieu. On vit entrer dans le débat, et non sans hardiesse, Charles Bernard, et aussi un étrange personnage, Mécislas Golberg, qui n'eut rien de particulièrement clérical. Ces assises avaient été présidées par le baron Prosper de Haulleville, directeur du *Journal de Bruxelles*. Au dîner du Ravenstein qui suivit le congrès, la bonhomie caustique de Haulleville transporta d'aise les convives.

Un très large éclectisme faisait accueillir à *Durendal*, à *La Lutte* et plus tard au *Spectateur catholique* d'Edmond de Bruyn, des écrivains de tout bord. Eugène Demolder n'était-il pas un familier de l'abbé Moeller ? Un jour, Georges Eekhoud apporta rue du Grand Cerf, le manuscrit de son *Imposteur magnanime*. Edmond de Bruyn, raffiné dans son orthodoxie, publiait dans le premier numéro de sa revue, un article de Rémy de Gourmont, après avoir révélé le nom d'un poète nouveau, Victor Kinon.

Tout cela dans un élan de jeunesse. En même temps que l'ouverture d'un Salon d'art religieux, organisé par *Durendal*, et où je rencontraï pour la première fois Henry Carton de Wiart, au début de sa brillante carrière, les réunions de *La Lutte* au Ravenstein, centralisèrent pendant quelque temps le mouvement. Léon Souguenet, depuis peu en Belgique, devint l'un des habitués de l'endroit. Maurice des Ombiaux prenait souvent part à ces parolotes animées. Fernand Séverin, critique littéraire à *l'Indépendance*, témoignait à ses interlocuteurs une bienveillance amusée. Alfred Jarry, piloté par Eugène Demolder, trempa avec étonnement ses lèvres dans un verre de « gueuze » à la table du Ravenstein, tandis que Tristan Klingsor réclamait un second verre d'eau. Quand entraï Charles Morice, le cercle se resserrait d'instinct autour du nouvel arrivé.

C'est alors aussi qu'un ami nous montra, non sans fierté, le petit livre qu'il venait de recevoir avec cette dédicace :

Thomas Braun,
Que la petite ombre
de Clara d'Ellébeuse veille
sur Celle qui, à son balcon,
te sourit d'amour sous la treille !

Henri Davignon et Pierre Nothomb n'étaient pas encore nés à la vie littéraire, mais un souvenir tout particulier demeure attaché à la personne de Charles de Sprimont, grand jeune homme un peu timide et très racé qui, vers le soir, s'amenait parfois cravaté de blanc et sanglé dans son habit noir. Il faisait un amusant contraste avec Georges Ramaekers, en veston de velours brun, quand il n'était pas enveloppé d'un manteau de coupe et de couleur franciscaines. Sprimont était déjà mieux qu'une promesse, nous savions que ses poèmes, harmonieux et clairs, ordonnés et sereins, le jour où ils apparaîtraient dans leur ensemble, ne laisseraient indifférente aucune âme éprise de calme et pure beauté. La mort le surprit à l'aurore de son rêve, et son œuvre écrite de 1893 à 1903, fut réunie d'abord et publiée grâce aux soins de Maurice Dullaert et reprise plus tard, à l'intervention de l'Académie de Langue française, par Henry Carton de Wiart.

Je n'étais jamais qu'un passant au milieu de ces confrères si accueillants. A Tongres, venait de débarquer Georges Rency, nommé professeur à l'Athénée royal. Quelquefois je gagnais Liège, dans le voisinage, pour y retrouver Franz Ansel. Son

œuvre encore éparses dans maintes revues ralliait des espérances qui n'ont pas été déçues. Ansel me mena un soir chez Edmond Glesener, qui nous lut les principaux chapitres du *Cœur de François Remy*. Il y avait là Charles Delchevalerie, dont la *Maison des Roses Trémières* sortait de presse, et Olympe Gilbert, le futur rédacteur en chef de *La Meuse*.

J'avais donné des contes de divers côtés. Ils formèrent un volume que Georges Eekhoud signala dans la *Réforme* en des termes pour moi inoubliables. Une lettre de Camille Lemonnier m'accusant réception de mon livre repose parmi les reliques de ma vie littéraire, et Georges Rency fut des plus généreux en rendant compte de mon bouquin dans *l'Art moderne*.

Je me sentais de plus en plus attiré vers le pays bienvenu, le pays qui, au moment où je le quittais, gardait chaque fois un peu plus de moi-même. Après un séjour de quelques mois parmi les pinières de Campine, rentré à Tongres, j'écrivis aux dépens de ma présence à la barre, cette *Bruyère ardente*, montée de ton, qui révéla les aspects d'une contrée, avec une intensité d'autant plus vive qu'ils étaient encore nouveaux pour moi. Le relief de mes personnages s'en trouvait forcément accru, comme aussi le lyrisme que j'apportais à les célébrer.

Il me semble que les nuits d'été de ce temps-là ne se renouvelaient plus avec la même splendeur, et elles durent marquer mes écritures de quelques caractéristiques, car, la première fois que je me trouvai devant Camille Lemonnier, elles lui fournirent le motif de l'une de ces poussées verbales qui donnaient soudain aux mots un éclat inattendu.

Maurice des Ombiaux nous avait menés, Edmond Glesener et moi, chez l'auteur d'*Un Mâle*. Il habitait à cette époque le Boulevard Militaire et, à peine entrés, sa voix chaude nous faisait accueil, avec la main tendue et le regard direct derrière le lorgnon, muni d'un large ruban. Celui qui m'avait ouvert les voies au spectacle du monde sensible était là, devant moi, on conçoit que j'en éprouvai quelque émotion. Les colorations multiples de sa pensée passaient dans son verbe. Il avait grande mine, la tête léonine coiffée d'or et rejetée en arrière, la poitrine bombée, tout dans sa personne décelant la fierté avec laquelle il assumait le rôle d'un chef. En même temps, il avait le geste de bienvenue le plus fraternel, et répondait trop à l'idée que l'on se faisait de lui pour ne pas exercer aussitôt son empire.

Il était le maître, et acceptait sans fausse modestie qu'on lui donnât ce titre, qui ne fut jamais réellement porté par un autre.

La bonhomie d'un Verhaeren ne s'en accommodait pas, on se trouvait trop vite de plein pied avec ce grand poète ; le sourire d'Albert Giraud paraissait bien ironique... Quant à Georges Eekhoud, malgré la très haute idée qu'il avait de son œuvre, il n'adopta jamais l'attitude un peu olympienne qui eût convenu en la circonstance.

Avec *Un Mâle*, datant de 1881, Lemonnier semblait parti pour la grande célébrité, ayant des répondants comme J. Barley d'Aurevilly, les Goncourt et J.-K. Huysmans. Dans son œuvre extrêmement considérable, pareil accent ne se retrouvait pas toujours, mais il ne publia aucune page sans affirmer un souci d'art nerveux. Ce fut peut-être sa faiblesse : trop de tension, une recherche jamais lassée du vocable rare, le plus souvent coruscant, et là-dessus des foucades excessives et quelquefois pénibles dans les champs de la luxure. N'empêche qu'il avait tracé un sillon, dont l'éclat devait persister.

L'homme était généreux. Nous déjeunions chez lui, et, à table, quelqu'un avait mis en doute la valeur d'un poète. Nous vîmes alors Lemonnier se lever, monter à sa bibliothèque et en rapporter un livre, dont il se mit à nous lire de longs extraits, interrompant ainsi son repas, afin de nous convaincre de leur beauté. Ce jour-là Constantin Meunier était des nôtres, et Lemonnier l'appela à la rescousse pour qu'il ne restât rien de la critique que l'on avait imprudemment formulée à l'égard d'Albert Mockel.

Dans un recueil de souvenirs récemment publiés, Gustave Van Zype a insisté sur le cordial que l'on emportait après une visite à Lemonnier. Il était un exemple et une force, et dégageait un magnétisme qui vous remplissait de résolutions héroïques. Allons, il s'agissait aussi de tenter l'œuvre de beauté !

Un jour que, dans sa salle à manger, tournant le dos à un tableau, sa puissante tête dorée semblait prolonger la perspective d'une allée lumineuse que le peintre, Émile Claus, avait offerte à son ami, un invité remarqua : « Le chemin du soleil... — De la gloire ! » renchérit un autre. Mais l'un de nous estima que le laurier seul convenait à son front. Ce ne fut pas l'avis de Lemonnier pour lequel le chêne de nos bois restait l'arbre sacré.

Et Maurice des Ombiaux imagina que la nature accomplirait, en faveur de notre hôte, un miracle. Nous le verrions plus tard, beaucoup plus tard, métamorphosé en quelque géant de la sylvie qui se confondrait peu à peu avec la forêt, l'éternelle amante célébrée dans tant de livres.

Avouerai-je que Tiest me paraissait un peu grise après ces rencontres ? Pourtant je n'avais nulle peine à sympathiser avec mes confrères du barreau, très ouverts à ce que la littérature produisait de marquant, et je me rappelle que, chargé de faire circuler une liste de souscription à l'occasion de la manifestation qui célébrerait à Bruxelles, le 21 décembre 1901, l'activité juridique et artistique d'Edmond Picard, je réunis un nombre considérable d'adhérents.

Le grand avocat séjournait de temps à autre dans le Limbourg. Très jeune encore, je le rencontrai à une partie de chasse chez M. Adrien Caïmo, notre futur Commissaire d'Arrondissement. Le rendez-vous avait été fixé à Stockheim, près de la vieille Meuse. Picard qui villégiaturait à Lanklaer arriva, vêtu d'un singulier veston bleu à parements insolites et accompagné d'un chien qui provoqua une explosion de gaieté. Jamais on n'avait vu animal d'apparence plus composite. Il résumait en lui vingt races diverses.

— Et le comble, fit Picard, c'est qu'il s'appelle Hippolyte !

« L'Amiral » comme on disait au Palais, tirait mal, mais n'en gardait aucune aigreur. Le soir, pendant le dîner, il mena bien entendu la conversation comme il le voulait. On aborda les projets sociaux, les réformes espérées par la démocratie.

La plupart des convives ne se piquaient pas de professer des idées avancées.

Picard prit un papier dans sa poche, le tendit à son fils William, et gravement :

« Nous allons dresser la liste de ceux qui formeront la première charrette, quand le grand soir sera venu. »

Et au cours des propos qu'il s'amusait à provoquer, chaque fois qu'une opinion réactionnaire se faisait jour, Picard, fixant son auteur, s'écriait :

« Allons, William, mettez Monsieur sur la liste ! »

Après Lanklaer, Picard vint passer ses vacances d'été à Helchteren, toujours en Limbourg, dans un château romantique appelé le Dool. C'est de là qu'il avait daté, en 1893, sa *Vie simple*. Le Dool était situé en bordure de la grande bruyère du Donderslag. Par les belles nuits d'été, le maître du barreau faisait dresser, au milieu de ces étendues désertiques, la tente qu'il avait rapportée de son voyage au Maroc. Verhaeren, Lemonnier et Demolder se souvenaient d'y avoir passé la nuit, afin de jouir des émerveillements de l'aurore. Eugène Demolder plaça au Donderslag un des contes de son *Quatuor*.

J'eus un jour la joie de recevoir Picard à Lummen. Après ses pages de début si pleines, si harmonieuses, l'écrivain se complaisait maintenant en des improvisations vaille que vaille, données toutes chaudes au *Peuple* puis à *La Chronique*, et où il bousculait volontiers le sentiment politique de ses lecteurs. A l'occasion de sa visite il prodigua de bien mauvais conseils littéraires, répétant la parole de Léon Cladel : « Parlez même un peu belge, vous verrez que cela plaira. » Mais il voulut surtout étonner ceux qui, sur la foi des étiquettes, le croyaient toujours fidèle à la Maison du Peuple. On l'entendit s'écrier, à propos de quelqu'un qu'il n'estimait guère : Il est encore plus bête qu'un socialiste ! Et une autre fois, commentant des événements inquiétants chez nos voisins d'outre-Quévrain : La France, Messieurs, ne peut être sauvée que si elle revient à Dieu et au roi ! Soudainement rêveur, il nous fit part de son vœu secret : Ah ! pouvoir parler dans une cathédrale ! Picard avait une très haute opinion de sa valeur. Nous nous souvenions qu'une après-midi, au Sénat, comme ses collègues avaient continué de papoter durant le début de son discours, il s'arrêta brusquement, toisa les bavards et proclama : Quand un homme, tel que moi, prend la parole, on l'écoute ! Évidemment, il importe de ne pas être le premier venu, pour ne point sombrer irrémédiablement après une apostrophe aussi audacieuse.

Par rapport à l'ordre chronologique de ces notes, j'anticipe. Mais la personnalité de Picard fut si tranchante que je ne veux pas l'abandonner sans l'avoir suivi jusqu'au jour déjà lointain, lui aussi, où son fidèle disciple, M. Léon Hennebicq, alla le voir dans sa retraite champêtre de Dave-sur-Meuse, le long du sentier de la Haie-du-pauvre. Il l'avait trouvé enveloppé dans sa robe de chambre en soie noire, doublée de jaune ; de longs cheveux blancs et une barbe d'argent donnaient à sa physionomie un caractère imprévu. « Je ne pense plus désormais qu'au delà du monde, dit-il à Hennebicq. Mais ne soyons ni funèbre, ni mélancolique. Mes yeux se sont affaiblis, mais ma retraite est fleurie. Dans cet automne éclatant et plein de douceur, voyez, là-bas, mon vieux jardin encore tout ardent de soleil et de roses... »

Il mourut âgé de 88 ans, et l'on songea aux paroles qu'il avait adressées à ceux qui célébraient sa carrière, en 1901 : « Si la vie de Renan fut une agréable promenade, la mienne est un viril voyage ! »

A la fin de la première année de *Durendal*, il advint à la revue une bonne fortune inattendue. Henry Carton de Wiart ayant rencontré à Paris J.-K. Huysmans, qui corrigeait les épreuves d'*En Route*, il intéressa le curieux écrivain à la jeune revue bruxelloise, et le numéro de décembre 1894, apportait aux lecteurs de *Durendal* un fragment encore inédit d'*En Route*. Ce fut le point de départ d'une collaboration suivie et d'une longue correspondance entre l'abbé Moeller et Huysmans.

Cette parution d'*En Route* suscita une vive émotion dans les milieux littéraires de droite, tandis que, du côté grand public, les catholiques de Belgique se montrèrent très fermés, sinon hostiles, à cet extraordinaire et troublant romancier, qui se sentait maintenant rempli d'un frémissant amour pour « les ailes de pierre des folles cathédrales », les splendeurs en clair-obscur du plain-chant, la mystique des substitutions douloureuses et les saints les plus étrangement marqués par le divin... Tout cela avec les nerfs en émoi d'un artiste crispé.

En somme, on s'explique que les simples fidèles, démunis de curiosité avertie, n'aient pas été conquis ; ils ne comprenaient vraisemblablement pas grand'chose à ce cas exceptionnel. Et ici « sentir » avait autant d'importance que comprendre. Mais pour les artistes, ce fut autre chose ! Les « jeunes » qui, en 1895, écrivaient au *Magasin littéraire*, de Gand, à *Durendal* et à *La Lutte* reçurent le coup de foudre. La *Revue Générale*, que devaient diriger un jour Henri Davignon et Auguste Mélot, ne laissa point passer non plus semblable événement sans lui consacrer un important commentaire. Et comme il se trouva des publicistes pour nier le sérieux de pareille conversion et s'irriter aux hardiesses et aux irrévérences de cet étrange néophyte, ses thuriféraires y puisèrent une ardeur accrue.

Il est certain que le nouveau mouvement littéraire catholique trouva dans cette recrue, déjà consacrée en France par la célébrité, un excitant motif à défendre avec plus d'élan encore les

réalisations de l'art moderne contre les attaques d'un conservatisme attardé. Ce fut un beau moment que celui où le Barbey d'Aurevilly du *Prêtre marié*, le Villiers de l'Isle Adam d'*Axel*, le Verlaine de *Sagesse* et le J.-K. Huysmans d'*En Route* parurent les répondants éminents des écrivains qui, sur le terrain de l'orthodoxie, prétendaient mener chez nous une action parallèle à celle de la *Jeune Belgique* des premières années.

Je fis, comme beaucoup d'autres, mon pèlerinage huysmanesque à Paris, et fus reçu par J.-K. dans son appartement, 11, rue de Sèvres. Au fond de la cour, à gauche, cent vingt-cinq marches à grimper dans cet antique immeuble qui avait abrité un couvent de Prémontrés. Aucune désillusion ne devait m'attendre. L'artiste se montra moralement tel que ses livres nous le proposaient. Il avait des yeux scrutateurs, parfois défiants, dans une tête de vieil oiseau, et ses mains plongeaient dans les poches d'un veston en coutil blanc mal taillé. Nous étions au mois de juillet. Après l'envoi de la *Bruyère ardente*, j'avais reçu un billet, conçu à peu près dans les mêmes termes que son « épistole » — comme il disait — à Georges Eekhoud, quand ce dernier lui eut fait tenir *Kees Doorik* et qu'il louait son œuvre de dégager une aussi forte senteur flamande.

Après des propos corsés sur le plaisir ou l'ennui de faire de la littérature, Huysmans apostropha tout à coup un saint de bois, pendu au mur, ne lui ménageant pas de savoureuses invectives, pour avoir scié son épaule un soir qu'il le rapportait de l'autre bout de Paris, et pour ne pas avoir conjuré la pluie diluvienne qui s'était mise à tomber : « Lui, il s'en fichait pas mal, mais moi qui n'étais pas en bois, vous voyez ça ? Non, on ne joue pas des tours pareils à quelqu'un qui vous veut du bien en somme... » Il s'informa de Lemonnier avec un très vivant intérêt, et en vint à me parler de Rodenbach. *La Lutte* de Georges Ramaekers publiait tout juste un poème de Rodenbach, intitulé *Les Réverbères...* « Vous l'avez lu, me dit Huysmans, eh bien, imaginez qu'on vous ait demandé un morceau sur pareil sujet, qu'est-ce que vous auriez trouvé à dire ? Pas plus que moi sans doute, c'est-à-dire rien. Voyez alors tout ce que Rodenbach a tiré de là. C'est extraordinaire ! » Et soudain : « Dites, il n'est pas Juif ?... Non ? je me l'étais demandé... »

Il avait toujours eu un faible pour Georges Rodenbach malgré leur peu de similitudes littéraires. A coup sûr *Les Tristesses* et *l'Hiver mondain* semblaient ne point devoir faire bon ménage avec *Marthe* ou les *Sœurs Vatard*, comme le fit remarquer M. Van

Welkenhuyzen¹, seulement le côté un peu maladif que l'on découvre chez le poète du *Silence*, excitait sa curiosité, et tous deux se rencontraient quand ils prétendaient flairer d'étranges relents sous l'apparente mysticité de Bruges. Une autre fois, Huysmans me reçut au couvent des Bénédictines de la rue Monsieur. Il était souffrant, une fièvre provenant d'un gros froid ne le quittait pas depuis plusieurs jours. L'écrivain faisait visiblement effort pour accueillir malgré tout, avec empressement, quelqu'un qui venait de loin. Sa causticité avait cédé la place à un abandon presque résigné aux épreuves de la vie, ce qui n'était pas dans sa manière habituelle. Son exclamation favorite : « Ah ! les salauds ! » ne retentit guère, et la cornée de ses yeux faisait un large cercle blanc autour de ses pupilles brunes et donnait à son visage un aspect funèbre. Huysmans ne se secoua un peu qu'en rapportant les termes pittoresques d'une lettre de Moeller qu'il venait de recevoir. « Il faudra pourtant bien que je le rencontre un jour ou l'autre. » Le souhait ne se réalisa point. Ces deux hommes qui s'écrivirent si souvent ne se trouvèrent jamais réellement en présence l'un de l'autre.

Durendal avait été la première à admirer sans réticences *En Route. La Lutte* et Georges Ramaekers suivirent. Firmin van den Bosch réserva aux adversaires de ce retentissant ouvrage ses coups de plume les plus acérés. Edmond de Bruyn signalait dans son *Spectateur catholique* l'action bienfaisante de Huysmans, mais il allait, par après, se montrer réticent à l'égard de *La Cathédrale*. Maurice Dullaert élevait éloquemment la voix à la même heure, et Félix de Breux qui n'était autre que Prosper de Haulleville, l'ancien directeur de la *Revue Générale*, entamait dans le *Journal de Bruxelles*, un long panégyrique du nouvel écrivain catholique. A vrai dire, un article de M. Ferdinand Loise, dans la *Revue Générale*, s'il ne mettait pas en doute la bonne foi du romancier, se montrait sévère envers les hardiesses syntaxiques de l'écrivain et lui reprochait surtout ses néologismes. Dans une lettre à l'abbé Moeller, Huysmans expliquait que tous les mots condamnés par M. Loise se trouvaient dans Littré et Bescherelle, et il s'exclamait : « Non, c'est curieux le vocabulaire restreint que les gens pieux possèdent. C'est terrible quand on songe à cela, car comment inculquer un art moderne dans ces cervelles-là ! »

L'incompréhension de plusieurs critiques bien pensants demeura complète. Ils tancèrent Joris-Karl d'écrivain sans retenue, sans

1. *J.-K. Huysmans et la Belgique* par Gustave Van Welkenhuyzen. (Paris, Mercure de France.)

dignité, sans mesure, et dénoncèrent « ses expressions immondes ». En France, le P. Nourry, dans les *Études religieuses*, se montra particulièrement dur. *En Route* suait la sincérité, son accent transperçait nos cœurs, encore fallait-il ne pas être fermé à une émotion aussi étroitement liée à un art qui bousculait de fond en comble la formation de certains esprits.

2 / Un saint prêtre prit un jour à parti ma chère mère au sujet des opinions littéraires de son fils, qui finirait par tourner mal, prédisait-il. Je n'eus pas de peine à rassurer celle que pareil propos avait un instant troublée.

Et à Tiest, les jours ressemblaient aux jours ; la piété, la politique, l'archéologie y demeuraient les ressorts essentiels de l'existence.

Le Béguinage fit accueil en ce temps-là à un couvent de Récollets, qui avaient pour but de régénérer la religion d'une population dont il importait que le sensualisme ingénu et flamand fut tempéré par l'exercice de sérieuses vertus chrétiennes. On couronna aussi la Vierge Noire, *Causa nostrae laetitiae*, dans un grand déploiement de cortèges et de chants, et depuis, à chaque septennat, tout l'ancien pays de Liège accourt dans l'antique Attuatuca des Gaules pour voir défilér, à travers des rues flambantes de couleurs et en l'honneur de Marie, reine des Cieux, une ostension de reliques et d'œuvres d'art, telle que n'en possède aucun autre trésor de cathédrale. C'est alors l'une de ces journées pendant lesquelles on éprouve le sentiment profond d'appartenir à une collectivité privilégiée, et la tour gothique s'élève, pleine de fierté, au milieu des saintes liesses de la cité.

Et pourtant je devais, un été, ne plus me dépendre des austères paysages de Campine, où me ramenait chaque année le temps des vacances. La rentrée sonna, et je demeurai où je suis encore...

Ah ! certes, quand je me penche, comme au-dessus de la balustrade à Tongres, sur les années qui furent celles de ma jeunesse, il me vient cette impression de mélancolie, que connaissent ceux qui ont franchi le *grande mortalis aevi spatium*, sans se faire une raison à la pensée que la loi est commune et que notre titre de mortels devrait suffire à nous convaincre... A nous convaincre oui, mais non à faire de nous des résignés... Allons, que la sainte volonté s'accomplisse, puisqu'il le faut bien, et que le Tout-Puissant nous soit miséricordieux. Un vieil homme ne cache pas ici sa faiblesse.

De chers paysages m'enveloppent, je les revois chaque matin

en allant à ma fenêtre, et je me dis qu'ils seront pareils à ce que je contemple quand viendra l'heure. Quel fol orgueil de s'imaginer que quelque chose devrait être changé ! Aurai-je du moins bien rempli mes journées ?

Et je voudrais me persuader qu'un chant qui s'élève pour célébrer la création, quoique noyé dans l'immense rumeur de ce monde habité, ne se perd pas à jamais sous les étoiles et qu'il s'inscrit à l'actif du poète. Sans doute une force, un besoin d'expansion nous possède, dont nous ne pourrions assumer tout le mérite, mais dans ce mystérieux travail le fait d'avoir été choisi pour donner l'essor à un rêve, ne constituerait-il pas une espèce de prédestination, et le juste motif d'une espérance qui ne tremblerait plus ?

J'ai vécu aux champs en concordance avec les choses et les gens. Ces gens qui me demandèrent de devenir le mestre du bourg. Je n'ai point hésité et, par après, mon canton m'envoyait siéger au conseil provincial. Au commencement tout allait en douceur, mais dans la suite, et surtout après la guerre, il y eut des luttes plutôt sévères à soutenir, les associations électorales m'ayant proprement jeté par-dessus bord et les journaux politiques de la région me considérant, avec un touchant ensemble, comme l'ennemi public n° 1. Y a-t-il naïveté à avouer que je savoure cette satisfaction d'avoir tenu tête à tous ces égarés qui veulent extirper de nos marches de l'Est le dernier soupçon d'influence latine, alors que celle-ci défend notre originalité et nous sauve de l'absorption germanique, perpétuant ainsi la tradition de cet ancien pays de Liège, dont toutes nos bonnes villes des environs formaient autrefois les fleurons en terre flamande.

Modeste devoir, sans doute, et qui porte en lui-même sa récompense. D'avoir aidé dans la mesure de ses moyens à cela, et d'avoir pris part en même temps à ce chant que les écrivains de mon pays voudraient voir se fondre dans l'hymne de la plus belle littérature qui soit au monde, voilà une raison de vivre qui en vaut plusieurs autres !

Je m'établissais solidement dans cette contrée, mêlé chaque jour davantage à son existence profonde. J'avais été saisi à notre première rencontre, et mieux que saisi, oui, lyriquement transporté, d'où la *Bruyère ardente* et ses strophes, car le songe se confondant avec la vie, donna peut-être à ce livre un caractère synthétique qui sans cela lui eût manqué. *L'Inconnu tragique* vint ensuite. J'étais au cœur même de mon sujet. Autour de moi montaient les émanations d'un vieux sol longtemps relégué,

que son caractère défendait contre ce qu'on appelle le progrès. J'écoutai des voix, je perçus d'obscures intentions, relevai des traînées légendaires, et dégageai le sens d'un passé encore vivant. Une espèce d'incantation agissait autour de moi et je m'efforçai d'en arrêter les signes mystérieux, avant qu'il ne fût trop tard. C'est dans cet esprit que ces pages se couvrirent de notations nerveuses. Plusieurs furent écrites au milieu des bois, à même le sol, tandis que le vent qui venait de la plaine embrasée, me soufflait ardemment au visage.

L'image du temps ne deviendrait-elle pas monotone dans cette solitude librement consentie ? Chaque jour que Dieu donne ne nous apportera-t-il pas fidèlement le reflet de ce qui fût hier, de ce qui sera demain ? Mais par contre le contact ininterrompu avec des êtres simples au milieu de la nature qui les a façonnés à son image, ce sentiment de l'éternel dans le silence des pinières et de la lande, cette confrontation de l'âme avec ce que nous propose un instinctif et austère devoir, peut-être y puiserons-nous des joies secrètes, assez puissantes pour ne pas nous faire regretter des cieux illustres.

J'ai parcouru un jour l'Italie, j'ai respiré quelquefois le soleil de la côte française au bord de la Méditerranée, et Louis Dumont-Wilden écrit en tête d'un petit livre, *Ailleurs et chez nous*, que je consacrai à ces trop courtes absences : « C'est beau d'aimer le village natal et de connaître les moindres détails du clocher. Mais comme on peut l'aimer davantage quand il a fallu, pour le retrouver, faire l'effort raisonnable de quitter, sans tourner la tête, les plus beaux paysages du monde ! »

En octobre 1902, les Bénédictins de l'abbaye de Ligugé, chez lesquels J.-K. Huysmans s'était retiré dans le Poitou, obligés par le gouvernement français de quitter le pays, se réfugiaient à Herck-la-Ville, notre chef-lieu de canton limbourgeois. On devine avec quel empressement je courus à la rencontre des bons moines, d'autant plus que l'on signalait parmi eux la présence de Louis le Cardonnel, dont le *Mercur de France* nous avait fait connaître quelques chants d'une grave et prenante harmonie. Cette dernière nouvelle n'était pas exacte ou du moins elle ne l'était plus, car Le Cardonnel venait d'être nommé vicaire à Pierrelatte dans le midi.

J'arrivai au monastère improvisé. Les exilés avaient établi leur campement dans un château original, mi-rustique, mi-

citadin, flanqué d'un petit parc bien boisé qu'entourait un fossé, et ceci dans l'agglomération même. Les religieux déballaient encore, mais l'un d'eux, Dom Besse, vint tout de suite à moi. Court et large, taillé en force, le visage épanoui, des yeux rieurs dans une face aux joues étalées, il me tendait la main comme à quelqu'un qu'on a toujours connu. Mon nom ne lui était pas étranger, il savait, par Huysmans, que j'habitais dans les environs de Herck, et déjà nous étions partis pour tout ce qui se rapportait au cher écrivain.

J'ai vraiment vécu dans l'atmosphère spirituelle de l'auteur d'*En Route*, au cours de mes longues conversations avec ce bénédictin. Le Limbourg avait aussitôt adopté Dom Besse qui le lui rendait bien. C'était l'époque heureuse où l'homme même modeste pouvait s'offrir quelques douceurs sans pour cela hypothéquer son toit. Dom Besse et moi dirigeâmes nos premiers pas vers le logis de l'abbé Cuppens, curé de Loxbergen, grand pêcheur à la ligne, fervent apiculteur et par surcroît délicieux poète. Nous étions trois, de natures bien différentes et pourtant nous raffolions d'être ensemble. Cuppens, flamingant et démocrate, teinté de latinité, Dom Besse, partisan royaliste, français sans bavure, et moi-même si ouvert, si sensible à l'amusant spectacle humain. Que d'heures passées à deviser gaiement en nous guettant, l'œil en coulisse !

L'abbé fumait des cigares récoltés dans ses plates-bandes et buvait l'hydromel que lui fournissait son rucher, tout en puisant généreusement, à notre intention, dans sa cave à bordeaux et à bourgogne. Une paix charmante prenait toujours le dessus après les soubresauts imprévus de nos propos.

Si Dom Besse, historien, plongeait dans le passé, il n'en gardait pas moins des points de contact chaleureux avec quelques contemporains notoires. Chez Huysmans, il avait rencontré Lucien Descaves, Henry Céard, François Coppée et Forain. Son amour de la vieille France le porta du côté de Maurras, qui l'enrôla parmi ses recrues de choix. Il occupa la chaire du Syllabus à l'Institut de l'*Action Française* et la politique n'eut plus de secrets pour lui. Détail piquant, cet expulsé jouissait d'un billet de faveur sur la ligne Bruxelles-Paris, et ne se faisait pas faute d'en profiter largement. La condamnation par Rome d'un mouvement, auquel il avait fini par se vouer avec une foi inébranlable, ne s'annonçait guère à cette époque. Quand Dom Besse interrogeait l'avenir, toutes ses espérances paraissaient à la veille de se réaliser. Huysmans, bien entendu, se moquait de ce qu'il

appelait les manies de son ami, mais un Dom Besse se portant garant du catholicisme de l'écrivain, voilà qui revêtait aux yeux de celui-ci une grande importance !

Il y eut un jour, à Herck-la-Ville, dans le singulier petit château resté si peu monacal d'aspect, une scène imprévue et bien amusante. L'auteur d'*En Route* venait de publier un nouveau livre, *l'Oblat*, et cet oblat n'était autre que Huysmans à Ligugé. On devine déjà ce que ses yeux fouilleurs et son esprit caustique auront tiré du spectacle quotidien que lui offre un monastère sans défiance. Sans doute, J.-K. déborde, à l'occasion, de foi et d'effusions ferventes, mais cela ne l'empêche pas de tracer maint portrait véhémentement caricatural de ceux qui l'entourent. Or, à Herck, ils étaient tous ou presque tous à se reconnaître dans le livre de leur « ami » et on a beau avoir dépouillé toute vanité humaine, il y a des choses qui ne sont pas à avaler sans grimace. Seul Dom Besse avait gardé son calme et il cherchait, en souriant, à apaiser ses confrères. On rédigea quand même une protestation qualifiée de nécessaire, et elle parut dans le *Soleil*, un journal aujourd'hui éteint, mais qui éclairait encore vaguement.

Dom Besse avait réellement l'esprit le plus libéral, bien qu'il fût sur les principes d'une superbe intransigeance. Quand il avait bien établi que le traditionalisme partant de Bonald pour aboutir à Maurras, en passant par Balzac, Le Play, Bourget et Barrès, était seul capable de sauver le monde, il prêtait une oreille complaisante au jeu des idées et s'accommodait avec une grande souplesse des propositions qui lui étaient soumises. Avec cela, il devint en peu de temps un appréciateur éclairé du condiment obligé de nos réunions cléricales. Je fais allusion aux bonnes bouteilles qui avaient droit chaque fois à une minute de recueillement. Et lui, Dom Besse, qui n'avait jamais grillé que des cigarettes de caporal, connut aussi le plaisir de fumer nos immenses cigares, desséchants peut-être pour la gorge, si le remède n'eut été à portée de la main.

Chez Cuppens, dans son Loxbergen, le hasard fit que le disciple de saint Benoît assistât un jour à une fête dont il ne devait jamais avoir rêvé.

Pourquoi le village avait-il organisé ce dimanche d'été une procession extraordinaire ? Je ne m'en souviens plus. Après une matinée mystique nous connûmes une après-midi bruyante. Un festival, réunissant les musiques d'alentour, avait attiré un grand concours de villageois en mal de kermesse. Vers le soir, l'harmonie de Lummen, qui était de la fête, vint donner une

aubade à la cure. Nous étions là avec quelques religieux de l'Ordre des Croisiers, solides et colorés, chez lesquels l'estomac était à la hauteur de l'idéal intime.

Cuppens décida, sans hésitation, qu'il fallait traiter généreusement les musiciens, puisqu'ils étaient mes administrés.

Aussitôt dit, aussitôt fait, ce pasteur d'abeilles, dont toute la fortune gîtait dans le cellier, donna le signal des opérations. Il descendit à la cave et remonta avec trois bouteilles sous chaque bras.

Les pères Croisiers ne voulurent pas qu'il assumât seul cette besogne, et lui emboîtèrent le pas.

Le presbytère, ce presbytère que les Allemands incendièrent aux premiers jours de la guerre, ne flambait ce soir-là que des reflets du soleil couchant qui illuminait cet admirable tableau : un Curé, un Bénédictin et un Croisier versant à boire aux bois et aux cuivres d'une musique villageoise, quand ils ne battaient pas largement la mesure durant l'exécution d'un entraînant et bruyant programme.

— Voilà ce qu'on ne verrait pas chez vous ! jeta fièrement Cuppens à Dom Besse.

— Attendez que le Roi revienne ! fut la réponse.

Un jour, l'aumônier en chef du camp de Beverloo, M. Servais Caïmo, de sainte et candide mémoire, réunit à sa table en l'honneur de Dom Besse, les ecclésiastiques importants d'alentour. On nous photographia tous après le dîner, qui fut un triomphe pour Dom Besse. Il faut bien le dire, une méfiance se manifestait parmi les convives à l'égard de ce religieux qui, au cours de sa conversation, effleurait tant de sujets profanes, citait des noms peu édifiants et ne laissait pas d'affirmer que J.-K. Huysmans, grand artiste, était devenu un grand chrétien. Il se porta garant de son orthodoxie et révéla maint épisode curieux de sa conversion. Il tint tête aussi avec une souriante aisance aux objections qui l'assaillirent. En fin de compte, M. le curé-doyen de Beerlingen murmura : « Ces Français... quand même ! » ce qui comportait une nuance très marquée d'admiration.

Dans mes entretiens avec Dom Besse, je m'étais enquis de son terroir natal ; il ne me répondit point. Que ses origines fussent paysannes, cela crevait les yeux, mais je ne savais où placer son berceau. Enfin l'aveu me fut fait dans cette périphrase : « Je suis des plateaux du centre ». Un Auvergnat ! Voilà qui allait bien, sa belle province m'était particulièrement sympathique, malgré les absurdes moqueries que se sont toujours attirées ses habitants.

Le digne moine, en dépit de ses fréquentations aristocratiques à Paris, s'informait, chaque fois que je le revoyais, de la santé de « ma chère dame ». Dom Besse ne m'en voudra pas, du haut du ciel, de le représenter tel qu'il était vraiment sur la terre.

Quand je venais prendre notre ami au monastère de Herck-la-Ville, il avait coutume de s'agenouiller devant le révérendissime abbé Dom Bourrigaud ou devant le Prieur Dom Chamard. « Vous n'allez pas loin ? » était la question habituelle. A quoi nous répondions négativement, et la bénédiction rituelle tracée au-dessus du front de Dom Besse, ce dernier me suivait à travers notre Limbourg.

J'entrevis à Herck-la-Ville un jeune novice d'une rare beauté ; il ne fit pas long feu au couvent et devint, par la suite, un secrétaire bénévole de J.-K. Huysmans en même temps que de Jean de Caldain, qui a tant contribué à nous révéler le véritable visage de l'écrivain converti.

Un matin eut lieu, dans le monastère en exil, la prise d'habit du père de Dartein, ancien aumônier militaire. A cette cérémonie vinrent assister le comte de Mayol de Luppé, André Buffet et le comte de Lur-Saluces, secrétaire du duc d'Orléans. Buffet et Lur-Saluces se trouvaient en Belgique, frappés d'une interdiction de séjour sur le territoire de la République, pour avoir comploté contre la sûreté de l'État. Leur procès devant la Haute-Cour avait eu un grand retentissement... Dom Besse eut des ailes ce jour-là.

Nous fîmes ensuite, grâce à ce couvent privilégié, la connaissance du poète Tancrède de Visan. Il arriva de Paris, répondant à l'appel de Dom Besse qui l'invitait à faire une retraite à Herck-la-Ville. Cette fois la littérature la plus jeune se mêlait aux parfums de l'encens. Visan, très actif dans le mouvement symboliste, poète, philosophe et musicien nous apportait avec son érudition un sens très averti et fort original de la modernité dans l'art. Ses idées faisaient bon ménage avec celles de Dom Besse. Ils collaborèrent tous deux à la *Revue catholique et royaliste* que dirigeait d'Héricault. Dom Besse y donna une série d'articles portant ce titre général : « Veillons sur notre Histoire » et Visan nous apprit que son vénérable ami, auteur de multiples ouvrages sur le monachisme, avait rénové, en 1894, l'abbaye de Saint-Wandrille.

C'était un rat d'archives. Quand il allait à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, il emportait un morceau de pain et travaillait jusqu'au soir.

Dom Besse promena en Belgique maintes conférences. Sa conversation semblait inépuisable ; dans les maisons où il déjeunait avant de se produire au cercle bien pensant de l'endroit, on se réjouissait, après l'avoir entendu à table, du régal oratoire qui allait suivre. Hélas ! cet espoir était toujours déçu. Dom Besse avait trop de facilité, il parlait sans la moindre préparation, et l'abondance des mots — des petits mots trotte-menu et manquant de relief — était telle, qu'il ne se soumettait point à un effort constructif. Pas de plan... Il allait, il allait d'une voix égale, et quand il descendait de la tribune, on gardait une impression d'éparpillement, presque de bavardage...

Notre ami avait maintenant aussi des relations à Bruxelles et le hasard lui fit rencontrer l'abbé Eugène Van der Elst, collaborateur du *Journal de Bruxelles*, un bon vivant, haut en couleurs, de large carrure et plein de finesse. Mieux servi par la chance, il eût pu devenir l'un des journalistes en vue de ce pays.

Je me rappelle un déjeuner chez Van der Elst, au fond de Molenbeek, dans une vieille maison agrémentée d'un grand jardin. Il y avait là Edmond Joly, Dumont-Wilden, Edmond de Bruyn, Maurice des Ombiaux, Franz Ansel, Georges Ramaekers. Des élections générales, pas brillantes au point de vue catholique, venaient d'avoir lieu. A peine à table, Dom Besse voulant montrer qu'il s'intéressait aux choses de Belgique, s'adressa aimablement à Maurice des Ombiaux : « Et vos élections... Vous n'avez malheureusement pas lieu d'en être aussi satisfaits que d'habitude, n'est-ce pas ? — Heu ! Heu ! » fit des Ombiaux. Puis se tournant vers Dumont-Wilden : « Espérons que cela ira mieux une autre fois. Il ne faut pas perdre courage, cher Monsieur. — Mais non, mais non », répondit Dumont-Wilden, un peu ahuri. Pendant ce temps, l'abbé Van der Elst témoignait de la satisfaction qu'il éprouvait à cette plaisante méprise, en se secouant d'aise. Et Dom Besse, qui ne s'était aperçu de rien, avait déjà aiguillé la conversation sur un autre sujet, où passaient et repassaient maintenant les noms de Léon Daudet et de Charles Maurras.

Puis l'abbaye improvisée de Herck ferma ses portes et les Bénédictins se transportèrent à Chèvetogne, dans le Luxembourg. Je ne revis plus, que de loin en loin, l'ami de J.-K. Huysmans.

Un hiver, apprenant que j'étais à Paris et se trouvant lui-même dans la capitale, il voulut me conduire chez Forain qui travaillait

tout juste à son dessin hebdomadaire de *L'Écho de Paris*, et s'inquiétait beaucoup de savoir si toutes les intentions qu'il y avait mises étaient aisément saisissables. Forain nous montra des œuvres étonnantes, une série d'impressions rapportées du Palais de Justice, dans ces bruns qu'il affectionnait alors. Cela exhalait un intense sentiment de pitié. Je lui demandai pourquoi on ne le voyait jamais à la Libre Esthétique d'Octave Maus. « Dieu m'en garde ! s'écria-t-il, vous êtes tous dreyfusards à Bruxelles, et Maus c'est le pire !... »

Quelque temps après, nous apprenions l'affreuse maladie dont était atteint Huysmans, qui, après de terribles souffrances provoquées par une affection cancéreuse de la gorge, devait s'éteindre le 12 mai 1907.

Me souvenant de l'article que Visan avait consacré au grand disparu, dans *Durendal*, j'ai voulu retrouver cette page :

« Contre le mur, étendu sur son lit de bois, il dort son dernier sommeil. Le visage est méconnaissable. Un linge a été passé sous la bouche et noué sur la tête. Le nez est pincé, plus aquilin que jamais. Le corps qu'on devine usé, tout petit, d'une maigreur effrayante, semble perdu dans la robe bénédictine, comme en un linceul trop ample. Un rosaire pend entre ses mains décharnées, ces mains si fines que la souffrance a réduites jusqu'au squelette. Un crucifix de bois, de style ancien, contenant des reliques est posé sur sa poitrine. Le spectacle est grandiose, terrible dans sa simplicité, inoubliable. »

L'homme, dont certains récusaient la sincérité, refusa, au milieu de ses plus atroces douleurs, de se laisser piquer à la morphine : « Je veux souffrir jusqu'au bout, pour qu'on sache bien que je n'ai pas fait que de la littérature. »

Eugène Gilbert, directeur de la *Revue Générale*, rencontra à Paris, parmi les artistes qui se pressaient aux funérailles, notre compatriote le peintre et sculpteur Jacques de Lalaing, de religion protestante, arrivé le matin même de Bruxelles, et qui lui expliqua : « Je n'ai jamais vu Huysmans, mais j'ai lu ses livres et je sais sa vie. J'ai voulu être ici. »

Dom Besse avait vécu les journées d'angoisse qui entourèrent cette agonie et, invité par Henry Carton de Wiart, il parla à *Patria*, de l'ami disparu, après le service que *Durendal* avait fait célébrer à la mémoire de son illustre collaborateur. Le ton confidentiel qu'il adoptait d'habitude le servit cette fois. Point d'éclats, mais simplement, avec une émotion qui pour être dissimulée n'en portait que davantage, il retraça les épisodes sublimes

de cette mort. L'effet fut profond et Jules Destrée témoigna publiquement à Dom Besse combien ses paroles avaient de résonance en lui.

De temps à autre me parvenaient encore quelques nouvelles du bon moine. Il convertissait des gens, et dans la chapelle des Bénédictines, rue Monsieur, à Paris, des cérémonies intimes de baptêmes et premières communions, étaient réservées aux néophytes ramenés à Dieu par ses soins. Il écrivait beaucoup et son rôle n'était pas négligeable dans la lutte contre le modernisme, bien que son activité de ce côté provoquât certaines réserves. Lorsqu'une maladie de cœur l'emporta, à l'abbaye de Chèvotogne, à l'âge de 59 ans, l'un de ses fidèles, M. Antoine Lesta, s'écria dans la *Revue des Jeunes* : « Dom Besse est mort... cela lui ressemble si peu ! »

L'espérance, l'illusion étaient ses compagnes habituelles. Je dois à Dom Besse d'avoir cru parfois aussi à l'irréalisable et d'en éprouver un grand encouragement. Ce n'est pas un des moindres motifs de lui garder ma reconnaissance.

VI

On me fera toujours grand plaisir en constatant que ce petit bouquin *Sous les Yeux et dans le Cœur* est l'œuvre d'un homme qui a beaucoup aimé l'air du dehors et les images qu'il baigne, et les personnages qu'il ondoie, et cette lumière avec laquelle il se confond sous le ciel de nos changeantes saisons. Affronter le soleil, la pluie, le froid, la neige, et se sentir vivre plus intensément d'avoir bravé les éléments, empoigner le pic et la sape et se pencher, ne fût-ce que momentanément, dans le rang des moissonneurs, ramener un soir un humble terrien au cœur endolori, qui vous conte sa peine et auquel il faut donner ce qu'on a de meilleur, contempler quelque belle fille clignant de l'œil, avant d'entrer avec fougue dans une ronde, et l'hiver, l'hiver, glisser à même les inondations devenues un immense champ de glace, et ne plus sentir que l'on pose... Dites, gens de la ville, suis-je moins bien partagé ? Est-ce que la création d'une route nouvelle qui desservira les isolés de la paroisse, et, mon Dieu oui, continuons, est-ce que la distribution de l'électricité dans tel hameau perdu depuis les commencements, ne pourraient apporter à celui qui a provoqué ces bienfaits travaux un plaisir équivalent à la joie que donnerait une belle page ?

Quelqu'un réplique : compare-t-on ce qui se ressemble si peu ? Je crois que le style, c'est-à-dire la réalisation parfaite de ce que l'on a conçu, peut s'inscrire ailleurs que sur une feuille blanche, ailleurs aussi que sur la toile ou parmi les voix de l'orchestre, et qu'être rythmique ne comporte pas forcément l'exutoire de l'une des formes de l'art.

Le travail porte en lui-même sa récompense, n'est-ce pas ? Voilà qui va bien, je ne me sens jamais plus heureux qu'après m'être employé au bien-être de mes administrés, et ayant toujours eu horreur des conflits dans l'existence, je vais avec élan à la bataille lorsqu'il s'agit de défendre des projets, que je crois utiles à la collectivité dans ce pays de Campine.

Si les années passent et si je finis par ressembler à un bourg-

mestre de droit divin, c'est vraisemblablement parce que, ayant été beaucoup pris à partie, je n'aurais pu songer à la retraite sans avoir l'air de caponner.

Sous les Yeux et dans le Cœur dit tout ce qu'il y avait à dire et fait même allusion aux campagnes électorales du canton de Herck-la-Ville... Un matin, j'ai reçu une lettre non signée qui me réchauffa le cœur. Si je l'avais communiquée au président du Cercle électoral officiel ou aux journaux bien pensants de la région, ils en eussent peut-être, malgré tout, éprouvé quelque confusion. Je l'ai soigneusement repliée et déposée dans la cassette aux bons souvenirs, où mes enfants la retrouveront et éprouveront à sa lecture les mêmes sentiments de douceur, de réconfort et de gratitude. L'inconnu qui m'écrivit ce jour-là, ne me lira jamais ici, sa grosse écriture tremblée et sa pureté d'âme demeureront loin des littératures, mais que cet assentiment obscur eut d'influence sur ma modeste action journalière !

Et l'administration d'une grosse commune et la délégation au conseil provincial connurent un mortel qui prit toujours au sérieux le mandat qu'il devait à des électeurs, assez indépendants pour se soustraire aux influences des maîtres de la politique actuelle. Chose touchante, ces fidèles faisaient confiance à des livres qu'ils ne pouvaient lire, et je pense qu'ils y découvraient, malgré tout, un nouveau motif à se serrer davantage autour de moi. Vraiment, j'ai obtenu plus que je ne méritais.

Il y eut ici, dès le début, un accord quotidien. Je travaille. On vient me dire : « Quelqu'un désire vous parler. » — « Qu'il entre. » Je l'écoute et après sa visite, je reprends la plume en attendant et parfois en espérant un nouvel arrivant, car aucune rupture ne s'est produite et j'enchaîne, et la vie et le livre continuent.

Quand Léon Souguenet et Maurice des Ombiaux organisèrent la fête du chêne millénaire à Lummen, toute la population y prit part. Cela ne fut pas une chose étrangère à sa mentalité, mais s'inséra au contraire dans le courant des jours. Un écrivain flamand venu à cette occasion de Tiest, M. Nicolas Theelen, s'adressa spécialement, à côté de Lemonnier et d'Henry Carton de Wiart, au peuple des campagnes et lui fit aussitôt saisir la signification de la cérémonie. On l'écouta gravement, on regarda l'arbre, la nue, les alentours, et on perçut sans doute quelque chose de nouveau entre ciel et terre.

Camille Lemonnier revint à Lummen et foula nos chemins sablonneux durant deux automnes. Il s'était installé dans la

maison que le peintre Isidore Verheyden possédait au hameau voisin de notre « gros chêne ». Avec Henri Charriaut et Léon Bazalgette, nous parcourûmes les environs et poussâmes jusqu'à la ferme de Kelgterhof sur le territoire de Houthaelen, dans le nord de la province. L'été avait été torride et une main de feu semblait avoir tordu les bruyères. A l'orée des bois, des mélèzes étaient frappés de mort, tandis que le feuillage des chênes devenait roux sous le dôme ardent qui avait pesé sur leur faite. Les compagnons de Lemonnier dans ses courses à travers la nature se souviennent des perpétuelles effusions verbales de l'écrivain, de cet envol de mots frémissants à travers l'espace, de ces vocables rares aussi qui fixaient dans un point d'orgue l'impression de l'artiste, soudain arrêté, et interrogeant de ses pupilles gris-jaune ceux qui marchaient à ses côtés. Des sensibilités se sont formées à l'entendre. Je pense à tout ce dont l'art d'un Claus lui est redevable. L'émotivité de l'écrivain était telle qu'elle le tenait encore quand on avait rejoint depuis longtemps les routes bien tracées et sages, laissant derrière soi la région privilégiée de silence et de déréluction.

Remontés en voiture et déjà loin des terres réfractaires, Lemonnier me saisit soudain le bras avec force, en apercevant une paysanne qui sortait de sa cabane :

— Virrès, une fille sauvage !

Y eut-il « du côté de l'Absolu » quelques préoccupations chez l'auteur de tant de livres qui célébrèrent avec une flamme si haute, la beauté sensible du monde ?

Je me souviens être parti un matin pour Ostende, en société de Lemonnier et d'Edmond Joly, le mystique Edmond Joly, qui manifestait un penchant singulier à pousser la louange jusqu'à l'hyperbole dès qu'il accostait l'un de ses confrères.

Une mimique singulière soulignait alors ses paroles. Il faisait un pas en arrière, afin de mieux embrasser du regard son interlocuteur, et le ton qu'il savait prendre sans rire, et cet œil — son œil unique — qui vous scrutait avec une pénétrante malice, finissaient par réduire la victime à sa merci. Au fond de cette opération, il y avait, je pense, un instinctif besoin de satire biscornue, une moquerie d'autant plus sûre qu'elle vous ligotait littéralement.

Quand il s'agissait de Lemonnier, les choses changeaient néanmoins d'aspect. Cette fois, Joly ne rusait point. L'écrivain qu'il

avait devant lui en imposait trop à sa passion de l'art pour qu'il ne parlât pas avec une entière sincérité.

Nous étions en juin 1905, Lemonnier avait 61 ans. Belle journée pleine d'un vent qui faisait voyager les nuages dans des à-coups de lumière. Comme il n'y avait pas d'importuns dans notre compartiment, rien ne devait gêner le los entonné par Joly dès le départ.

Au début, Lemonnier semblait ne pas y prendre garde, attentif à surprendre dans le fuyant paysage, les motifs d'une somptueuse interprétation verbale.

A la longue, il fallut bien qu'il s'aperçût du cantique qui lui était dédié dans de précieuses périphrases, et brusquement, plongeant ses yeux si clairs dans le regard de ce caudataire enivré :

— Ne parlez pas tout le temps de mon génie. Je veux bien (je vous le jure !) renoncer tout de suite à ce que je pourrais devoir à l'intelligence, si je devais être assuré de me développer, de m'améliorer, de me grandir toujours davantage du côté du cœur !

Il y a de ces instants particulièrement propices à l'exaltation. Joly n'eut garde de laisser échapper l'occasion :

— Ah ! cher Maître ! s'écria-t-il, vous me comblez, et comme vous voilà miraculeusement d'accord avec notre admirable catholicisme, qui incarne, dans l'adorable Sacré-Cœur, l'un de ses plus sublimes symboles ! Et, transporté dans la vie moderne, qu'avons-nous vu, pour notre consolation et notre fierté ? Ceci : le Sacré-Cœur dominant aujourd'hui victorieusement la capitale de l'Esprit, Paris !

Lemonnier en demeura éberlué, malgré sa superbe. Durant un bon moment, personne ne dit mot, tandis que la face socratique de Joly marquait le triomphe.

Je buvais du lait.

La bonté, « l'Impérieuse Bonté » fit maintenant le sujet des improvisations de Lemonnier, encouragé dans cette voie par notre compagnon de voyage qui, très finement, (il était supérieurement intelligent) conduisait son interlocuteur, sans en avoir l'air, vers des fins favorables à ses idées.

Il y eut encore un incident amusant à noter :

Au milieu de tant de discours et de lyrisme, Edmond Joly avait soudain bondi vers la portière, le bras tendu et visiblement pâmé :

— Oh ! Là-bas ! Là-bas !

— Qu'y a-t-il ? demanda Lemonnier, s'interrompant pour considérer Joly avec stupeur.

L'autre, le bras tendu, répéta :

— Là-bas ! Là-bas !

— Mais encore...

— Vous ne voyez pas ?

— Je ne vois rien...

— Ce petit clocher, tout au loin, c'est Ghistelles... Un lieu béni, un havre de grâce dont l'eau est miraculeuse, un pèlerinage au bout duquel les aveugles trouvent la guérison... J'y fus, cher Maître, tel que vous me voyez...

Il nous regardait, le pauvre visage transfiguré en cet instant par une foi ardente.

— Vous avez une belle âme, laissa tomber gravement Lemonnier.

Quelques heures plus tard, nous étions attablés tous trois à Ostende, dans un hôtel de la digue. Edmond Joly, toujours mystique et illuminé, s'il ne récitait pas les grâces, s'abandonnait pourtant à toute sa ferveur religieuse.

Brutalement Lemonnier coupa :

— En voilà assez !

Mais, ayant contemplé l'immensité marine, que le soleil couvrait d'une gloire pourprée :

— Si, parlez encore de Dieu, puisqu'il y a cette mer !

Maurice des Ombiaux me dit que Lemonnier gardait le sentiment d'un maître suprême, « un monsieur qui commanderait à tout ».

Personnellement, je n'ai rien surpris de pareil chez lui. Tout au plus quelques résonances. Par exemple à la vue des œuvres de nos peintres du xv^e siècle. Il était trop artiste, trop sensible et trop de ce pays, pour ne pas saisir et partager la profondeur et la ferveur de leur inspiration. Les poèmes religieux de la pierre l'enchantèrent aussi. Telles pages de *La Belgique* en témoignent. Il lui arriva, par ailleurs, de rappeler les prières de sa petite enfance : à cette lumière lointaine allait un souvenir peut-être attendri, mais une grande vague panthéiste avait tôt fait de recouvrir ce frémissement furtif.

Quand j'eus rapporté à Lemonnier, après ma première visite à Paris chez J.-K. Huysmans, que le nouveau converti m'avait beaucoup parlé de lui, rappelant des souvenirs communs de leur

vie littéraire, il fronça les sourcils, pas content, buté dans ses préjugés : J.-K. Huysmans était un grand écrivain ; il se diminuait en renonçant à l'un des éléments essentiels de son art, cet érotisme complexe, tourmenté, spiritualisé...

Nous savions combien, au contraire, le catholicisme renouvela l'inspiration de J.-K. En dehors de toute considération religieuse, ne fut-il pas un adjuvant plein de saveur dans bien des livres où persistait d'ailleurs maint rappel de Médan ?

Par contre l'absolutisme haut en couleur de Léon Bloy ne le gênait point. Il ne ménagea jamais ses sympathies à l'ingrat et fastueux mendiant. Celui-ci avait dans *Gil Blas*, consacré un article au procès de « l'Enfant du Crapaud », qui se termina, comme on sait, par la condamnation de Lemonnier. Dans sa prose véhémence, Léon Bloy y abominait les chats fourrés du Tribunal correctionnel de Paris, coupables d'avoir rendu pareil jugement. La victime n'avait vraisemblablement pas oublié cette page virulente et vengeresse.

D'autre part, J. Barbey d'Aurevilly figura toujours au nombre des dieux littéraires de l'écrivain qui lui avait dédié *Un Mâle*, révéralant « cet art hautain, mélange d'idéal et de réel », qui caractérisait le grand romancier spiritualiste.

Camille Lemonnier compta parmi ses amis l'abbé Eugène Van der Elst, dont nous avons parlé à propos de Dom Besse, et il rencontrait souvent le vaillant abbé Moeller.

Je sais que si, dans *La Vie belge*, l'effort catholique est loyalement salué par Lemonnier, l'abbé Van der Elst y fut pour quelque chose. Il éclaira en cette matière la religion littéraire de l'auteur.

Pour ce qui concerne le savoureux directeur de *Durendal*, j'ai dans ma bibliothèque un exemplaire de *Quand j'étais homme*, ces étonnants « cahiers d'une femme ». A la première page, l'auteur inscrit cet hommage : « A l'abbé Henri Moeller, cœur franc et vaillant esprit, son ami C. L. »

Moeller dînait régulièrement chaque semaine chez Edmond Picard, avec Lemonnier.

Un jour, le brave homme arriva très excité. On était en période électorale, et une dame, au moment où elle le croisait dans la rue, s'était écriée : « Hou ! Hou ! l'abbé ! »

« Alors, dit Moeller, je me suis arrêté et, de toutes mes forces, je lui ai répondu : « A bas la calotte, Madame ! »

— Mon cher abbé, si vous étiez candidat, je voterais demain pour vous ! affirma Picard.

Et l'on se mit à table, et bientôt — comme d'habitude — la discussion s'engagea entre le maître de maison et Lemonnier, discussion souvent très vive, frôlant même l'orage, car l'esprit de contradiction animait de plus en plus Edmond Picard.

Les critiques catholiques ont maintes fois épinglé cette appréciation inattendue, que Lemonnier met sous la plume de son héroïne, dans ce délicat journal d'une maman, intitulé : *l'Arche* :

« Une Église, qui, dans son calendrier, a ces deux dates : Noël et Pâques, une Église, qui, en vénérant et magnifiant ces deux prodigieux mystères de l'amour, réchauffe autour toute la passion d'aimer de l'âme humaine et fait naître les deux jours uniques, infiniment tendres, eucharistiques, où toute querelle s'étouffe dans un universel embrassement, où la famille ressuscite chez les plus endurcis, où il germe au printemps des cœurs régénérés, la petite fleur bleue du besoin de croire et d'espérer... une telle Église est bien l'Église par excellence. Je comprends qu'il y ait des missionnaires pour aller la porter chez les sauvages. »

L'abbé Moeller reproduisit ces lignes, en annonçant aux lecteurs de *Durendal* la mort de Camille Lemonnier, survenue le 13 juin 1913, et en s'associant étroitement au deuil qui frappait les lettres françaises de Belgique.

VII

En 1901 s'était répandue la nouvelle qu'André Dumont, professeur à l'Université de Louvain, venait de découvrir du charbon en Campine.

Des savants avaient affirmé qu'une vaste nappe charbonnière, partant de la Grande-Bretagne, devait traverser notre sous-sol, et l'événement confirmait cette prédiction.

Je me souviens avoir pénétré, il y a plus de trente ans, dans l'abri qui recouvrait le premier sondage effectué dans nos environs immédiats, à Beeringen. Une montée d'eau soudaine noya les travaux. Cette eau resta longtemps l'ennemie sournoise des pionniers, détruisant en un instant leur long et pénible labeur, comme si la terre avait voulu défendre ses richesses profondes.

Puis les recherches qui avaient continué pendant cinq années se fixèrent définitivement, et ce fut en 1910 le début du fonçage des grands puits d'extraction, sur lesquels la guerre allait tenir ses menaces en suspens.

Ce qui se passait à Beeringen s'accomplit à Eysden, Genck, Helchteren et ailleurs. La face du pays allait changer avec l'industrie qui envahissait nos landes.

Des artistes coururent aux armes. La Commission Royale des Monuments et des Sites envoya une délégation sur place, à Genck, afin de déterminer les sites qu'on décréterait intangibles. Je revois notre groupe devant les étangs de Staelen formant, chose étrange, un paysage à la Corot. Voici la perle de la contrée, me dit le peintre Van Doren. Nous avons introduit dans notre groupe de défense un homme important, du côté industriel, comme on s'adresse à un braconnier pour en faire un garde-chasse, et il paraissait bien être de notre avis ; nous nous félicitâmes même de cet heureux choix, et nous nous quittâmes, persuadés que le site était sauvé.

Trois mois après, notre collaborateur avait fait construire un château d'eau au plus bel endroit du paysage, et comme je lui faisais part de notre déception :

— Mais, Monsieur, je me suis souvenu que vous avez admiré la petite ferme voisine des étangs de Staelen, et j'ai pensé que puisque la ferme vous plaisait, un château d'eau ferait encore meilleur effet.

Ne généralisons pas toutefois des histoires de ce genre. Les charbonnages ont voulu embellir l'existence des travailleurs en leur construisant des cités ouvrières qui sont parfois d'admirables réussites. Et on pense au bienfait social réalisé de la sorte. L'homme qui remonte à la surface et trouve, après la nuit des profondeurs, ces claires habitations de style parmi des jardins fleuris, puise dans son riant foyer réconfort et saint amour de la vie. Ainsi le soleil ne luit pas seulement pour les privilégiés ! Il faut reconnaître enfin qu'il y eut souvent alliance effective avec les nouveaux et puissants arrivés, afin de ne pas anéantir l'aspect de la vieille terre. Seulement Constantin Meunier n'est plus là qui nimbait de son génie la glorification du travail. L'âpreté de la région l'aurait conquis, et il y eût découvert une prolongation de son art.

Après cela, une mélancolie vous prend quand même, en apercevant au bout des plaines, les cheminées fumant éternellement, et en découvrant des terrils pareils aux pyramides d'Égypte, près des châssis à molettes qui actionnent les puits d'extraction... ces molettes, dans leur armature de fer, qu'au Borinage les mineurs appellent fièrement « la belle fleur ! » comme si le halètement de la mine ne pouvait bannir toute poésie.

M. Paul Hymans nous disait, il n'y a pas longtemps : « Je viens de parcourir votre région, la Campine a disparu. » Peut-être ne s'impose-t-elle plus le long des grandes routes, sous son aspect traditionnel, soit. Maint sentier aboutit pourtant à l'un ou l'autre coin caché derrière les pinières et les éléments essentiels du paysage campinois apparaissent aussitôt. Des bouleaux et des chênes borderont un chemin de sable qui longera quelque marais d'où partiront ces vols de canards aux larges courbes dans l'espace. Et le sol, peu à peu, se dénudera jusqu'aux seules bruyères s'étalant à perte de vue, tandis que la solitude et le silence vous pénètrent et vous étreignent. On est tout à coup ailleurs, très loin. Quand le soleil d'été tombe d'aplomb, l'étendue se parfume d'une odeur de miel et les balsamiques effluves de la résine et des myricas nous arrivent des bois et des étangs laissés der-

rière nous. Peu d'hommes, je pense, demeureraient insensibles à de pareilles impressions. Je n'ai pas connu de joies de nature plus profondes que de m'abandonner à ce pouvoir de l'espace, à la force si douce d'une terre pour laquelle le chant de mon désir gonfle ma poitrine et m'étoufferait, si je ne libérais les violentes amours qui possèdent mon âme. A soixante-dix ans, ce frémissement, cette vague qui déferle ici entre ciel et terre, me soulève encore irrésistiblement.

Quand la guerre éclata et que je relevai les traces de l'envahisseur à travers le pays vierge, quand un soir mon village flamba, quand j'entendis les mitrailleuses et le canon de Haelen, je continuai, au début, de tout rapporter à notre région. Le grand drame se joua sur ce petit théâtre, jusqu'au moment où la violence ennemie m'arracha à mon étreinte passionnée.

J'ai raconté, jour par jour, ce que fut l'invasion dans mes limites. A-t-on beaucoup lu mon *A côté de la Guerre*, qui serra de si près la réalité, dans son témoignage sans surcharges ?

Mais comme nos prévisions peuvent être trompeuses ! Je croyais qu'au lendemain de la guerre une vague d'indépendance passerait sur la jeunesse appelée désormais aux urnes sans exclusion de classes, je m'étais figuré aussi que l'arrivée de la grande industrie et l'affluence des ouvriers étrangers provoqueraient un nouvel état d'esprit et de mœurs.

Les politiciens tirent profit de leur situation pendant que la population, indifférente, les laisse faire. Les campagnards vont à la houillère, descendent dans les ténèbres et ne rêvent que du champ cultivé sous le soleil de Dieu. Dès que leur pécule s'est arrondi, ils remontent au jour, acquièrent un lopin de terre et le font fructifier, réconfortés par le libre vent de Campine. Ils ignorent presque toujours les étrangers et font souche entre eux de petits Campinois. La vie continue, elle continue sans que cependant les jours soient toujours pareils. On entreprend de nouveaux, d'immenses travaux, le canal Albert, route d'eau et ligne de défense, doit couper la contrée. D'étranges machines aux puissantes mâchoires déblaient la future voie. Des indigènes ridés et courbés, sortent de leurs maisons encore perdues, viennent voir, hochent la tête et murmurent. Je sais qu'une ardeur contractée a réuni jalousement autour d'un mamelon hâve, des réfractaires au nouvel ordre de choses, et je m'arrête près des naturels de ce Hemelweg, que je vais décrire.

Êtres chers à mon cœur, je me penche sur votre vie qui répond

tellement à ce que je m'imagine, qu'il me paraît impossible que vous n'ayez point réellement existé.

Quel hameau serait plus campinois que Hemelweg ? L'ancienne terre est partout assiégée. Des cultivateurs, à force de volonté, gagnent chaque année l'un ou l'autre arpent sur la lande inculte. L'industrie déblaie autour d'elle la bruyère en rasant les genévriers, les houx et ces têtards qui semblent frappés de malédiction, tandis que l'on comble les derniers marais d'où s'élevaient, à la nuit close, les feux follets, âmes inquiètes des petits enfants morts avant d'être baptisés.

Mais à Hemelweg, qui veut dire « Chemin-du-Ciel », les cinquante maisons du hameau accrochées à la dune et réunies autour d'un clocher en pierres ferrugineuses, échappent à l'impitoyable loi du plus fort. Vraiment ce coin de nature garde d'imprenables territoires, car c'est au sud seulement, à flanc de monticule, que le sol consent à nourrir pauvrement ses habitants.

Ceux-ci, autochtones intransigeants, têtus et farouches, s'étaient dressés pour l'assaut contre ce qui leur viendrait d'ailleurs. Seuls maîtres chez eux, depuis toujours, personne ne toucherait à ce sol sauvage.

Les charbonnages élargissaient à l'horizon lointain leurs cités ouvrières, des cheminées trouaient les nuages au levant, la vague noire cependant qui déferlait sur le pays était venue mourir en dehors de Hemelweg.

Et la vie demeurerait pareille à ce qu'elle avait toujours été. Les gens récoltaient le sarrasin, le seigle, le colza, et ces pommes de terre qui puisent dans des champs rouges une saveur ignorée ailleurs. En automne, les lupins faisaient leurs taches d'or vif et embaumé avant d'être enfouis pour la reviviscence du champ. On menait la vache au bas de la levée, là où l'herbe poussait dans des fonds humides, qui avaient déjà fourni la tourbe, cette tourbe dont l'odeur âcre se répand, quand le vent vient du nord, sur les plaines plantureuses de Hesbaye.

Il y avait, à Hemelweg, un orgueil transmis de père en fils et qui consistait à se passer du restant du monde. Au temps des disettes, les plus misérables se serraient la ceinture, ricaneurs, et voyant circuler sur les routes des gens venus du Hageland et qui tendaient la main, en exhibant le livret de mendicité estampillé par les administrations communales, ils renâclaient et

crachaient pour bien marquer leur mépris de cette bassesse.

Certes, à descendre sous terre, l'ouvrier ne ramène pas seulement de la houille, mais en rentrant, il peut jeter chez lui, sur la table, le montant de sa quinzaine de travail, cette quinzaine qui, dans les bouches flamandes, se prononce « Kezem », et procure enfin quelque bien-être. Seulement il fallait entrer dans le rang, prendre un numéro, renoncer au soleil. Eux, sur la dune, crevaient de chaud en été et gelaient en hiver, mais réunis le dimanche autour de la chaire de vérité, ils se sentaient d'autant mieux en communion avec Celui qui enseignait le mépris du monde.

Cependant le temps qui use les volontés et mine les caractères accentuait chaque jour davantage la vie nouvelle du pays. A présent, le soir, on voyait s'allumer dans les villages environnants des lumières qui ne s'éteignaient qu'au matin. Du haut de leur butte, les paysans entendirent, en dehors de l'époque des kermesses, un bruit de fête, des musiques et des chants. Oui, l'argent coulait, l'argent remonté du fond des mines, l'argent accélérant les pulsations du plaisir.

A l'occasion d'un pèlerinage, les habitants de Hemelweg se trouvèrent mêlés à une foule prodigue, tandis qu'ils restaient sur leur faim et leur soif devant d'honnêtes chrétiens, qui entamaient des cantiques largement arrosés dans de joyeuses auberges.

Enfin il arriva ce qui, malgré tout, devait arriver. N'y tenant plus, des garçons furent s'engager là-bas où fumaient les hautes cheminées, et on apprit qu'ils habitaient l'une de ces récentes maisons qui sortaient maintenant chaque mois d'un sol, sur lequel naguère ne régnait que le silence.

Et comme si cela ne suffisait pas à bouleverser les esprits, voilà que ces travaux immenses entrepris à la frontière hollandaise pour préserver le pays des armées ennemies, et dont parlaient tous les journaux du monde, voilà que ces travaux allaient se prolonger à travers la région campinoise, empruntant et élargissant, jusqu'à le rendre semblable à un fleuve, ce canal de la Pierre Bleue qui reliait Hasselt à la province d'Anvers, et sur lequel n'avaient jamais glissé que de lents et étroits chalands, traînés par un cheval ou par les bateliers eux-mêmes. Et c'était à trois kilomètres de Hemelweg que les chantiers devaient s'organiser !

Déjà des affiches annonçaient dans les villages que l'on demandait des ouvriers pour les terrassements et la construction des ponts, et au bout de six mois, les gens ne purent en croire leurs yeux. Des excavateurs, des espèces de monstres au long col et

aux dents de fer mordaient dans la terre, remplissaient des wagonnets et les déversaient du côté des futures berges, que les bêches et les pelles aménageaient sous la surveillance des contre-mâîtres. Ah ! cette fois, tous les garçons de Hemelweg s'étaient précipités au travail, et comme le hameau se trouvait dans les environs immédiats du canal, pas un homme ne fut refusé.

La voie d'eau partie de Hasselt pour rejoindre la jonction de la Meuse à l'Escaut, prenait de semaine en semaine une importance accrue. Bientôt furent amenées les carcasses des premiers ponts, et des équipes de maçons travaillaient fiévreusement à l'établissement des piliers.

Hemelweg donc, le Hemelweg d'autrefois faisait comme les autres villages et prenait sa part dans l'enrichissement que ces travaux valaient à la Campine. Une maison en véritables briques s'éleva parmi les masures en torchis qui s'écaillaient le long du raidillon de sable. Les gens burent à leur soif et même au delà, enfin chose qui ne s'était jamais vue, un dimanche soir, trois musiciens s'installèrent sur une estrade dans la maison neuve, où l'on dansa jusqu'au matin. Par les fenêtres entr'ouvertes, des vieux se risquèrent à jeter un coup d'œil sur ce spectacle extraordinaire, et huit jours plus tard, à l'occasion du prône, les paroissiens subirent, le dos courbé, une homélie vengeresse. Mais pouvait-on résister plus longtemps à ce que le monde d'aujourd'hui impose aux plus sages ?

Sur la hauteur de Hemelweg, quand on tourne le dos au levant, les yeux rencontrent par delà un étang plein de roseaux, une petite chapelle, dénommée « Aux Moutons », parce qu'en 1317, un prêtre passant à cet endroit, porteur du saint viatique, vit s'agenouiller les ouailles d'un troupeau que le berger menait à travers la bruyère. Il y avait aussi, illustrant les mêmes lieux, cette histoire de « l'Homme égaré » auquel apparut la Sainte Vierge, qui le prit par la main et le conduisit où il devait se rendre. Enfin chacun savait que les cloches d'une abbaye, disparue à l'époque de la Révolution Française, s'étaient mises à sonner sans que personne les mit en branle, quand la grande Flamande, Ludgarde, traversa cette contrée pour gagner Saint-Trond, où ses éblouissantes vertus et ses béatifiques visions allaient lui valoir l'auréole de la sainteté. Dans une telle atmosphère, le profond passé ne pouvait être emporté par le vent nouveau comme un fétu de paille.

Alors bien qu'il y eut maintenant à Hemelweg une bande de gaillards qui, les poches pleines de billets, faisaient tourner à la

moindre occasion les filles au cabaret et ne rêvaient que de chaudes aventures, il ne fallait quand même pas renoncer à leur faire retrouver le sens du pays. Était-il possible que toutes les voix mystérieuses d'autrefois se fussent subitement tues ?

Et l'on vit le desservant de Hemelweg, un abbé zélé qui arrivait chaque semaine de Hasselt à vélo, prendre à partie cette jeunesse et surtout leur chef, le grand Pie Jonas, dont les parents déploraient la conduite peu édifiante. Ce drôle ne s'était-il pas mis en tête de conquérir la fillette la plus exemplaire, cette Hanna de chez les Zoete, au sourire angélique, et qui, saintement ignorante des choses de l'amour, fut peut-être tombée mieux qu'une autre dans les pièges de Jonas ?

L'abbé se rendit compte que ses efforts demeuraient vains. A chaque quinzaine, à chaque « Kezem », la bande qui revenait du canal mettait de jeunes cervelles à l'envers, et elles ne furent pas rares les Campinoises qui sautèrent par la fenêtre pour rejoindre les danseurs de la maison en briques neuves. Musique, bière et déduits galants... Qu'est-ce qui resterait de ce hameau, dont le beau nom, Hemelweg, « Chemin-du-Ciel », paraissait d'une cruelle ironie à celui auquel incombait de diriger et préserver les âmes ? Quand on pensait à ces familles farouchement repliées, hier encore, et qui franchissaient brusquement les plus justes limites ! Sans doute, le dimanche, l'église était pleine comme auparavant, mais quelles pensées s'abritaient sous les fronts courbés ? Il n'était point difficile de surprendre les regards qui s'échangeaient entre le côté des hommes et le côté des femmes. Et, une fois, à la sortie de la messe, le grand Pie s'approcha ouvertement de Hanna, l'accompagna, en bombant le torse, et se risqua soudain à lui prendre la taille. Mais la fille des Zoete s'était enfuie, laissant son cavalier en assez piteuse posture devant les camarades.

L'abbé venait d'une ville où, depuis des siècles, le spectacle religieux de la rue a gardé un vivant empire. La préparation des solennités septennales de la Vierge y maintient bien des cœurs en état de grâce. Songer que l'on travaille en l'honneur de la Reine du Ciel et contribuer à son exaltation pendant une octave bénie du rayonnant été, remplit les fidèles d'une ardeur que les meilleurs sermons ne provoqueront pas. L'abbé voulut, sur la dune, ouvrir les mêmes voies à l'édification de son prochain, et il fit valoir habilement l'idée que Hemelweg devrait organiser un cortège tel qu'on n'en vit jamais dans les villages du canton.

Le hameau qui sortait de la pauvreté et d'une relégation sécu-

laire adopta ce projet avec entrain. Dès la première quinzaine, le précieux « Kezem » sortit des poches pour être presque tout entier consacré à une mise de fonds préparatoire. Les jeunes gens qui aimaient le plus à passer leur dimanche avec les femmes, consentirent à se réunir entre eux, à écouter les propositions de M. l'Abbé, pour les approuver tout de suite et sans restrictions. Oui, oui, ils étaient bien d'accord, les choses devaient se faire grandement afin de prouver aux gens d'alentour que lorsque Hemelweg s'y mettait, les autres étaient battus d'avance.

Alors tandis que les ouvriers retournaient à leurs chantiers, le desservant ingénieux convoqua les jeunes filles, les mamans et quelques paysans — tout ce qui restait de valide au hameau pendant la semaine — et mit son monde immédiatement à l'œuvre. Il s'agissait de couper et de coudre des costumes, de convertir en un char d'apparat un tombereau bien usagé, enfin d'apprendre aussi à jouer son rôle. « Le Voyageur égaré » fut choisi parmi les ruraux qui portaient encore la barbe, parce que cela faisait plus ancien. La Sainte Vierge garda les apparences d'une rustaude blonde dont les yeux bleus lorsqu'ils regardaient le ciel donnaient une impression d'au-delà. On parvint à réunir, non sans peine, un petit troupeau de moutons sous la houlette de Pie Jonas. Ce singulier garçon qui ne songeait qu'au plaisir avait consenti à figurer dans le cortège. Était-ce parce que Hanna incarnerait la grande sainte flamande, cette Ludgarde que l'on entourait aujourd'hui d'un culte dans la campagne du plat pays ? Hanna, en effet, demeurait farouche, et peut-être trouvait-il ainsi le seul moyen d'approcher d'elle. Bref, au bout du mois, après avoir vivement marché de l'avant, il y avait moyen de se représenter assez exactement ce que serait cette sortie pour laquelle les congréganistes, représentant les « Vierges sages », apprenaient de brillants cantiques.

Déjà un esprit plus sérieux semblait animer les garçons du canal. Tous répondaient ponctuellement aux convocations, le samedi soir. On aperçut souvent, en ce temps-là, tricotant des jambes sur son vélo entre Hasselt et Hemelweg, un ecclésiastique noiraud, de ce type espagnol qui se retrouve dans les provinces où Philippe II avait envoyé ses soldats. Le zèle pastoral du pretolet lui faisait acquérir une enviable performance sportive, et Jonas déclara que si, au lieu de devenir curé, leur desservant eût concouru dans le Tour de France, les journaux auraient certainement publié son portrait. Appréciation flatteuse qui valut à M. l'Abbé un surcroît de considération.

Et le grand jour, qui devait tirer de son obscurité première le hameau de la butte, se leva comme les autres jours de ce juillet radieux.

Pie Jonas drapé dans une pèlerine brune qui lui donnait horriblement chaud, d'autant plus qu'il avait la tête et le cou emprisonné par un chaperon rouge, Pie Jonas brandissait sa houlette, mais s'occupait plus encore de chercher à surprendre Hanna que de tenir ses ouailles sous bonne garde.

Les congréganistes, vierges sages en longs voiles, ouvraient la marche, le nez dans leurs livrets à cantiques.

La Sainte Vierge tenait par la main l'Égaré, vêtu d'un pourpoint vert et de hauts-de-chausses assortis. Elle montrait au voyageur un point de l'horizon qui devait être le but retrouvé de sa course.

Tous les enfants des environs, habillés en blanc, semaient des fleurs, portaient des cassolettes d'encens, et se tournaient vers celle qui, debout près d'un ermitage en miniature, dominait un char planté de pins enrubannés, et joignait les mains dans un geste d'extase, en contemplant le grand Christ qui, d'un bras détaché de la croix, attirait sa servante contre la blessure de son flanc. Sainte Ludgarde, car c'était elle, portait la mentonnière des religieuses d'autrefois, et son voile la rendait jolie comme un cœur...

Dans cette Campine, où les cloches d'un monastère se mirent jadis à sonner d'elles-mêmes, où des moutons s'agenouillèrent devant une hostie consacrée, où la Vierge descendit du ciel pour sauver un pèlerin perdu, dans cette Campine rendue soudain à ses puissances tutélaires, le cortège avançait, suivant la route qui relie les villages, longeant le canal, avec ses grues dressées dans la lumière, et revenant par la bruyère vers le chemin doré, le Chemin-du-Ciel, Hemelweg, le hameau bien nommé qui avait repris contact avec le sens mystérieux de cette terre et servirait désormais de palladium au pays d'alentour.

De tous côtés, les curieux étaient accourus, et bientôt chacun reconnut ce qu'il portait en lui, toujours vivant. Le grand miracle de la journée fut cela, et il suffit à sainte Ludgarde d'arrêter un instant son regard dans les yeux du berger au chaperon rouge pour que celui-ci sentît un amour désormais épuré courir dans ses veines et le brûler de chastes flammes.

Alléluia ! Alléluia ! chantait la cloche dans la tour aux pierres ferrugineuses. Le desservant, l'abbé noiraud, avait ouvert lui-même les portes de l'église devant le peuple reconquis aux saintes traditions.

Ah ! Il savait bien que la nature humaine restait en butte aux tentations, et que la pauvreté et l'épreuve sont plus profitables à la vertu que la jouissance de l'argent, mais quand on s'était retrempé comme aujourd'hui aux sources d'autrefois, l'essentiel demeurait sauf, et Ludgarde, la grande prédestinée flamande, en conquérant, sous la figure de Hanna, le cœur de Pie Jonas, avait rétabli une présence spirituelle dans cette région de Campine, qui entourait désormais Hemelweg, sur son tertre sableux, d'une ceinture de fidèles, profondes et émouvantes dévotions.

VIII

La réalité demeure chez moi inséparable de la fiction. Je n'ai pas voulu bâtir dans les nuages, et suis parti du fait vivant avant de m'abandonner à la fable. Est-ce pour ce motif que des hommes dont je n'avais pas reproduit les traits ont prétendu se reconnaître ? Mes variations et transpositions n'ont point faussé leur thème initial, mais il faut que je surprenne les battements d'un cœur avant de me mettre en route. Y a-t-il à cela quelque mérite et ne doit-on pas plutôt admirer celui qui crée de toutes pièces les enfants de son imagination ?

En même temps mon penchant pour ce qu'inspirent l'audace et la force n'a guère faibli, et j'ai eu la chance de rencontrer souvent de beaux tableaux forains jusqu'en pleine terre.

Je n'écrirai pas ici le véritable nom de cette localité, bonne ville du temps des princes évêques régnant à Liège, je ne situe pas dans mon récit l'endroit où le cirque dont il s'agira a planté sa tente. Pourtant j'ai assisté à son arrivée, et elle existe, cette petite paysanne, à laquelle son spectacle apporta tant de trouble, et certainement le plus étonnant et peut-être le plus cher souvenir de sa vie !

Tous les gamins étaient là, au guet, sur la route.

— J'aperçois quelque chose !

Les autres bondissaient déjà.

Au bout d'un instant, arrêtés :

— Tu as mal vu.

— Il n'y a rien.

— Je vous dis que si !

Et, cette fois, convaincus, tous repartirent, la bouche ouverte, la cœur battant, la respiration coupée.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, cela se dessinait davantage.

Des voitures au milieu du chemin, des piétons sur les accotements, un nuage de poussière qui annonçait un nombreux cortège. Encore quelques mètres et les galopins s'arrêtaient, se rangeaient de côté.

Ils voyaient défiler des roulottes, suivies de voitures qui, sauf deux ouvertures dans le haut, étaient complètement fermées et transportaient des animaux féroces, puis suivait un lot de chevaux pie, et passaient des camions remplis d'objets hétéroclites, avant le charroi final qui transportait la tente, le mât, les montants de l'enceinte circulaire, car c'était le cirque Zulmar, qui allait s'arrêter à Appeldover et y séjourner durant quinze jours, mobilisant les populations d'alentour pour ses représentations à nulles autres pareilles.

Événement rare, Zulmar ne passait en ces lieux que tous les cinq ans, aussi, bien avant son arrivée, l'imagination travaillait-elle déjà sur ce qu'il serait donné de voir et d'admirer.

Ce jeudi de printemps, la troupe fit son entrée dans le bourg à la fin de l'après-midi, et elle n'était pas arrivée depuis une heure que déjà le mât central était solidement planté, et que des gailards là-haut fixaient les rayons qui rejoignaient la clôture extérieure et supporteraient la toile.

Maintenant toutes les portes s'étaient ouvertes sur la grand place. Les habitants sortaient de chez eux. On vit le bourgmestre descendre les marches de la maison commune et s'avancer vers Zulmar, qui venait à lui.

— Monsieur le Bourgmestre !

— Directeur, je vous salue !

Les roulottes, arrêtées le long du couvent des Ursulines, fumaient pour le prochain repas. Des femmes, à la chevelure noire, allaient courir les boutiques ; les chevaux au piquet attendaient leur ration et des grognements s'échappaient des voitures de la ménagerie.

La lumière, l'odeur, la musique et cette palpitation étrange de l'atmosphère sous la vaste tente préparaient les curieux aux fortes émotions du spectacle. On reconnaissait des gens venus de villages lointains et prêts à être tirés violemment de leur état normal. Entre toutes les attractions du programme, le nom de Salvarèse-des-Pyrénées devait se fixer avec le plus de feu dans la cervelle des terriens. Cet acrobate unique travaillait aux tra-pèzes volants, à la voltige équestre, et dans la cage aux lions.

Dès son apparition, avec les reins et le haut des cuisses scintillant d'or et tout le corps moulé dans un maillot de couleur chair, la foule fut vivement touchée. A la force du poignet, Salvarèse monta le long de la corde qui le menait aux frises et, à trente pieds du sol, souriant et délié, il s'élança dans l'espace. Un cri monta des poitrines. Quand il tourna deux fois sur lui-même, durant son trajet aérien, on crut qu'il allait s'écraser, mais il avait saisi la barre du trapèze, s'était rétabli entre les cordes, découvrant des dents éclatantes. L'acclamation unanime monta jusqu'à lui, rejoignant son courage et l'image plastique qu'il offrait à des yeux fascinés.

Qu'une jeune fille fût là, contenant à grand peine son cœur, parmi les assistants, et que plus tard Salvarèse, après son numéro de voltige, eût arrêté son cheval tout juste devant elle, peut-être était-ce un signe mystérieux, même si l'écuyer ne devait point s'apercevoir de ce regard qui s'attachait ardemment à lui ? Pour finir héroïquement la représentation, après que la troupe eût tenu toutes les promesses du programme, Salvarèse-des-Pyrénées, dans la cage des grands fauves, leur fouaillait les reins au son d'une marche guerrière, et la crinière hérissée, dressés dans un coin, les lions rugissants menaçaient le dompteur de leurs griffes mortelles.

Sur cette dernière vision, la foule s'écoula presque muette. L'audace, le fier mépris du danger, laissaient une impression de grandeur confuse à ces hommes qui retourneraient demain au labeur, aimantés encore, à leur insu, par les jeux glorieux des enfants d'Alcide. Les cercles concentriques, qui avaient comme centre magique le cirque de Zulmar, s'élargissaient ainsi chaque soir sur le pays d'alentour.

Et le magnétisme dégagé par le bel acrobate subjuguait jusque dans son sommeil la jeune fille, devant laquelle le cheval de Salvarèse s'était arrêté. Après un long rêve, elle s'habillait en pensant toujours à lui.

Quand elle fut prête, elle rejoignit sa marraine :

— Ah ! fit-elle, je suis honteuse de me lever si tard. Et le poêle est allumé... et tout est préparé ! Pourquoi ne m'avez-vous pas tirée du lit ?

Celle chez qui elle demeurait depuis la mort de ses parents, et qui occupait la plus belle maison du hameau, répondit plaisamment :

— Laisse donc, mon enfant, je ne suis pas aussi usée qu'on veut bien le croire !

Pour toute réponse, l'autre embrassa le visage ridé, et cet élan vers la vieille, qui lui tenait lieu de mère, changea le cours de ses idées.

Elle reprit cependant quelques heures plus tard le chemin d'Appelover, afin de se retrouver à la même place, près de la piste, et le jour suivant, comme elle s'apprêtait à partir pour la représentation, sa tante murmura :

Quelqu'un ferait-il tourner la tête de ma petite Rosa ?

La petite Rosa s'endormit, ce soir-là, en serrant entre ses bras vides ce qui la rendait frémissante. Va, mon cœur ! Une vague chaude la soulevait encore quand elle se réveilla et se cacha les yeux contre l'oreiller.

Debout, dans sa jeunesse blonde, Rosa achevait sa toilette et, avant de sortir, revint au miroir pour interroger son visage.

Ces jours-ci ne ressemblent en rien à tous ceux qui ont précédé. Va, mon cœur ! Rosa ne doute pas de son aveuglement. Le sentiment qui l'anime a néanmoins une telle douceur, qu'elle s'abandonne sans défense... N'aurait-elle pas ouvert les bras à l'homme victorieux ?

Là-bas, enveloppé d'ombre après l'éclat du spectacle, celui qui précipite les battements de sa gorge, exerce, en paraissant inaccessible, un empire d'autant plus profond. Comment la jeune fille, malgré la chaleur de son imagination, pourrait-elle jamais le rejoindre ? Elle a passé furtivement sur la grand'place, sans rien apercevoir. Autour du cirque, les maisons montent la garde, rien ne leur échapperait à la clarté du jour. Et puis elle a senti maintenant, cette vierge ignorante, que c'est à l'autre d'accourir !

Le printemps habite les arbres, purifie le ciel, envoie à travers la nature un souffle exaltant dont Rosa est toute pénétrée. Elle aime à marcher au hasard. N'est-ce pas ce temps divin, où l'oiseau s'épuise d'amour en chantant, n'est-ce pas le renouveau qui la possède comme il possède toutes choses pendant ce mois de mai ?

Parfois elle s'imagine qu'en la regardant attentivement, on surprendra son cher secret, et quel n'est pas son saisissement, lorsqu'une amie, rencontrée sur la route, lui dit innocemment :

— Sais-tu que Salvarèse, le Salvarèse du cirque est des environs de Lourdes ?

De Lourdes, avec sa grotte bénie, où même les gens d'ici vont se sanctifier et demander les grâces qu'on n'obtient pas ailleurs... Se peut-il ! Soudain elle découvre dans les paroles de sa compagne un naïf présage, et souriante elle la quitte, sans plus attendre, comme si dorénavant son destin se fixait avec la sérénité de cette matinée remplie d'azur et de lumière.

Mais a-t-elle pensé qu'à suivre un errant, elle entrerait dans une vie où sombrerait tout son passé ? Ah ! si la raison devait mettre en fuite ses secrètes complaisances, pourquoi un miracle ne pourrait-il contraindre l'irréalisable à se réaliser ?

Lourdes !... Elle a recours à l'Immaculée dans une imploration naïve, et, le soir venu, après avoir vainement essayé d'apaiser les mouvements de sa conscience, elle est sortie, tandis que sa tante secouait la tête, en constatant combien la petite demeurait tourmentée.

Rosa s'assied au rebord d'un fossé sous les étoiles palpitantes. Il arrive de la campagne une odeur qui est presque un parfum. La germination des champs, les feuilles tendres qui se déplient, les haies fleurissantes mêlent leurs haleines dans le vent léger d'occident. Tout à coup, rompant cette paix bienheureuse, une musique lointaine vient d'Appeldoover. Le cirque !

On annonçait les dernières représentations et Rosa, malgré tout, s'en alla retenir sa place. Le nom de Salvarèse sur une immense affiche se détachait en rouge et prenait possession du bourg. Elle, l'inquiète, ne pouvait pas être seule à subir son tourment. Comment d'autres jeunes filles demeureraient-elles insensibles à un aussi fascinant prestige ? Les ormes de la grand' place enveloppaient l'installation foraine comme pour la rattacher davantage au sol. Demain toutefois il ne resterait plus que le rond ensablé où les artistes apportaient chaque soir le rêve, le rêve et la beauté à des gens qui ne travaillaient que dans la dure réalité. Si devant elle, subitement, l'obsession devenant vie l'eût entraînée pour toujours à travers le monde, Rosa serait partie sans seulement tourner la tête. Son cœur, en ce moment, se fermait à tout autre sentiment. C'est pourquoi elle avançait pleine d'une espérance qui ne se doutait pas de la puissance de l'illusion.

L'estrade servant à la parade est accessible par ce plan incliné sur lequel sont clouées des traverses pour le passage des chevaux. Au centre des tréteaux, derrière le guichet, une femme déjà

vieille et violemment fardée tient la caisse. Elle tend un billet à Rosa :

— Toujours à la même place, n'est-ce pas ?

Rosa a déposé son argent. Soudain quelqu'un venant de l'intérieur du cirque écarte les tentures.

Elle le regarde.

Il a le teint pâle, les traits tirés. La lumière de ce printemps accentue la fatigue de son visage.

Elle le regarde toujours.

Alors il s'aperçoit de l'attention dont il est l'objet, et en cherchant ses mots, des mots flamands auxquels se mêlent d'étranges sonorités, il dit à Rosa :

— Nous garderons un bien bon souvenir de votre public, Mademoiselle.

En tremblant, elle ose :

— Ainsi vous penserez quelquefois à nous, quand vous serez retourné dans votre pays, près de Lourdes ?

— Vous savez donc ? Eh oui, mais quand retournerai-je ? Pourtant l'envie ne me manque pas de rejoindre ma femme et mes enfants !

Et Salvarèse-des-Pyrénées passa, ayant incliné la tête en souriant. Dans ce sourire, Rosa retrouva un instant l'image de son rêve. Ses dents éclataient de blancheur, comme là-haut sur le trapèze, au-dessus de la salle frissonnante, et il s'éloignait avec la démarche harmonieuse de l'homme rompu à tous les exercices du corps. Elle pressentit, sous les vêtements fatigués, la large carrure, les flancs arqués, les jambes nerveuses, comme dans le maillot de couleur chair.

Rosa oubliait son billet sur la tablette du bureau de location, mais on la rappela.

Ce soir-là, elle ne retourna pas chez Zulmar et n'alla pas davantage respirer l'air de mai, qui lui eût apporté en même temps que les senteurs de la terre renouvelée, l'écho de la musique soulignant, au loin, le spectacle de la force, de la grâce et de la beauté.

Elle demeura assise près de cette marraine que son affreux égoïsme avait condamné à l'oubli.

Le mirage en se dissipant ne lui laissait que des remords.

Devant les yeux pleins de larmes de sa petite Rosa, la bonne vieille remarqua :

— Moi aussi, j'ai passé par là.

Elle ne savait rien, elle ne saurait jamais rien, sinon elle eût envié peut-être celle qui, sentant glisser dans ses blonds cheveux le vent de la poésie, voua quelques jours de sa jeunesse à la chimère, et que la vie avait maintenant la tâche ingrate de dédommager.

IX

C'était cette fois, sur notre grand'place, un pauvre cirque qui tremblait à la bise, et il avait tant neigé durant la seconde quinzaine de décembre, qu'un soir, pendant la représentation, la tente menaça de s'effondrer. Je vois encore tous les sujets de la troupe s'employant à conjurer le désastre, en étançonnant tant bien que mal la toile qui allait nous engloutir.

Les trois musiciens de l'orchestre cessèrent de souffler, les femmes s'enfuirent, des enfants crièrent, et il y eut quelques minutes d'anxiété, puis Clam et Pepino, dont l'un portait un soleil sur le ventre et l'autre une lune juste à l'endroit voulu, reprirent leurs pirouettes agrémentées de claques et leurs propos absurdes, avec un entrain d'autant plus vif qu'ils avaient sans doute très froid.

C'est pour eux que je venais, emmitoufflé et accompagné d'un gros chien qui me tenait lieu de chaufferette. Nourrissant encore bien des préjugés et ne m'en rendant que trop compte, explique qui pourra ce singulier attrait que je continuais d'éprouver, comme au temps de ma jeunesse, pour « Ceux de la banque », la banque étant les artistes de la piste équestre, de la parade, de l'arène athlétique, du métier où l'on crâne mais en risquant parfois sa peau. J'y comprenais, bien entendu, les clowns qui ajoutent à la plastique un élément farce et courent après l'esprit, si vite, qu'il leur arrive de l'attraper. Vivent aussi les bêtes féroces et autres condiments de ces savoureux plaisirs !

Quand on subit, à ce point, les prestiges de la foire, est-il étonnant que le désir me tienne d'approcher, dans la vie normale, les acteurs de mon précieux divertissement ?

Clam et Pepino, qui venaient de Flandre, consentaient parfois à m'accompagner le long de ces routes d'hiver qui, cette année, blanches comme elles ne l'avaient plus été depuis trois lustres, coupaient les pinières, grimpaient sur les digues de nos bruyères et s'enfonçaient bientôt dans un pays où les charbonnages faisaient soudain des taches noires au milieu de la plaine couverte de neige.

Avions-nous des conversations drôles ? Mais non, mes hommes sortant du cirque semblaient en secouer le souvenir. Nous éprouvons le plus souvent peu d'attraits pour notre métier, mais je m'étais imaginé que les saltimbanques faisaient exception à la règle. Tant pis, ceux-ci donc s'intéressaient surtout à la nature du sol, et à ce que l'on devinait derrière la porte des granges et sous le toit des petites fermes. Ils rapportaient tout à cette Flandre qu'ils laissaient derrière eux : « Chez nous, nous avons ceci et nous faisons cela » était la formule habituelle de leurs propos.

De temps à autre pourtant je parvenais, par quelque détour, à percer le mystère qui avait préparé leur vocation. Il faut bien l'avouer, le peu de goût que mes compagnons éprouvaient pour la fêrûle du magister et une aspiration incompressible vers l'évasion, vers ce que l'inconnu pourrait réserver à leurs espoirs confus, se découvraient au début de l'aventure qu'ils réalisaient aujourd'hui.

Étaient-ils satisfaits et confiants ? Mais quels mortels vivent sans inquiétudes ? Leur destin les retenait dans le cercle qu'ils avaient délibérément choisi et qui était le sable du manège. C'est de là que s'essoraient maintenant leurs rêves.

— Vous ne devez pas trouver facilement du nouveau, Pepino ?

— C'est Clam qui invente, moi je suis le bouffon, celui qui fait rire, même quand la scène est triste.

— Oui, je me souviens de l'histoire de ce chien que vous aviez perdu (réellement perdu, n'est-ce pas ?) et quand vos pleurs faisaient tant rire notre public...

— Alors que j'avais bien plus envie de verser de vraies larmes...

Nous étions arrivés au bout de notre course volontaire, et au moment où nous rebroussions chemin, un vol de ramiers monta dans le ciel et cingla vers le nord. Admirable image pour des hommes épris de puissance physique, et auxquels l'espace illimité doit offrir une sensation d'ivresse, un bain d'exaltation pour l'esprit et le corps. Personne ne révélait plus sa pensée. Clam s'arrêtait parfois, dressait les bras, les jarrets tendus comme s'il allait s'élancer de quelque tremplin vers des sphères inconnues. Connaissait-il le Clown ailé de Banville ?

Soudain Pepino se frappa les cuisses, ploya les genoux, et fit véritablement le saut périlleux en arrière... Il retomba sur les pieds, mais vacilla, glissa et s'étala, donnant de la tête contre le sol. La neige avait amorti sa chute ; debout, il fit une grimace si drôle que j'éclatai de rire, comme au cirque. Son frère toutefois

s'inquiétait à voix basse, tandis qu'après s'être tâté, l'acrobate se remettait à marcher gaillardement.

— Ce n'est pas encore pour aujourd'hui, déclara-t-il en se secouant.

— Non, vois-tu ce qu'on se serait moqué de nous, si tu avais choisi ce sentier écarté pour te casser sans gloire l'épine dorsale, pauvre Pepino ?

Cette fois, je les sentais tout imprégnés de leur vocation et d'autant plus chers à mon penchant. Il me semblait que si je leur avais pris le bras, formant avec eux un même groupe, j'aurais éprouvé le sentiment reconfortant de participer à quelque chose qui eut dominé nos misérables habitudes de prudence et nos sordides calculs de tout repos.

A quatre heures déjà, on découvrait dans le ciel une étoile. Quand nous rentrâmes au village tout l'azur était constellé, et comme nous passions devant l'église large ouverte, nous aperçûmes, au fond de l'abside, la flamme du tabernacle.

Au même instant, des villageois arrivaient, portant des choses singulières, une tête d'âne en carton, un bœuf peint sur toile, une mangeoire encore vide.

— Ce sera Noël cette nuit, remarquai-je, en observant mes compagnons.

Bien que nous fussions restés sous le portail, ils se découvrirent et regardèrent longtemps le point lumineux que faisait devant l'autel la lampe éternelle.

— Mon Dieu, Monsieur, vous savez, dans notre état, on ne pense plus toujours à ce que notre mère nous avait appris.

— Et il y a longtemps que nous avons cessé d'être des enfants.

— En Flandre... firent-ils, et ils s'arrêtèrent parce qu'ils parlaient tous deux à la fois.

Quelques instants plus tard, je voyais devant moi l'enceinte grise du cirque, et près de l'entrée les deux panneaux violemment colorés qui annonçaient aux passants les merveilles de l'intérieur.

Clam retint ma main dans la sienne :

— Il faudra venir ce soir, Monsieur, oui, je tiens beaucoup à votre présence.

— Nous jouerons pour vous seul, s'écria Pepino en riant.

Je leur laissai espérer ma présence, bien que ce 24 décembre le cirque n'exerçât pas sur moi un attrait aussi vif que de coutume.

Chez nous, les veilles des grandes fêtes chrétiennes sont déjà

consacrées au recueillement et à la piété. Les filles et garçons ne se rencontrent pas à pareilles dates, les cabarets ferment de bonne heure, et c'est autour de l'âtre familial, en regardant crouler les tisons, que l'on réfléchit aux mystères de notre sainte religion.

Durant les trois heures qui me séparaient encore du spectacle en expectative, je crus bien, un instant, que je ferais faux bond à mes clowns, mais ces deux êtres simples paraissaient vraiment si désireux de me revoir aujourd'hui, que je gagnai la grand'place et le cirque au moment où le piston, la clarinette et le bombardon entamaient leur premier morceau.

Sous la tente, peu de monde. Des lumignons à essence brûlaient avec bruit. Les gens qui étaient là ne donnaient pas une impression de gaieté ni simplement d'abandon, et je n'échappai pas à la contrainte générale. Sans doute éprouvait-on un peu de gêne de ne point se préparer autrement à la fête de Noël. Si je m'étais écouté je serais parti, mais j'eusse attiré davantage l'attention sur ma personne. Tant pis maintenant, nous y étions, il fallait y rester, et nous aurions ce que nous méritions si la représentation devait être pour nous un long reproche.

A onze heures, on ne nous avait encore servi que des acrobaties pas bien exaltantes. Il faut décidément à tout spectacle le consentement de son esprit. Jusqu'à présent le contact ne s'était pas établi. Les chevaux avaient beau marcher au pas espagnol, ou porter sur le dos quelque pseudo-sylphide, cela ne suffisait pas à déclencher les fêtes de l'imagination. Des singes aux échelles ne déridaient personne, un travail à la barre fixe provoqua peu d'applaudissements. Pourquoi la toile grise et terne du cirque nous masquait-elle la voûte du ciel où devait marquer l'Étoile étincelante ? Je n'avais pas encore aperçu mes amis enfarinés. Est-ce qu'eux aussi pressentaient que ce soir n'était pas pareil aux autres soirs et que leurs farces ne seraient plus de mise ?

Mais voilà qu'ils pénétrèrent enfin dans l'arène. Clam marchait la tête basse, les bras ballants, comme s'il était en proie à quelque cuisant souci. Il ne lui fallut pas longtemps pour nous imposer le sentiment qui le tenait, et par le jeu des questions et des réponses, il nuança avec l'aide de Pepino, son état d'âme. L'état d'âme d'un clown ? Oui, l'expression ne doit pas détonner en cet instant.

Tous deux étaient malheureux sans savoir pourquoi, une inquiétude les pourchassait, les rattrapait, les enveloppait. Cela devenait étouffant. Parmi nous n'y avait-il personne à éprouver cela ?

— Ah ! Ah ! Ah ! s'écria Pepino, comme s'il allait pleurer, et pas un spectateur n'eut envie de rire. Qu'est-ce qui leur manquait ? Pourquoi la vie était-elle si morne ?

— Je regarde autour de moi, je n'aperçois plus rien...

— Moi, s'écria Clam, je me retourne...

— Tu te retournes ?

— Je me retourne et j'aperçois au loin notre petite maison, la petite maison de notre enfance. Tu te rappelles, frère, quand nos parents nous faisaient, le soir, une croix sur le front ?...

— Qu'est-ce que cette histoire ? jeta brutalement l'autre.

— C'est une histoire vraie. On allait après cela se coucher, persuadé qu'on était protégé contre tout mal. Voyons, tu sais bien...

— Ne me fais pas pleurer, s'écria Pepino, en battant des bras et en se secouant drôlement.

Cette fois, il y eut quelques rires, mais qui ne détruisirent pas l'in vraisemblable atmosphère que ces clowns aux visages de céruse, sous leurs chapeaux coniques, créaient miraculeusement et chargeaient à chaque instant davantage d'un sentiment extraordinaire en pareil lieu.

Ils se turent, on n'entendit que le sifflement des lampes.

— Ne te souviens-tu pas, surtout, de ce qui arrivait une fois l'an ?

— Une fois l'an ?

— Oui, le 25 décembre.

Alors tous deux levèrent les yeux vers un point mystérieux, et je crois bien que pour tous, la toile du cirque se déchira et qu'un rayon venu de très haut pénétra dans cette baraque étrange...

J'avais la gorge sèche, contractée, je dénouai mon foulard.

Derrière le rideau rouge, sous les trois musiciens de l'orchestre, on entendit le tintement lointain d'une cloche.

Les baladins tendirent l'oreille de ce côté, se penchant, le doigt levé.

— Écoute ! Écoute !

— C'est comme autrefois, rien n'est changé. Le père a pris la lanterne, nous le suivons, notre mère marche derrière.

— Comme la cloche sonne !

— Dis Clam, nous n'arriverons pas trop tard ?

— Oui, il faudrait aussi nous mettre en route.

— Rien n'est changé.

— Il y a des choses qui ne changent jamais.

Je crus que j'allais m'effondrer. Semblables paroles chez cet

histrion ! Quel ennoblissement, quelle lumière venue de par delà les siècles touchait soudain ces êtres bariolés, dont l'un portait un soleil irradiant sur le ventre, l'autre la lune au derrière, et qui semblaient investis en ce moment du radieux mystère d'une nuit unique !

Le cornet à pistons, la clarinette et le bombardon jouaient maintenant en sourdine :

Il est né le divin Enfant.

Alors Clam tendit les bras à Pepino, le serra contre son cœur, l'embrassa longuement, et les deux clowns enlacés quittèrent la piste.

On en oubliait d'applaudir.

Pourtant ils réapparurent l'instant d'après, comme si on les eût rappelés, et ils bondirent sur le sable, emportés, aériens, fous, roues humaines aux couleurs éclatantes, et s'engouffrèrent derrière le rideau rouge, sous l'orchestre.

Les privilégiés qui avaient assisté à tout ceci, retrouvant enfin l'usage de leur voix, criaient en battant des mains, et se souviendraient toujours de ce Noël-aux-Clowns dans le fond d'une campagne, où l'Enfant Jésus accueillait ce soir l'hommage de deux hommes, qui, obéissant à une profonde et incompressible intuition lyrique, lui dédiaient ce qu'ils avaient de meilleur en eux et de plus digne de la gloire de Dieu.

X

Je suis retourné à Tiest cet été. On promenait solennellement la Vierge gothique par les rues fleuries. Le trésor de la basilique précédait un groupe de douze évêques et abbés mitrés bénissant la foule prosternée. Et passaient les bustes charmants de sainte Pinose et de sainte Oliva encadrant la monstrance de saint Servais, et environnés des reliques de Jeanne de Chantal, de Ludgarde, de Gertrude, d'Ursule, de Barbara, de Philomène, de Catharina et de bien d'autres ! Des statues d'argent et des châsses serties de pierres précieuses contenaient les ossements sacrés de tant de bienheureux et bienheureuses, que l'on cherchait d'instinct, dans l'air de la magnifique journée ensoleillée, le vol des anges, qui devait accompagner ce cortège unique.

Plus tard, j'ai voulu me pencher — comme l'an dernier — sur les enclos où les jardins de mon enfance exhalaient parfums et souvenirs. Hélas ! du haut de la terrasse, je n'aperçus plus que des maisons en briques neuves et, soigneusement délimités entre quatre murs, les modestes morceaux de terrain qu'un savant lotissement avait attribués à chaque habitation.

Pourtant, je n'avais eu aucun pressentiment, quand la pensée m'était venue de fixer un instant ici, dans le déroulement des jours lointains, les heures pures où mon innocence souriait à tout ce qui commençait pour moi.

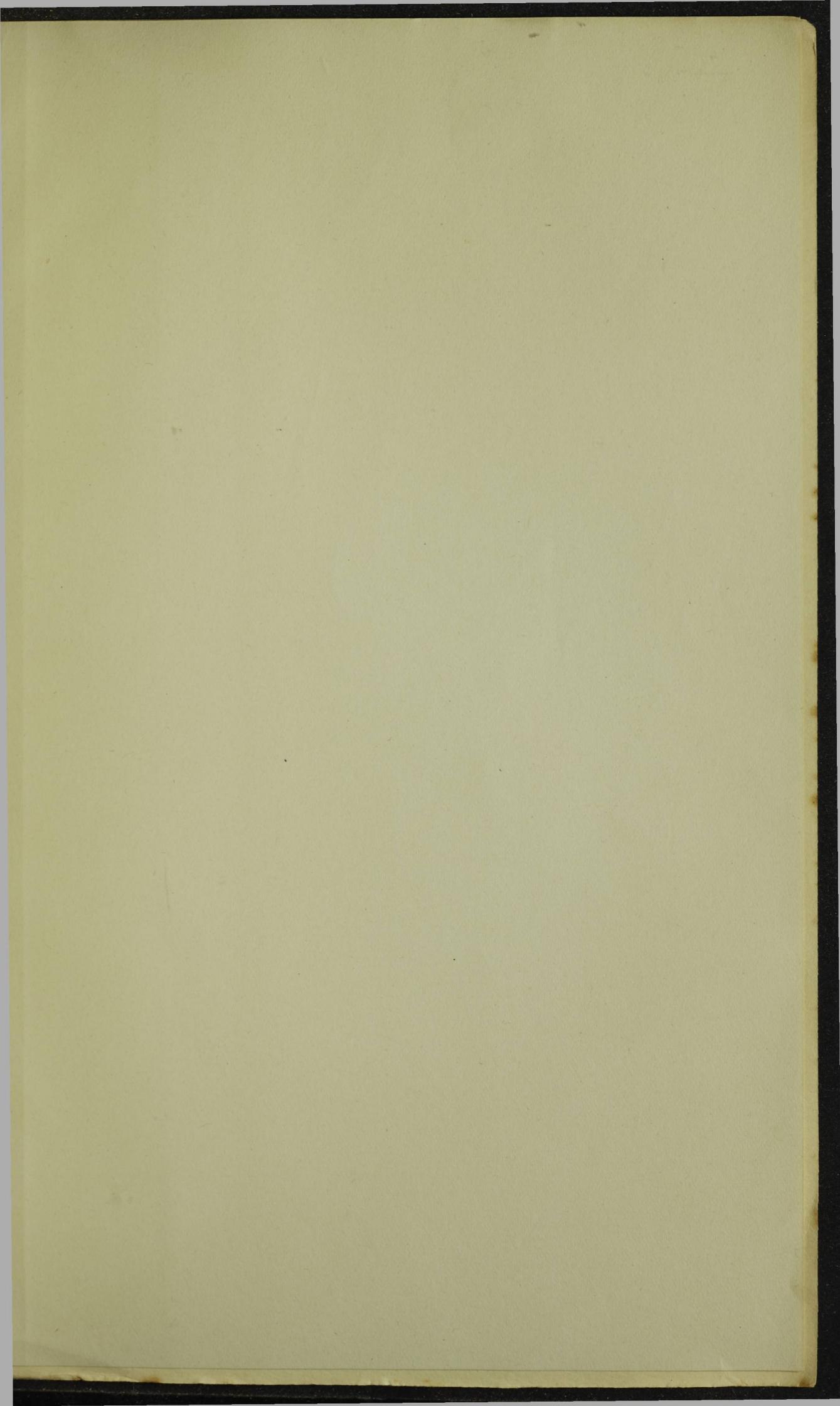
Voilà donc qui est fini et bien fini, mais tandis que, le cœur un peu serré, je me préparais à redescendre, les cantiques de la ville en fête me parvinrent...

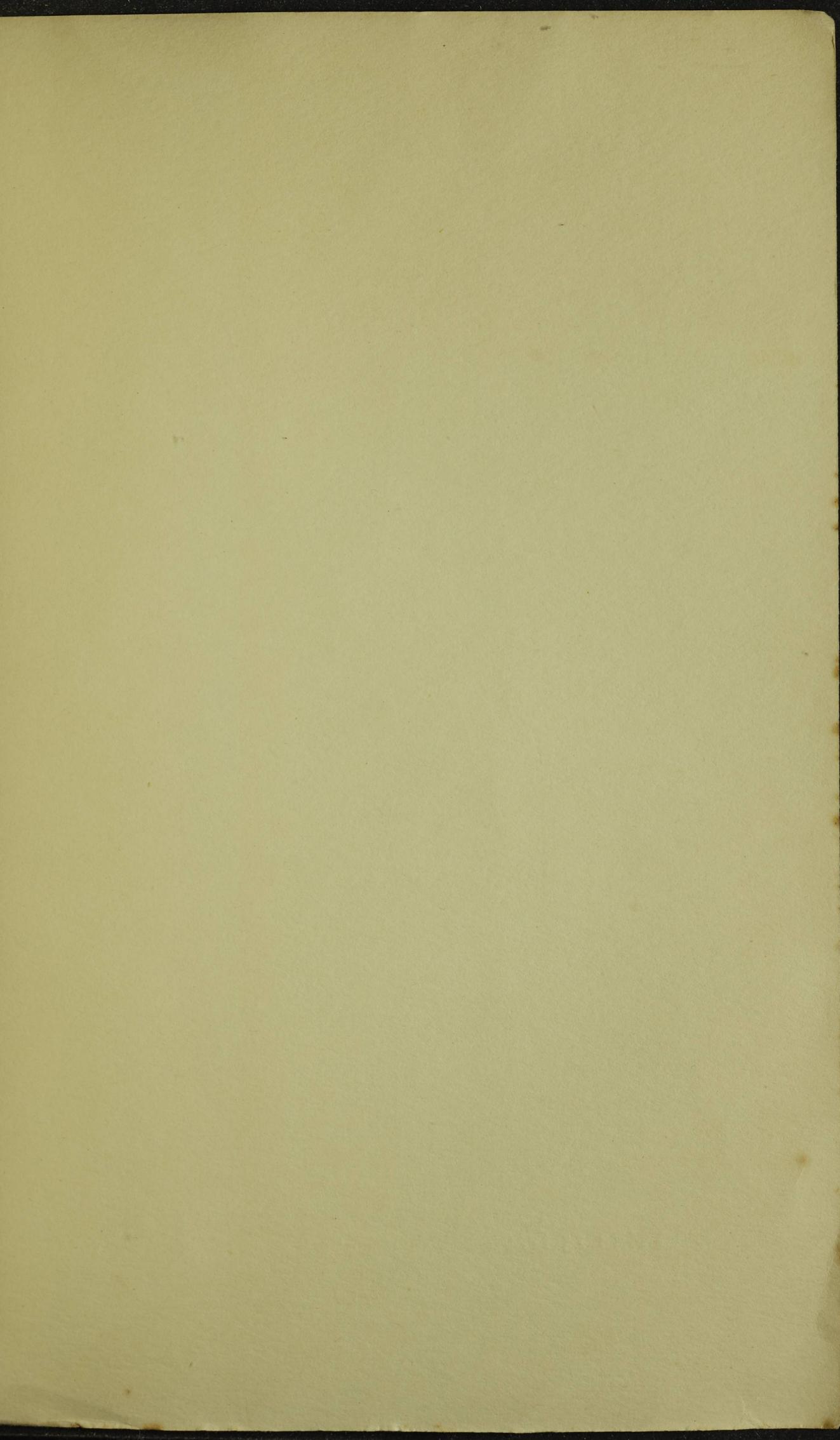
De ce côté du moins rien n'était changé, et l'âme de cette province resterait ce qu'elle est, tant que les images vénérées dans nos cités, les blanches chapelles au bord de nos routes à travers champs, les saints et saintes d'autrefois formeraient, de Tiest à Hemelweg, non pas le cercle poétique de la légende, mais, par-dessus la poudre des morts, le vivant emblème de ce qui rattaché l'homme à la grande espérance.

Juillet 1939.



IMPRIMÉ PAR
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie}
BRUGES (BELGIQUE)





Prix : 15 fr.